# LA TABLE RONDE

*MARS 1949*

## SOMMAIRE



## CHRONIQUES

*LECTURES*





*SPECTACLES*



★



★

# POÉSIE MODERNE
# ET POÉSIE CONTEMPORAINE

Il y a des gens qui se déclarent favorables à toute œuvre contemporaine du moment qu'elle est moderne. Ils portent aux nues les œuvres contemporaines qu'ils estiment modernes et n'ont que du mépris pour les autres. On trouve, à l'autre extrême, ceux qui goûtent le conventionnel et méprisent l'art moderne.

Une certaine équivoque subsiste pourtant dans tout ce qui été dit sur cette notion du moderne en art. Je me propose ici d'étudier ce que veut dire « être moderne » dans un art particulier, la poésie bien que cette notion ait aussi son équivalent en peinture et en musique.

Ceux qui prônent le Moderne en poésie le considèrent comme un but en soi. Par moderne ils n'entendent pas seulement contemporain, mais une écriture particulière, des sujets particuliers, le rejet de certaines formes poétiques anciennes, et par exemple l'emploi du vers libre ; la découverte de ce que l'on peut appeler des « formes nouvelles », ou l'emploi des formes anciennes d'une façon extrêmement nouvelle. Le moderne est donc une notion qui s'est à la fois imposée et généralisée. Si fortement imposée même, qu'on peut dire que dans la plupart des esprits existe maintenant une idée toute faite du moderne, qui possède ses exemples classiques. Ainsi Walt Whitman est « moderne » parce qu'il écrit en vers libres. Rimbaud également qui utilise souvent

des formes conventionnelles sans aucun respect pour leurs conventions et Gérard Manley Hopkins dont les sonnets sont strictement et techniquement des sonnets, sans respecter cependant aucune des lois que la plupart de ses contemporains assignaient au sonnet. Les exemples classiques d'art moderne sont encore plus nombreux en peinture et en musique (les impressionnistes, les post-impressionnistes, la musique que Stravinsky écrivit avant la dernière guerre, etc...). Il suffit de nommer ces œuvres pour se rendre compte qu'elles conservent dans leur essence même un caractère moderne. Moderne ne signifie pas seulement être à la mode, au dernier cri. On peut très bien concevoir que le moderne, considéré comme but en soi, peut se démoder avec son époque (comme c'est arrivé en Russie Soviétique) tout en continuant à faire historiquement partie du mouvement moderne. En fait, je dois dire que notre génération d'écrivains contemporains est moins moderne que celle de 1939. Et quel qu'en soit notre désir, nous ne sommes pas en 1949 aussi futuristes que les Futuristes de 1909.

Je pense que l'analyse et la critique de la notion de « moderne » en poésie, réclament deux méthodes. La première fait appel à la psychanalyse : cette notion existe dans notre esprit et c'est pour beaucoup d'artistes un moteur aussi puissant qu'un complexe, quelquefois même qu'une névrose. Ce peut être une force aveugle et puissante qui n'a pas été exposée à la lumière critique de la conscience. J'essaierai donc d'analyser ma propre notion du moderne comme but en soi, telle que je la découvre à travers mon œuvre et celle des autres. La deuxième méthode sera de construire une théorie sur les liens qui unissent l'artiste contemporain et le monde dans lequel nous vivons, théorie qui envisagera le modernisme comme une méthode poétique permettant de considérer le phénomène contemporain dans les formes que lui donne l'imagination.

Je commencerai par la méthode analytique, en me

prenant personnellement comme exemple. Je sais que j'ai souvent cette préoccupation d'être moderne et que celle-ci explique clairement cette obsession très personnelle, que je n'analyse pas toujours complètement, d'être un poète moderne, obsession que l'on trouve dans certaines remarques d'Apollinaire, dans certaines réflexions des surréalistes, des symbolistes, des imagistes, etc...

Je me revois très nettement à douze ans, marchant sur une route d'Hampstead. Il me vint soudain le désir d'écrire un roman qui, par étapes imperceptibles, passerait de la prose à la prose rythmée, puis au vers libre, à la rime et enfin à une forme fixe. Je voulais que ce livre renfermât toutes sortes de formes, sans obéir à une seule. Cette idée était naturellement imparfaite et elle n'a pas d'intérêt propre, à moins que l'on ne l'étudie plus avant. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est son aspect personnel et subjectif. J'avais été saisi de très bonne heure par un désir irrésistible de créer quelque chose d'entièrement nouveau dans un style entièrement nouveau. Une chose alors m'apparaît significative : voulant faire du neuf, c'est à une révolution formelle que je pensais tout d'abord. Je dirai donc qu'il y a trois stades dans le développement du mouvement moderne en poésie : tout d'abord une révolution formelle, puis l'introduction de sujets modernes, enfin le développement d'une attitude moderne devant les recherches de la poésie moderne.

Pour en revenir à mes recherches personnelles encore adolescentes, je me retrouve à dix-huit ans, écrivant beaucoup de très mauvais vers. Je désirais passionnément introduire dans mes poèmes des bouges, des usines à gaz, des fabriques, des pylônes et toute sorte d'autres symboles modernes. Mais je n'étais pas encore capable de faire entrer ce matériau dans une expérience poétique plus vaste. Je vécus à Berlin de 1920 à 1933. Je découvris alors qu'une autre attitude s'offrait à l'artiste, qui lui permettait de composer son œuvre avec les plus modernes matériaux,

tout en la rendant humaine et non plus seulement mécanique. A cette époque-là je m'aperçus que cette attitude appartenait, plutôt qu'aux poètes, à certains compositeurs (Hindemith et Alban Berg) et à certains réalisateurs de cinéma (je pense aux films russes, comme *Le Cuirassé Potemkine, La Terre, La fin de Saint-Pétersbourg* et, celui dans lequel on la discerne pour la dernière fois, *Le chemin de la Vie*). J'essaierai plus loin de mieux faire comprendre cette attitude moderne. Je la définirai pour l'instant comme une sorte de gaîté tragique, atteignant dans les premiers films russes à un optimisme tragiquement héroïque. Dans les films russes plus récents ce sens du tragique est remplacé par un héroïsme et un optimisme officiels et conventionnels, qui n'ont plus aucun rapport avec ce que j'appelle le moderne. En fait, si cet emploi du mot « moderne » paraît arbitraire, tout le monde comprendra ce que je veux dire quand je dis que le cinéma russe a cessé d'être moderne depuis 1935. Mais, de 1925 à 1935, il faisait partie, d'une façon bien définie, du mouvement moderniste qui s'étendait alors à tous les arts.

Abandonnant maintenant ma propre expérience, je découvre qu'il y a un développement semblable du modernisme en poésie. C'est tout d'abord le vers libre qui remplace les formes classiques. C'est ensuite la tentative de formes nouvelles, de thèmes nouveaux, de nouvelles combinaisons de rimes. Une révolution poétique évolue comme une révolution sociale. Les anciennes lois sont répudiées, car on sent qu'elles sont non seulement usées, mais inadaptables à la vie contemporaine. Puis on essaie d'établir un régime nouveau qui convienne mieux aux conditions de vie moderne. L'essai d'Aragon sur « La défense de la rime » est à cet égard très caractéristique. Il tente de faire succéder à la révolution poétique, un régime poétique nouveau.

Walt Whitman est, pour la poésie de langue anglaise, l'exemple classique du révolutionnaire. Il avait conscience

de la jeunesse et des immenses possibilités qu'offrait la jeune Amérique du dix-neuvième siècle. Il se plongea dans l'épopée de la guerre de Sécession. Le Président Lincoln lui apparaît comme un héros parfait, l'Enée de son Eneide. Ayant ainsi choisi son angle et son sujet, il s'aperçut que les œuvres des poètes américains de son époque imitaient médiocrement celles des plus mauvais disciples du mouvement romantique anglais. Il décida donc que l'Amérique devait avoir sa propre poésie en rupture complète avec celle de l'Europe. Le vers libre de Walt Whitman est l'équivalent littéraire de la guerre d'Indépendance américaine.

Cependant, l'inspiration et la sensibilité de Whitman ne sont pas essentiellement modernes. Par sa sensibilité il se rapproche plus de Tennyson que de tout autre de ses contemporains, et Tennyson l'a reconnu en admirant Whitman. Quant à son inspiration, elle naît de lui-même, de la guerre, de l'épopée américaine. Il se montre parfois audacieux, en matière sexuelle par exemple, mais une telle audace n'a rien de moderne; bien des poètes ont montré le même courage dans leurs écrits érotiques et obscènes. Il construit parfois ses poèmes comme d'immenses listes d'habitudes ou de géographie américaines. Si ces poèmes sont, par certains côtés, émouvants, ils sont, par d'autres, ennuyeux. En réalité, ils ne sont pas modernes, car ils ne s'intègrent pas véritablement à la sensibilité poétique de Whitman. Ils restent extérieurs comme les noms d'un « guide bleu ». Whitman fut révolutionnaire dans la forme, mais sa sensibilité et son imagination sont essentiellement traditionnelles.

En revanche Baudelaire, dont la forme reste étonnamment traditionnelle, conventionnelle même, est beaucoup plus moderne que Whitman par l'influence de sa sensibilité sur son inspiration. Il fut avant tout le poète qui donna à la poésie européenne le sentiment du spleen, de l'humanité, de la laideur et de la beauté des villes modernes.

T. S. Eliot a écrit dans un de ses essais que le bruit des

moteurs avait modifié la sensibilité rythmique de nos contemporains. Ainsi, parler de modernisme en poésie n'implique pas que le poète doive se référer à une machine à vapeur, à une automobile, à une usine à gaz, à un bordel, à une sonnerie de téléphone, mais que ces choses font désormais partie d'une certaine façon de sa sensibilité poétique et qu'il parle à ses contemporains un langage qui, par un jeu subtil de sons et d'images, devient le langage de ceux dont l'oreille et les yeux sont assaillis par ces réalisations mécaniques. Être moderne ne signifie pas employer le vers libre ou l'alexandrin. Les alexandrins de Baudelaire gardent, dans leur rythme le plus secret, l'écho de cette cité que l'on s'attendait à trouver dans le vers libre de Walt Whitman. Et la technique étonnamment révolutionnaire de Withman exprime la même vision idéalisée et le même amour délicat de la nature que les poèmes de certains Anglais comme Clare et, dans ses meilleures œuvres, Tennyson.

D'une façon générale, il a toujours existé un mouvement moderne en poésie anglaise. Il serait intéressant par exemple d'étudier l'évolution du vers blanc à travers Marlowe, Shakespeare, et les derniers Elizabethains tels que Ford, Webster, et Tourneur, et de voir comment dans la musique de ces dix syllabes la rigidité du *Faust* de Marlowe devient le tranquille clair de lune des comédies romanesques de Shakespeare, et comment, dans les dernières pièces de Shakespeare et les derniers drames Élizabethains le même vers se fait l'écho d'une époque qui perdait confiance en elle-même et des malheurs des temps qui suivirent. Une telle sensibilité ne se révèle pas seulement dans les scènes décrites mais surtout dans la musique même du vers.

Pour moi, être moderne n'est donc pas seulement un phénomène contemporain. Ce qui est contemporain, c'est de prendre avec insistance le modernisme comme but artistique. Les Grecs ont toujours cherché à se renouveler. De tout temps, les peuples ont voulu être à la mode,

révolutionnaires même à certaines époques. Mais il y a quelque chose de plus dans cette notion de « moderne » que j'essaie de cerner : c'est un effort conscient pour lier ensemble le monde intérieur de l'imagination créatrice et l'univers qui l'environne. Et cet effort naît du sentiment qu'une telle relation existe, mais qu'elle n'est pas satisfaisante. Je voudrais maintenant étudier cette relation entre le monde de l'imagination et le monde réel. Pour comprendre les buts de la poésie moderne, il faut établir une sorte de théorie des relations entre la poésie et le monde.

Je me permettrai de dire d'abord qu'il y a une grande différence entre la théorie d'un poète sur son œuvre et une théorie sur l'ensemble de la poésie. Pour un poète, le problème de sa poésie est simple. Il écrit la poésie qui, pense-t-il, doit être écrite. Par suite, lorsque je parle de modernisme en poésie, je ne critique pas un poète en particulier, parce qu'il n'est pas moderne; je veux simplement établir que la fonction générale de la poésie moderne est d'intégrer au monde de la poésie la laideur, la beauté fantastique, l'apparente inhumanité de ce qu'on appelle parfois « l'âge de la machine ».

Certains poètes ont essayé de donner plus de force à leur poésie et peut-être aussi à toute la poésie en mêlant ce fer, cette vapeur et ce feu aux éléments du langage poétique. Mais en agissant ainsi, il est évident qu'ils n'essayent pas seulement de rendre leur poésie plus puissante et plus mécanique. Le mouvement moderne ne tend pas à rendre la poésie inhumaine, c'est plutôt un mouvement qui refuse cette idée décourageante que le monde moderne est en quelque sorte inhumain. Il considère que tout ce qui a été créé par des hommes convient à la poésie, car toute machine, toute guerre, tout bordel, toute organisation, toute nouvelle invention est une cristallisation au sein du monde extérieur des désirs, des craintes, des passions intérieures de l'homme. Ce qui revient à dire que la forme concrète de cette cristal-

lisation, la machine elle-même, est le symbole poétique de toutes les passions humaines.

Il est parfaitement possible de décrire une grande ville moderne en termes d'imagination, ayant une vérité psycologique aussi grande que celle des tragédies classiques. On peut considérer l'ensemble d'une grande ville, telle que Paris, comme un énorme complexe de rêve entremêlés, mordant l'un sur l'autre comme des touches d'aquarelle sur une feuille de papier. Les rêves de la gloire napoléonienne, par exemple, y ont inscrit leurs symboles : ainsi l'Arc de Triomphe que l'aile noire de la puissance allemande n'a pas su effacer pendant l'occupation, et la petite flamme du soldat inconnu continuait de brûler sous la botte du rêve hitlérien. Dans certains quartiers de la ville, la vie des pauvres, c'est-à-dire leurs rêves et leurs aspirations, se mêlent à ceux plus rigides et plus puissants de leurs exploiteurs. Tout n'est que rêve cependant et le seul espoir de l'humanité est de l'améliorer, de chercher une sorte de bonheur meilleur et moins égoïste, et de supprimer les cauchemars.

L'histoire de l'humanité est l'histoire d'un rêve, et les théories de l'histoire humaine, comme la théorie marxiste du matérialisme historique, ne sont que des interprétations de rêves appliquées à la société tout entière et non plus à l'individu. Le marxisme, en effet, admet avec le freudisme que tout rêve humain tente à réaliser un désir de nature égoïste et matérielle.

Le problème de notre vie, que nous nous considérions comme des individus ou comme des sociétés, vient de ce que nous vivons sur deux plans : le plan intérieur, changeant, extrêmement fluide, de la fantaisie et de la personnalité, et le plan extérieur où nous transformons notre fantaisie en actes, ce que j'appelle cristallisation. Un gouffre sépare le monde intérieur de la fantaisie et le monde extérieur des fantaisies cristallisées. Le premier est le théâtre constamment variable de la vie de l'imagination,

le second un théâtre où tout est fixe. Les rêves de machines, de villes, de pouvoirs politiques, de guerres que nous projetons dans le monde extérieur sont des rêves dont nous ne pouvons nous éveiller. Et lorsque nous cristallisons pour nous-même un cauchemar et qu'au même moment nous réalisons que nous sommes désespérément englués dans ce cauchemar dont nous ne pouvons sortir, nous affirmons qu'il est inhumain, inaccessible et impossible à traduire en termes d'imagination.

Je ne suis donc pas d'accord avec les critiques « sociaux-réalistes » qui disent que le rôle du poète est de changer le rêve de l'homme, pour la simple raison que lorsque l'on commence à vouloir modifier un rêve, on cesse d'être un rêveur et on se préoccupe du fonctionnement extérieur des machines et des partis dans lesquelles le rêve s'est cristallisé. On devient un propagandiste. Le changement se fait au niveau de l'action. Au moment où l'on passe du monde de l'imagination au monde de l'architecture, des machines et des organisations, le rêve cesse d'avoir la fluidité de l'imagination et devient une mécanique pour des travaux constructifs et extérieurs.

Non. Le rôle de la poésie est de recréer l'aspect symbolique de la réalité, de montrer que les inventions de l'homme symbolisent les passions de l'homme, de si bien « décristalliser » les institutions, les inventions, les actes qu'ils nous apparaissent de nouveau comme des désirs humains, des craintes humaines, des expressions, des besoins humains.

Lorsque nous disons que le monde moderne est inhumain, impersonnel, mécanique, nous voulons simplement dire que la cristallisation des besoins modernes dans le machinisme, les partis, etc..., est beaucoup plus complexe et étendue qu'autrefois. Elle est si complexe que si nous regardons le monde autour de nous, nous le trouvons rempli de partis et d'inventions qui semblent avoir perdu leurs impulsions premières, personnelles et humaines. Nous sommes entourés de toutes parts d'organismes qui ne permettent plus de

coordonner nos espérances, de concentrer symboliquement notre imagination, mais de simples moyens d'organiser nos vies et de nous voler notre personnalité.

Ceci établi, je découvre deux tendances principales dans l'art moderne. La première consiste à fuir ce monde d'apparence si inhumain et si impersonnel pour le monde plus étroit du personnel, du privé, de l'obscur, du lointain, de l'individuel, du fantasque et de l'inconséquent. La seconde consiste à s'efforcer de relier le monde de l'imagination à celui plus vaste des organisations et des inventions d'apparence inhumaine que l'homme moderne a pourtant créées.

Ces deux tendances se rencontrent souvent chez le même poète. Chez certains on trouve des périodes de liberté, suivies de périodes de retraite. Ainsi W. H. Auden a donné dans ses premières œuvres une interprétation hautement personnelle du freudisme allié au marxisme comme fondement du monde moderne. Ces poèmes représentent l'Angleterre comme une sorte d'hôpital dont les masses n'existent que si le poète les considère comme malades et il devient une sorte de docteur psychiatre. Le décor physique de bordels et d'usines, le décor social du chômage, de la guerre, de la révolution les entoure comme une série de projections névrotiques qui unissent toute l'humanité dans une sorte de purgatoire. Au delà de ce purgatoire brille la faible lumière de l'aube révolutionnaire qui créera un monde meilleur où chacun trouvera une place satisfaisante dans la structure sociale. Les instruments de production n'y seront plus des forces anonymes qui engouffrent l'humanité dans le chaos des rêves informes, mais de paisibles fleuves déroulant à travers la société leurs cadeaux de lait et de miel.

Dans ses dernières œuvres, Auden a abandonné cette vision pour un certain mysticisme. Cette retraite s'explique très clairement. La vision sociale du poète aide de toute évidence à créer une vision imaginative et plus humaine

de notre vie moderne, mais elle est malheureusement compromise par ce fait désagréable que la société ne semble pas se diriger vers un paradis socialiste. Pour peindre fidèlement la vie de l'homme comme réalisant l'harmonie sous-jacente des sentiments épars et chaotiques de la cristallisation extérieure de notre temps, il ne suffit pas d'une vision utopique. Car une telle vision consiste à prétendre que l'inharmonie extérieure va cesser à un certain moment et que nous atteindrons un mode de vie où l'harmonie entre le rêve intérieur et les apparences extérieures sera réalisée. Mais il faut tenir compte de ce que cela peut ne pas arriver. Ni l'utopie, ni le réalisme social ne changent la structure du monde où nous vivons. Pour imaginer réellement les choses, nous devons les imaginer telles qu'elles sont.

« *The Waste Land* » de T. S. Eliot est le meilleur exemple de poème moderne de langue anglaise. Écrit peu après la guerre de 1914-1918, c'est une vision du chaos ; c'est un exposé nu et fragmentaire de la condition actuelle de l'humanité. Eliot fait face ici au problème que j'ai énoncé plus haut, qui est de créer le monde extérieur moderne, apparemment inhumain et par suite inimaginable, en des termes tels que nous le voyions comme une expression de nos sentiments et de nos traditions humaines. Il y réussit en confrontant à quelques évocations vivantes du passé des évocations tout aussi vivantes du présent, se correspondant l'une l'autre. Nous passons de la mythologie classique à un « pub » londonien, d'une scène qui nous rappelle celle d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, avec la description fameuse de Cléopâtre assise dans sa felouque sur le Nil, à une scène d'amour sordide dans un hôtel ; d'une description merveilleuse de la Tamise que Spencer a célébrée dans son grand poème *Prothalamion*, à une description de la même Tamise suante d'huile et de goudron avec ses berges couvertes de papiers gras et peuplées de gens qui se prélassent. Mais en disant qu'Eliot oppose la passé au

présent, j'affaiblis l'impression que produit son poème, c'est une juxtaposition plutôt qu'un contraste. Tout dans *The Waste Land* est juxtaposé; un immense passé, venu de tous les âges, de la Grèce, de l'Inde et de l'Angleterre Élizabethaine, juxtaposé à l'affreux chaos moderne et à l'histoire; une noble littérature juxtaposée à un ignoble emploi du langage; une vaste mythologie venue du paganisme, du bouddhisme et de la chrétienté juxtaposés à une ère d'athéisme; une beauté pure et ravissante juxtaposée à une laideur sordide. L'impression produite par *The Waste Land* est écrasante. On ne peut plus douter maintenant qu'il soit possible d'inventer une forme poétique faisant passer toute l'expérience du monde moderne dans le domaine de l'imagination, qu'il soit également possible d'inventer un style concentré, fragmentaire et rapide qui est sûrement le style de notre époque. On trouve la même puissance de concentration chez Apollinaire et chez Eluard.

Ceci m'amène au troisième problème, celui de l'attitude du poète devant les expériences spécifiquement modernes de notre temps.

J'ai montré comment Auden avait abandonné une attitude critique et analytique sans doute, mais utopique, parce qu'elle présuposait un bouleversement qui établirait une harmonie nouvelle entre la vie intérieure et la vie extérieure.

Dans *The Waste Land* Eliot a une attitude de désespoir complet, de nihilisme absolu, qui lui permet de donner une vision du moment présent mais ne le conduit pas plus loin. *The Waste Land* c'est *le Voyage au bout de la Nuit*; et au delà de la nuit on trouve l'aube, ou l'abîme et le silence, ou peut-être un prolongement indéfini de cette *Terre dénudée*, symbole d'une contemplation statique et limitée. Eliot trouva la solution en revenant au christianisme; mais ce retour implique une certaine retraite devant le réalisme de *The Waste Land*. L'évolution d'Eliot signifie

que, tout en continuant à désespérer de la société, il trouve dans le christianisme une possibilité de salut personnel. *The Waste Land* nous montre à quel point nous sommes enchainés au monde, ses œuvres plus récentes combien peu de choses nous y enchaînent. *The Waste Land* c'est la vision d'un moment dans le temps, ses poèmes suivants, une évasion vers l'infini.

Il en résulte que, tout en continuant à se servir d'une imagerie moderne, Eliot ne s'intéresse plus tellement à l'interprétation imaginative du monde moderne. L'imagerie moderne ne lui sert plus qu'à illustrer d'une façon vivante la possibilité de fuir le monde moderne qui s'offre à l'individu inquiet de son salut. Ainsi Eliot qui, à ses débuts, fut influencé par l'interprétation que Baudelaire, Apollinaire et Laforgue donnent de l'individu dans son décor industriel, ne fait plus partie de ce mouvement. L'Église ne peut que condamner ce monde et nous enseigner que nous n'en sommes pas les créatures.

C'est chez Apollinaire qu'apparaît de la façon la plus brillante et la plus caractéristique cette attitude d'un poète qui se veut sciemment moderne : celle que j'ai appelée de tragique gaîté. Le poète se peint lui-même comme l'homme moderne qui cherche dans toutes les inventions humaines la possibilité d'expérimenter de nouvelles sensations, de créer des mondes nouveaux, des forces nouvelles. Il aperçoit un aéroplane dans le ciel et l'identifie à son esprit même; il regarde Paris à l'aube avec les yeux du pilote. Il se mesure à la machinerie de la guerre et se réjouit d'en triompher. Quand finalement il est tué, on sent qu'il succombe à un excès de machinerie aussi joyeusement qu'il succomberait à un excès d'alcool. La vivacité, l'esprit, la clarté de sa poésie, tout en restant humains, ont quelque chose de mécanique. En se mesurant ainsi constamment au monde moderne dans ses aspects les plus violents, le poète en arrive à ne jamais prendre trop au sérieux ni sa poésie, ni lui-même. Chaque poème est

un vol. On sent que le poète contrôle son poème, mais qu'il est pourtant entraîné par un moteur dont l'impulsion n'est jamais tout à fait la sienne. Un poème est plutôt quelque chose qui lui arrive que quelque chose qui sort de lui, et il n'atteint jamais tout à fait le centre de sa recherche. Chaque poème garde ainsi une certaine insouciance, et cette qualité de n'être ni tout à fait fini, ni tout à fait commencé. Chacun brille pourtant comme de l'acier.

Cette gaîté d'Apollinaire est également tragique. On sent qu'il se laisse entraîner d'une recherche à l'autre par des forces qui lui sont extérieures; il est parfois dans un pays, puis dans un autre et tout en acceptant avec gaîté d'être ainsi ballotté, c'est néanmoins un triste voyage avec de très rares escales.

Cette gaîté tragique caractérise ce que j'appellerai un comportement transitoire vis-à-vis du monde moderne. On la trouve dans les premiers films russes dont j'ai déjà parlé et autant que je puisse juger d'après les traductions elle a sa contrepartie dans les poèmes de Maïakovsky et dans *Les Douze* d'Alexander Blok. Je citerai une séquence d'un de ces films russes (*La Terre,* je crois) qui illustre l'esprit d'un tel art aimant et méprisant tout ensemble la machine. Le corps humain en est un contrepoids. Lorsque ce film fut présenté en Angleterre, cette séquence avait été coupée. Je l'ai vu à Berlin. On amène un tracteur dans un village perdu de Russie. C'est le premier que les villageois aient jamais vu. On trouve quelqu'un qui peut le conduire et ils le suivent dans les champs. Tout à coup, le tracteur s'arrête. Aucune prouesse d'ingéniosité ne peut le faire bouger et les villageois sont consternés. Le conducteur qui est venu de la ville avec le tracteur explique alors ce qu'il y a. Il n'y a plus d'eau dans le réfrigérateur. Mais ils sont déjà loin du village et n'ont pas d'eau. Quelqu'un a alors une idée : les villageois se pressent autour du tracteur et urinent dans le capot. Le tracteur repart, tout le monde est de nouveau joyeux.

Cette séquence illustre assez bien un certain comportement envers le machinisme. La machine est considérée à la fois comme un perfectionnement du corps humain et comme une plaisanterie que l'on peut traiter avec un joyeux mépris. Telle l'attitude des Russes en face des tracteurs. Mais le machinisme, qui semble avoir un destin romantique, a en réalité un destin tragique, car il envoie tout le monde à la guerre dans ses tanks et ses avions.

Je n'ai étudié ici que certains aspects de l'utilisation du modernisme en poésie. Pour moi les poètes et les artistes qui se sont efforcés d'être modernes — au sens que j'ai dit — sont héroïques; car ils ont essayé de nous faire comprendre à travers le langage de l'imagination, le décor que nous nous sommes créé aveuglément. Ils ont essayé de nous faire voir ce que nous faisions. Mais, face à ce décor, ils n'ont réussi à créer qu'une résignation tragi-comique. Ils ont pourtant essayé de nous faire voir notre univers de grands organismes, de machines, d'industrie, de guerres comme la projection dans la réalité de nos sentiments et non comme des forces inhumaines dirigeant nos vies. Et c'est déjà beaucoup. Mais cette projection, qui sort de nous-mêmes, nous domine certainement en un sens. Et par suite il ne suffit pas de nous montrer l'état du monde que nous nous sommes créé, il faut encore lui opposer un comportement pour que cela ait un sens. C'est en cela que le modernisme a échoué.

Le mouvement moderniste tire sa force de l'idée que chaque artiste peut réaliser dans son œuvre l'union de sa propre personnalité et des images du machinisme, de l'industrialisation, de la science, etc... et que cette confrontation est suffisante. Elle affirme le triomphe de la sensibilité individuelle. L'œuvre d'art moderne fait de l'artiste moderne un avaleur de sabre. Il dévore les turbines et les mitrailleuses avec l'idée de pouvoir un jour digérer des bombes atomiques. Le problème de l'artiste moderne fut de garder, comme M. Prufrock, son sourire

tragi-comique, son ironie, sa sensiblité et sa vision des « Vierges du Rhin », dans un monde en désintégration. La devise de l'art moderne fut : « La sensibilité est tout »; la leçon du siècle actuel qui se traduit par le retour au dogmatisme et aux formes strictes est que, hélas, la sensibilité tout comme le patriotisme n'est pas suffisante. Le mouvement moderniste, désormais historique, a produit ses gamins sérieux et ses titans. Joyce, James, Picasso, les plus grands avaleurs de sabres de l'histoire de l'Art. Mais le monde moderne est trop dramatique pour de tels géants. L'artiste qui ne lui oppose que sa sensibilité et sa personnalité est obligé de créer des formes de plus en plus concentrées, des visions de notre temps de plus en plus larges par rapport à l'histoire, des entailles de plus en plus grandes dans son tempérament artistique. L'âge des dinosauriens de l'art moderne semble passé; le modernisme a cessé d'être une fin. Comportements, philosophies et jeux de formes sont désormais les seuls buts d'un groupe solide et plus modeste d'artistes modernes. Le mouvement moderne n'est plus contemporain.

STEPHEN SPENDER.

(*Traduit par Jean Tournier.*)

# PAGES DE JOURNAL

## 1947

Ce matin, une lettre de Hollande. Elle vient d'un jeune inconnu qui m'écrit du haut de sa digue et de ses vingt ans. Les premières phrases m'ont paru un excellent début de récit : « Je vous écris près du feu, la feuille sur les genoux. Il fait très froid et la maison, au sommet de la digue, est si mal construite que la fumée de ma tasse s'envole dans les courants d'air. Je ne sais pas très bien pourquoi je vous écris, pas même si vous vivez encore, mais je suis las de lire « Le Sursis », d'entendre le vent glacial se promener sur les vagues de l'Escaut nocturne et de penser à la nouvelle que je veux commencer et n'écrirai peut-être jamais... » Il a lu mes livres, mais « je n'adore pas ». Il trouve que dans mon journal je me suis « couvert d'une belle feuille de figuier »! Ce qui m'apprend, en passant, qu'en Hollande comme dans les pays anglo-saxons, la feuille de figuier remplace la feuille de vigne. Je reviendrai sur ce point. Mon correspondant a vu une photographie de moi qui « montre un jeune homme... (je saute la description et d'ineffables batavismes)... avec un petit sourire un peu poseur ». Et il termine en disant qu'il est lui-même « un jeune homme qui doit avoir bien des années moins que vous », ce que je crois sans peine. La lettre est charmante de franchise et de fraîcheur, et je pense que je la garderai.

Curieuse à plusieurs chefs m'a paru cette feuille de figuier qui nous vient, évidemment, du troisième chapitre de la *Genèse* où il est dit qu'après la faute, Adam et Ève cousirent ensemble des feuilles de figuier pour s'en faire, disent les versions anciennes, des tabliers. Pourquoi des feuilles de figuier? Parce que c'était l'arbre dont ils avaient mangé le fruit. Telle est, en tout cas, l'explication que donnait, vers la fin du XIe siècle, Rashi, le célèbre rabbin de Troyes dans un commentaire pittoresque. (On remarquera qu'il n'est pas question de pomme dans cette histoire.) Toujours selon Rashi, les autres arbres de l'Eden ne permirent pas qu'on les dépouillât et la question est de savoir pourquoi l'arbre fautif n'est pas plus clairement désigné. Parce que, répond notre docteur de la loi, l'Éternel, béni soit-il, eut pitié de sa créature et ne voulut pas que, la montrant au doigt, on s'écriât plus tard : « Voilà donc l'arbre qui est cause de nos souffrances! » Quoi qu'il en soit, c'est la feuille de vigne qu'on charge du soin de ménager notre pudeur, mais le plus singulier est que les Anglais, les Américains et, à ce que je vois, les Hollandais, donnent encore au figuier ce qui est manifestement à la vigne. Cette feuille demeure à mes yeux le symbole d'une des formes les plus compliquées de la sottise humaine, qui est le puritanisme, dont je note, en passant, qu'il date de la faute. Pour en revenir à mon Hollandais, je suis presque tenté de lui répondre ici, parce que je répondrais du même coup à certaines objections qu'on m'a faites au sujet de ce journal et de ce qu'on appelle discrètement ses réticences. (« On ferait souvent un bon livre de ce qu'on n'a pas dit », écrit Rivarol). Et puis, non. J'ai dit à satiété qu'il ne s'agissait pas d'un journal intime, mais je note ceci, que les plus impatients, les plus avides, les plus chagrinés de ne point savoir, ceux qui me reprochent le plus haut de n'en avoir pas assez mis, sont presque toujours les plus circonspects et les plus timorés. Le zèle de la vérité les consume quand il s'agit de la faire dire aux autres. « De l'audace! En avant!

En avant ! » crient-ils en vous poussant par l'épaule. Et ils s'assoient.

Hier, à minuit, j'ai fini mon livre (*Si j'étais vous...*). Trois grandes pages couvertes en deux heures, ce qui n'est pas du tout mon allure ordinaire, mais j'avais résolu d'en finir cette nuit-là. Vers onze heures, j'ai senti qu'il commençait à faire froid dans ma chambre et j'ai jeté une bûche sur le feu. Je ne sais pourquoi je note ces détails, sinon que la toute dernière heure de travail consacrée à un livre qui s'achève prend aux yeux de l'auteur une gravité particulière ! La fin du roman n'est pas celle que je prévoyais. L'idée de Fabien enroulé dans son drap et allant répondre aux coups frappés à la porte est sans doute un souvenir inconscient de l'épisode de Jean-Marc vêtu de son *sindon* et s'enfuyant nu quand on l'appréhende (S. Marc 14, 52).

Ce matin, chez Plon, Bérard est arrivé avec les dessins qu'il a faits pour la couverture et le frontispice de mon roman. Il a étalé sur une grande table quatre ou cinq admirables feuilles d'album parmi lesquelles j'ai eu beaucoup de mal à choisir. J'ai désigné enfin le dessin qui me paraissait le plus facile à reproduire, mais il y en avait d'autres tout aussi beaux et plus hauts en couleur, mais tous étaient d'une qualité telle qu'il ne semblait pas possible de se tromper. Bérard portait un pardessus beige qui avait l'ampleur d'une robe de chambre ; pas de cravate. Dans son visage rose, le regard des yeux bleus est d'une limpidité extraordinaire ; la chevelure et la barbe se rejoignent et forment un grand buisson aux reflets de cuivre qui cerne des traits délicats. Il tient en laisse son petit caniche blanc. Quand nous avons fini de regarder les dessins, il les désigne d'un geste et me dit : « Je ne peux pas remporter toutes ces feuilles. Cela vous ferait-il plaisir de les garder ? » Puis il donne des indications précises sur la façon de reproduire

le frontispice et la vignette de la couverture. « Si cela ne va pas, si c'est trop difficile, j'en ferai d'autres », dit-il avec une désinvolture de grand seigneur car dans sa partie, c'est un grand seigneur. Mais il est aujourd'hui tel qu'il était il y a vingt ans, quand j'allais le voir dans son atelier de Passy et qu'il me parlait de Caravage. Ni les épreuves, ni même le succès n'ont pu venir à bout de cette gentillesse — j'emploie ce mot dans toute sa force étymologique.

Je lisais l'autre jour un petit livre sur le Père C., jésuite qui s'occupa de mon instruction religieuse, alors que j'avais quinze ans. C'était, je crois, un grand contemplatif. Le regardant prier, un jour, j'eus l'impression singulière qu'il *voyait* ceux à qui il était en train de parler. Le livre en question rapporte un mot de lui qui a le son de l'antiquité : comme il était malade et déjà condamné, quelqu'un lui demanda s'il s'ennuyait. Réponse : « Je ne m'ennuie pas, puisque je souffre. »

Hier après-midi, je me suis promené dans l'avenue du Président-Wilson, du côté du Trocadéro. J'ai regardé l'immeuble où nous avons vécu de 1931 à 1938. Que de souvenirs... A la fenêtre d'une des pièces qui donnent sur l'avenue, il y avait une dame, chapeau en tête et des gants noirs aux mains; elle pianotait gaiement sur la barre d'appui. Je l'ai observée d'en bas, sous les marronniers. Cela m'a fait un curieux effet, l'effet d'être un mort qui *revient*.

L'autre jour, à Versailles pour entendre un concert de musique ancienne donné à l'Orangerie, sous ces voûtes gigantesques qui font songer aux thermes de Caracalla par la puissance et la simplicité du dessin. Il y a eu pendant le concert un incident un peu plus mélancolique que risible. Nous sommes tous assis sur des chaises et il se trouve que

je suis au premier rang. A quelques pas de moi, l'estrade sans aucune décoration, très pauvre, très chiche, sur laquelle vont monter les musiciens. Ils arrivent, en effet : un très vieux monsieur suivi de deux autres musiciens beaucoup plus jeunes. Dans les bras du vieux musicien, une vielle, grand instrument assez encombrant qu'on nous dit être la vielle de Mme Adélaïde. Ils s'installent donc, tous les trois; le vielleux se penche sur sa vielle et pendant que ses compagnons jouent, qui de la flûte à bec, qui de la viole de basse, d'une main rageuse il tourne à contresens la manivelle du vieil instrument rétif. Au bout de quelques mesures, il s'interrompt et dit : « C'est faux. Recommençons. » Puis, s'inclinant un peu de notre côté, il ajoute d'un ton de confidence : « Ces vieux instruments sont insupportables, surtout quand ils ont de l'âge. » Enfin il s'est remis à jouer, ni mieux ni plus mal, devant un public assez peu patient. Le morceau achevé, au prix de quels efforts et, je dois le dire, de quelles grimaces, il en a annoncé un autre. « Comment? s'écrie une voix indignée, il y en a un autre? » J'ai écouté tout cela partagé entre la pitié et l'exaspération.

A Royaumont, grande coquille vide qui m'a paru d'une indicible mélancolie, avec son cloître privé de ses moines et de ses prières, et les ruines de l'église, abattue par un frénétique imbécile qui a fait scier les piliers et y a ensuite attelé des bœufs pour obtenir l'écroulement des voûtes. En me promenant sous les fenêtres des hôtes actuels de l'abbaye, j'entends dans le silence de l'après-midi une voix qui sort d'une chambre et qui dit : « ... et tous les siècles écoulés... et tous les siècles écoulés... » Un homme de lettres qui cherche tout haut une phrase, ou un acteur qui apprend son rôle? Cela m'a paru à la fois comique et incroyablement vain, cette voix dans ces ruines où la mort nous parle d'une façon si éloquente et nous récite son effroyable sermon sur le néant, celui qu'elle sait le mieux

et qu'elle soigne le plus, surtout par les belles journées ensoleillées comme était celle-là.

Au Moulin, près de Chartres. Le Moulin est une charmante maison du XVIe siècle posée au milieu de l'Eure sur un navire de pierre du XVe; et sur le pont de ce navire à la proue aiguë, il y a encore assez de place pour un petit jardin où l'on peut s'asseoir et écouter le murmure perpétuel de l'eau qui vient du barrage. Trois grandes roues de moulin rappellent la destination primitive du logis, mais elles sont à présent immobiles et tout enguirlandées de lierre. Vers la fin de l'après-midi, promenade en barque jusqu'à Saint-Prest. L'Eure transparente est toute pleine de longues herbes qu'il devient parfois nécessaire de couper à la faux. Au-dessus de nous, un ciel pommelé; à droite et à gauche, des saules et des frênes cachant à moitié des prairies. Nous parlions comme on parle dans une barque, sur une rivière. Il y a une conversation de rivière et une conversation de terrasse, une autre de salon, une autre encore, de voiture. Dans une barque, on ne dit pas grand-chose, mais on est de bonne humeur, on parle du temps et des herbes qui s'accrochent aux rames; on rit un peu, pas très fort.

S. me parlait hier de l'asymétrie des visages et du développement que prend chez les droitiers le côté droit de la figure (alors que chez les gauchers, qui sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit, c'est naturellement le côté gauche qui se développe). Chez le droitier, le côté gauche demeure celui de l'instinct, le côté droit révélant ce que l'individu a fait de lui-même. Nous n'écrivons que sur la moitié de la page. Chez les jeunes gens, chez les enfants surtout, la page est toute blanche, la symétrie souvent parfaite. Tant il est vrai qu'à partir de trente ans, on est « responsable de son visage ». Cela me fait ressouvenir de ce que me disait le chirologue Benisti au sujet du côté

angélique et du côté diabolique du visage humain, ou pour parler d'une façon moins théâtrale, du côté spirituel et du côté naturel. Le jeu qui consiste à examiner un portrait en en cachant une moitié, puis l'autre, réserve toujours des surprises et jette une lumière singulièrement révélatrice sur le visage du modèle. Ce qui est curieux, c'est la façon dont ces deux moitiés, souvent si dissemblables, s'accordent au point qu'à première vue la contradiction n'est pas apparente.

Autrefois, il devait être très dur de vieillir, de savoir qu'on allait vers la mort alors que le monde restait jeune et de bien des manières séduisant, mais de nos jours, le long travail du détachement intérieur nous est quelque peu facilité et abrégé par l'état où nous voyons l'Europe aujourd'hui coupée en deux. Il semble bien que tout penche vers l'abîme et que la fin approche, mais cette fin générale devrait nous rendre moins difficile notre fin particulière. Que dire, pourtant, de la jeunesse, de ceux qui, en 1947, ont vingt ans?

Ayant écrit ces mots, je me souviens d'une phrase que j'ai lue hier, dans un petit livre écrit par une carmélite d'Aix, et qui me donne à réfléchir sur l'incertitude de toute prophétie : « Au milieu des malheurs qui accablent notre infortunée patrie, à l'aspect de cette France autrefois si chrétienne et qui semble aujourd'hui s'écrouler et devenir une ruine... » La date du livre n'est pas sans intérêt; elle se trouve au bas de l'introduction : 7 juillet 1880.

— L'implacable réalité du monde matériel, ses pierres, ses voix, ses visages, sa grande beauté, sa pensée même, tout ce qui, d'une certaine manière, *a raison contre l'esprit*, parce que ce monde n'offre rien qui ne soit vérifiable et presque toujours tangible, alors que le monde de l'esprit, de la foi, demeure intérieur, mystérieux, *non prouvable*, comment n'arrivera-t-on pas à souffrir de cette éternelle

contradiction? L'homme qui vit de sa foi est nécessairement isolé. A toute heure du jour, il est en profond désaccord avec son siècle; à toute heure du jour, il est seul et fait figure de fou. C'est là un des aspects les plus singuliers du grand drame de conscience que nous vivons en Europe. Si nombreux que soient encore les chrétiens dans le monde, si étroite leur union mystique, il ne se peut qu'à un moment ou l'autre ils n'aient le sentiment d'une terrible solitude...

On sent quelquefois autour de soi, en soi... quoi donc? Je ne sais quel nom lui donner. Appelons ça l'horreur du néant. C'est un sentiment indescriptible, mais qui doit être familier à tous ceux qui ont supprimé de leur vie le « divertissement ». Pour certaines âmes, ne plus croire à la nécessité du « divertissement », c'est perdre un point d'appui. Rien de tel que pour la précipiter vers Dieu comme dans un abîme. Car le problème qui se pose désormais est : Dieu ou rien. Vivre dans une grande pièce bien meublée ne change rien à la question. Le confort, la musique, les livres, le plaisir de la conversation ne changent rien, et surtout n'ajoutent rien, parce qu'il n'est pas possible d'ajouter quoi que ce soit à rien, et le *rien* demeure tout puissant derrière toutes ces apparences qu'il frappe de mort. Il n'y a que l'amour qui puisse remplir l'épouvantable vide. Mais ce qu'il y a de bon et d'instructif dans ces contacts avec le néant, c'est la grandissante certitude que la seule réalité possible est Dieu. On le savait sans doute, mais on ne le savait pas aussi bien, on ne le savait pas jusque dans la moelle de ses os.

J'écris ceci dans une maison tout à fait vide. J'ai laissé ouverte la porte de la bibliothèque qui communique avec ma chambre, en sorte que du bureau où je suis assis, je vois le vieil hôtel de Tourzel à travers les marronniers du jardin. Silence. Je n'entends que le tic tac de mon petit réveil. Une petite chatte noire que j'ai recueillie dort sur le parquet, au milieu de cette grande pièce. Je crois que

la solitude est mauvaise pour certaines natures. Je n'aime pas l'aspect d'une maison absolument vide, le bruit des pas dans des pièces vides. Il y a dans le silence et dans la solitude quelque chose qui m'inquiète, je devrais plutôt dire : dans le silence et la solitude parfaite, car le silence m'attire, le silence dans l'isolement, qui n'est pas la solitude. Pensé aujourd'hui aux admirables pages de Loti sur les grottes d'Ellora, dans *L'Inde (sans les Anglais)*. Quel silence indescriptible il doit y avoir dans ce temple souterrain!

La semaine dernière, ridicule et sinistre surprise. En rentrant chez moi après avoir déjeuné avec B., je me suis aperçu que j'avais sur les mains une ou deux puces. Je les ai noyées et n'y ai plus songé. Le lendemain, d'autres puces et plus nombreuses : six ou sept. Puis ç'a été par dizaines que je les ai arrachées de mes mains et de mes chevilles. J'ai fini par comprendre qu'elles venaient de la pièce où sont entassées les bûches. Bientôt toute cette partie de la maison a été envahie par ces insectes et j'ai dû faire appel à un service de désinfection. Le représentant qui est venu inspecter la maison avait lui-même l'air d'un insecte, ou plus exactement, il avait l'air, les façons et les vêtements qu'aurait adoptés un insecte qui serait devenu homme. Petit, mince, noiraud, humble et affairé à la fois, vêtu d'un petit complet funèbre, avec un col dur assez haut et un lorgnon derrière lequel deux petits yeux noirs jetaient autour de lui un regard aigu. Il s'est assis à ma table de travail et il a fait un devis, posément, au milieu des puces qui n'avaient pas l'air de l'incommoder, alors que je sautillais sur place et faisais bien malgré moi des gestes convulsifs. Comme il me disait que cela me coûterait six mille francs, me demandant si j'étais d'accord, je lui ai crié que oui et, arrachant tout à coup ma chemise, j'ai couru à la salle de bains pour noyer les puces qui me sautaient sur les épaules et jusque dans les cheveux. La

veille, ma chambre commençant à être envahie, j'ai dormi à l'autre bout de l'appartement. Horrible, cette invasion de petits animaux à peine visibles, occupant une pièce après l'autre! Finalement, je suis allé dormir à l'hôtel.

A Berne. Parti de Paris, il y a trois jours. Quand je suis monté dans la voiture, j'ai été pris tout à coup de la joie folle de l'enfance, celle que le langage ne peut rendre, la joie des vacances. « Quand donc auras-tu ton âge? », me demandais-je. Mais j'avais beau me morigéner, j'étais heureux comme jamais...

A Altkirch, nous nous sommes arrêtés pour boire de la bière, dans un petit café au bord de la route. Il y avait près de nous deux vieux Alsaciens qui parlaient patois et je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'ils disaient, mais j'écoutais malgré tout avec ce plaisir bizarre que j'ai toujours pris à entendre le bruit des paroles humaines dans une langue qui ne m'est pas familière. Que de fois j'ai écouté à la radio les « émissions » en langue galloise, exactement comme on écoute de la musique! Quand les voix sont belles, ces modulations délicates contrastant avec l'*r* guttural ont pour moi un charme auquel je cède volontiers. Enfant, j'écoutais ainsi les conversations de grandes personnes qui, dans mon esprit, ne voulaient rien dire. Desbordes, alors qu'il ne savait pas encore lire, s'imaginait que les gens qui parlaient dans une langue étrangère disaient n'importe quoi, formaient pendant des heures des sons qui n'exprimaient rien. Je voudrais pouvoir entendre ainsi une conversation en langue française, afin de me rendre compte du son qu'elle a, car à vrai dire, nous qui parlons français ne savons pas bien le bruit merveilleux que peut faire cette langue. La poésie nous y aide, mais la poésie a un sens et c'est le sens des mots qui empêche l'oreille de juger en toute rigueur.

Il y a dans ce journal des lacunes que je n'arrive pas à m'expliquer. L'une des plus singulières concerne un livre que j'ai écrit en anglais, le seul que j'aie écrit en cette langue. Il m'a occupé pendant huit mois, d'août 1940 à mars 1941, mais on n'en trouverait pas trace dans les carnets que je remplissais à cette époque. Et cependant je dois beaucoup à ce livre où je parlais de mon enfance parisienne et des premières années de ma jeunesse, car chaque jour, en l'écrivant, je retournais en France. Je le donnais à lire, page à page, à un ami français dont j'observais le visage à la dérobée pendant cette lecture. S'il souriait, j'étais content. Je voulais que chaque page amenât un sourire. Une fois ou deux, j'obtins de grands éclats de rire qui me récompensèrent de mes efforts. Ce fut au sujet de ce livre que j'eus pour la première fois de ma vie ce qu'on appelle un pressentiment; encore ce mot ne dit-il pas tout à fait ce que je veux exprimer, car le pressentiment est toujours vague et il s'agissait dans mon cas d'une sorte de prescience. J'avais envoyé mon livre à un éditeur et attendais. Plusieurs mois s'écoulèrent. Me trouvant un jour dans le train qui va de Baltimore à New York avec l'ami dont j'ai parlé plus haut, je lui dis que mon livre allait remporter un prix. Il me demanda ce qui me le faisait croire, à quoi je répondis que je n'en savais rien, mais que j'en étais sûr et l'événement me donna raison. De tout cela, pas un mot dans mon journal, pas même une allusion. Pourquoi? C'est exactement ce que je me demande aujourd'hui.

A Bâle, nous avons suivi avec les badauds une cinquantaine d'hommes qui jouaient du fifre et du tambour. Ils étaient tous gros et rouges et en bras de chemises, avec d'immenses tambours pareils à ceux qu'on voit aux soldats dans les gravures de la Renaissance. Je me suis demandé ce qu'un musicien de profession eût pensé des sons qu'ils

tiraient de leurs caisses et qui, en tout cas, ravissaient nos oreilles. C'étaient des roulements *décomposés* avec une précision admirable, un son nourri et profond qui donnait l'impression d'une sorte de cataracte, non pas le *rran* sauvage et batailleur qui vous mord aux entrailles, mais une désarticulation savante dont la netteté irréprochable émerveillait l'ouïe.

Arrivé à Berne vers la fin de l'après-midi. C'est le bon moment. Se glisser dans une ville inconnue, à l'heure où la lumière hésite et s'adoucit, pas tout à fait entre chien et loup, mais un peu avant, il y a là pour moi une joie secrète, un espoir déraisonnable des plus grands bonheurs possibles... Après dîner, nous nous sommes promenés dans une longue et très belle rue, sans doute une des plus curieuses rues du monde, avec de vieilles maisons dont les rez-de-chaussée avancent comme des racines de très vieux chênes et dont les toits ont un profil de chapeau, et cette rue est si longue qu'elle ressemble à celles qu'on parcourt en rêve et qui ne finissent pas. Au milieu de la chaussée, de distance en distance, des fontaines à personnages. Décor inutilisable dans un roman. Trop beau. Il faudrait être Hugo ou Hawthorne.

Ce matin, promenade dans les environs de la cathédrale. Fruits, légumes, fromages, charcuterie, il y a ici une surabondance de tout ce qui manque si cruellement à d'autres régions de l'Europe. Cela n'a pas l'air vrai, tant il y en a. On a l'impression que ce qui est vrai, ce qui est sérieux, c'est la misère et que le bonheur qu'on voit ici est parfaitement illusoire.

A Spiesz, près de Thoune. Relu avec délices le poème de Milton sur la lumière. Depuis ma vingtième année, il fait ma joie chaque fois que je le retrouve, tant par la souveraine beauté des vers que par ces haltes pleines de mélancolie dans la méditation d'un aveugle qui se souvient

du monde visible. Quel écho trouvait et trouve encore en moi ce qu'il dit du visage humain : « *The human face divine* », comme l'appelle Milton. J'écris ceci dans ma chambre. Des cygnes volent sur le lac et font grand bruit avec leurs ailes. Avec quelle grâce triomphante ils se posent ensuite sur cette surface de pierre précieuse!

Vevey. Ma chambre donne sur le lac. Ce matin, un peu avant quatre heures, je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. Tout était d'un bleu d'opale, mais terne. Les grands arbres du jardin se détachaient en gris bleu sur le fond pâle que faisait la lumière naissante. On devinait la présence des montagnes par delà les eaux du lac et tout au loin chantait un coq. Il y avait dans tout cela une paix singulière, mais le silence était trop profond, malgré ce petit cri un peu mélancolique; c'était un silence de fin du monde. Derrière la brume se tenait le jour, comme un géant derrière une porte qu'il va enfoncer de l'épaule.

Je parlais au Père C. de *La Croix de Jésus*, ce grand livre de Chardon que l'abbé Bremond redécouvrit. Il y a des passages qui m'ont paru forcés, comme celui où il est dit que Jésus sur la croix s'est plaint à Dieu de ce qu'il l'abandonnait parce qu'il lui ôtait la vie alors qu'il voulait souffrir encore; et cet autre où *sitio* est présenté comme voulant dire : « J'ai soif de souffrir encore. » C'est là une sorte de préciosité due au goût de l'époque, un raffinement d'écrivain spirituel, mais de la part d'un théologien ce genre de subtilité a quelque chose de frivole. « Oui, dit le Père C., mais vous trouveriez des exemples de cette même préciosité dans saint François de Sales. » — « Pas sur un sujet aussi grave. » — « Peut-être que non. En tout cas, vous ne prendriez jamais Pascal ni Bossuet à parler ainsi. » Un peu plus tard, à propos du jugement dernier, je lui cite un mot du Père Bruckberger que je trouve admirable : « J'espère que Dieu sera injuste envers moi, au jugement

dernier, oui, injuste comme peut l'être quelqu'un qui aime. »

Dans un article sur ou plutôt contre ce même Père Bruckberger, il y a une citation de Pascal, non tout à fait exacte, du reste : « Tu ne me chercherais pas, etc. » L'auteur attribue cette phrase à l'Évangile et il n'y a rien à dire d'une telle bourde, mais c'est malgré tout à la gloire de Pascal qu'une confusion de ce genre soit possible, car il est certain que cette phrase ressemble à l'Évangile (je dirais au quatrième). Le Père Louis B. qui est un des religieux les plus savants que je connaisse m'a dit qu'étant jeune il a longtemps cherché dans l'Évangile : « J'ai versé telle goutte de sang pour toi. »

A Solesmes. Le Père X. m'a parlé du séjour de Paul Valéry à l'Abbaye. Le poète a demandé à voir la Bible de Louvain que personne ne connaissait, mais qu'on a fini par trouver à la bibliothèque, et il en a lu tout haut des passages tirés du livre de Job. Malgré quoi, on a constaté avec tristesse qu'il ne suivait pas les offices! Le même Père X. me dit que pendant sa dernière maladie le grand écrivain avait été soigné par une religieuse et que sous le traversin du malade on avait trouvé un petit carnet dans lequel il notait « des rapports entre certaines idées ». Sur la dernière page du carnet, on aurait lu ceci : « Jésus. Amour. »

J'ai demandé à voir cette fameuse Bible et quelques instants plus tard elle était sur la table de ma cellule. Grand volume aux proportions imposantes et dont les pages en papier robuste tournaient avec fracas. Il va sans dire qu'elle est très belle, mais d'une beauté quelquefois bizarre et là où elle a le plus vieilli, elle a mal vieilli. « *Le Seigneur m'a colloqué au lieu de la pâture* », dit non sans prétention la brebis du psaume 23. Ailleurs, il nous est enjoint d'adorer notre *facteur* et de chanter ses louanges

sur les instruments à cordes. J'ai goûté l'épître dédicatoire au roi Henri III; elle est écrite dans une langue si riche et si savoureuse que je n'ai pas résisté au plaisir de recopier quelques phrases. L'auteur est bon courtisan. Parlant des villes foudroyées par l'Éternel à cause de leur impudicité, il a eu la délicatesse de ne point nommer la plus fameuse, pour ne pas chagriner Sa Majesté, sans doute.

Très sensible à la douceur des chants que j'ai entendus à la chapelle. Il y a surtout un *Ave, Maris Stella* que le Père X. me dit être du XIIe siècle et qui vous donne envie de quitter le monde sur-le-champ. Mais en quel siècle sommes-nous ici? Pas au vingtième, assurément. Les moines ont l'air de glisser à la surface du sol dans leurs robes noires, un peu comme des fantômes. Sur leur visage, *pax*, comme partout ici. La paix et la joie. Au seuil de ce cloître meurt la hideuse agitation du siècle. Il me semble que la vie bénédictine n'est qu'un chant de bonheur et d'amour, sur un mode un peu lent, il est vrai, mais que cette lenteur a de charme et qu'à mes yeux elle a de prix dans un monde que la passion de la vitesse a rendu à peu près idiot! Un chant, c'est bien cela. Toutes ces heures, de matines à complies, sont chantées doucement, presque tendrement. Et quel soin elles prennent de la musique, ces voix à la fois si sûres et si humbles! « *Bis orat qui cantat* », dit saint Augustin. Parfois l'idée me vient que ces religieux vivent dans une sorte de grand rêve liturgique, alors qu'en réalité ce sont eux qui sont dans le vrai, et c'est nous qui faisons un rêve toujours prêt, du reste, à tourner au cauchemar.

Il y a d'excellentes remarques dans le livre du protestant Goodspeed sur les traductions du Nouveau Testament. Il fait clairement voir ceci, que j'ai su, mais que j'ai oublié, parce que je voulais l'oublier : c'est que la traduction anglaise de 1611, dite *King James Version*, est difficilement acceptable tant à cause de ses erreurs que de ses obscurités.

Le public anglais, qui continue à la préférer à la *Revised Version* émondée de toutes ses fautes vers la fin du siècle dernier, la comprend d'autant moins qu'il la sait presque par coeur. Savoir par cœur. Il faudrait s'arrêter à cette expression dont la banalité cache la magnificence. Le protestant sait sa Bible par cœur, il la sait par le cœur, par l'amour. Entre elle et lui, il y a ce lien de la charité. Elle est véritablement sa Bible. Il ne lit pas la Bible, il lit *sa* Bible, elle est à lui parce qu'il l'aime. Le catholique, quand il lit la Bible, quand cela lui arrive de lire la Bible, lit simplement la Bible, non pas sa Bible. Et en général, il ne la lit pas, il aime mieux croire que l'Église le lui défend, ce qui est faux. Pour en revenir à Goodspeed, il est d'avis que cette connaissance trop littérale des Écritures est un obstacle à la compréhension des textes. On finit par ne plus s'interroger sur le sens véritable des paroles qu'on cite. (Le seul exemple qui me vienne à l'esprit n'est pas le moins pittoresque, il s'agit de Matthieu, xxiii, 24, dans lequel une faute d'impression qui rend la phrase incompréhensible est passée avec le contexte dans la mémoire des lecteurs de la Bible anglaise. Jamais je n'ai entendu citer le verset en question, et il est parmi ceux qu'on cite le plus, que la faute ne reparût, fidèle et tenace.) Goodspeed est d'avis que l'on range la Bible de 1611 parmi les grandes œuvres littéraires du passé et qu'on lise l'Écriture dans des versions modernes plus littéralement exactes. Sachant tout cela, je ne puis faire que, par instinct, je ne retourne à ce livre qui fut pour moi la révélation de la parole alors que j'étais enfant, et dont le vieux langage me remuera toujours. Il me semble qu'on n'attaque jamais cette traduction de la Bible qu'on ne m'atteigne par quelque endroit du cœur. J'ai ceci à dire pour sa défense, c'est que chaque fois qu'elle est d'accord avec l'original, elle est d'une fidélité admirable et que j'appellerai miraculeuse, car, pour l'Ancien Testament au moins, il ne me paraît pas possible de mieux traduire lorsqu'elle traduit bien,

je dirais même qu'il ne paraît pas possible de traduire aussi bien, aussi hébraïquement, et c'est cela qui me ferait croire à une inspiration possible des traducteurs. Et puis, elle aura toujours raison à mes yeux, *parce qu'elle est la plus belle.*

A travers le barrage des traductions, la parole de Dieu nous arrive avec une force irrésistible.

Hier et ce matin, passé mon temps à ranger des livres dans un grand placard que j'ai fait transformer en bibliothèque. Il y en avait déjà un, transformé de cette manière, dans mon bureau; à présent, il y en a deux, côte à côte et ne formant qu'une seule muraille de livres, face à une autre « muraille » plus longue. Ainsi se réalise un de mes rêves les plus anciens, les plus obstinés : travailler entouré de livres. On finit toujours par avoir ce que l'on veut; je l'ai toujours pensé : on a ce que l'on veut, on l'a un peu tard, le plus souvent trop tard et quand on n'en veut presque plus, mais on l'a. Il faut dire que ces rangées de vieilles reliures ont assez belle apparence, mais en déplaçant tous ces bouquins et en les replaçant sur d'autres rayons, j'ai entendu résonner à cette oreille intérieure que nous avons tous, l'éternel « A quoi bon ?» qui a assombri une partie de ma jeunesse. A quoi bon, puisque rien ne dure? A quoi bon, puisqu'on va mourir? A quoi bon aimer ceci et cela? C'est cette question posée sans cesse qui parfois nous oriente vers Dieu; et peut-être vient-elle de lui.

Une phrase méchante et lucide de Stendhal, qui me revient à l'esprit de temps à autre : « Au séminaire, il est une façon de manger un œuf à la coque qui annonce les progrès faits dans la vie dévote. » Cet homme que j'aime si peu et dont je ne puis ouvrir un livre que je n'en dévore aussitôt quelques pages, comme il me déplaît et comme je l'admire!

Je crois que Dieu nous parle de beaucoup de manières différentes, sans que nous le sachions toujours très bien. D'abord par la voix intérieure que nous entendons tous, à certains moments, mais aussi par la bouche des hommes qui nous instruisent *à leur insu*. Que de choses nous sont dites de la part de Dieu par des hommes qui n'y songent pas, par des chansons imbéciles qu'on chante dans les rues et qui prennent tout à coup un sens extraordinaire et magnifique! Enfin par les livres que le « hasard » nous met sous les yeux (comme si le hasard existait...) et principalement par la Bible, dont saint Jérôme disait, ô catholiques, que le texte en est si saint que jusqu'à l'ordre des mots dans ce livre est en soi comme un sacrement.

Hier quelqu'un me parlait de la façon dont est morte une de mes sœurs que nous avons perdue en janvier 1918. « Comment? Tu ne savais pas? (J'étais au front, en Italie). Elle a beaucoup souffert (méningite), mais quand on plaisantait devant elle, elle souriait invariablement. Cela a duré quinze jours. A un moment elle a paru très bas. J'ai tâté son pouls et j'ai compris que la vie s'en allait. Elle aussi, peut-être, a compris, car tout à coup, d'une voix haute et distincte elle a récité : *Now I lay me down to sleep...* (premier vers d'une petite prière protestante qu'on fait réciter aux enfants et dont voici la traduction : A présent que je vais dormir, je demande au Seigneur de garder mon âme. Si je devais mourir dans mon sommeil, je demande au Seigneur de prendre mon âme). Elle n'a pu dire que ce premier vers. Et elle est morte. Elle ne savait pas beaucoup de prières. » Je me souviens qu'elle était très belle et très silencieuse; elle avait vingt-trois ans.

Beaucoup lu saint François de Sales dans la grande édition de la Visitation d'Annecy. Pendant des années je m'étais senti tant soit peu rebelle à ce style où les fleurs et les pierreries sont jetées à belles mains, mais je ne con-

naissais guère que l'*Introduction à la vie dévote* où cette surabondance d'enjolivements est très sensible : le miel y coule à flots et l'écœurement y vient, pour ma part, assez vite, mais je fais mes délices des lettres et des entretiens où bourdonnent beaucoup moins d'avettes et où les bouquets de cette Glycera dont il nous parle dans l'*Introduction* ne nous sont pas sans cesse promenés sous les narines. L'entretien sur la simplicité est d'une finesse et d'une bonhomie exquises.

C'est sans doute une faiblesse de tant aimer les livres, mais je crois que Dieu nous prend comme nous sommes et si nous aimons les livres, c'est par eux qu'il trouve le moyen de nous parler, par les mauvais, du reste, comme par les bons. Ce matin, je lisais quelques poésies de Vaughan qui fut un peu le disciple de John Donne, et il m'a semblé que par cette voix lointaine et ancienne Dieu nous disait quelque chose. Toujours la même chose, qu'elle soit dite en hébreu, en grec, en latin, en français ou dans ce bel anglais suranné : « Aime-moi! » Je me demande quelquefois à quoi nous sert de tant lire et de tant étudier, si ce n'est que ce même message, transmis de tant de manières, finit par se forcer un passage jusque dans le cœur.

Lecture de *What Maisie knew* de Henry James. Je n'ai pu qu'admirer les trente ou quarante premières pages, puis il est arrivé un moment où je me suis demandé : « Qu'est-ce que tout cela peut bien me faire? » Je vois bien que le livre est bon, mais comme on se sent loin, parfois, de toute littérature de ce genre. Comme on se sent loin de toute littérature qui ne nous parle pas de Dieu, qui ne nous donne pas de ses nouvelles! Et puis, dans notre monde d'aujourd'hui où il nous est donné d'entrevoir un peu du fond de l'abîme, le problème de la petite Maisie, tout réel et poignant qu'il est, perd considérablement de son importance. A-t-elle faim? A-t-elle froid? Non. Alors? Ainsi raisonneront, je crois, pas mal de lecteurs français.

A Milly, pour voir Jean Cocteau dans sa maison des champs. Au bout du village endormi, la maison de brique rose est charmante avec son jardin, son verger, ses douves et sa longue allée qui va rejoindre la forêt de Fontainebleau. Je me suis promené seul avec Jean quelques minutes. Il pouvait être quatre heures. Les feuilles à nos pieds brillaient sous les gouttes d'une pluie récente et soudain j'ai eu l'impression de me promener au XV^e^ siècle dans un jardin de miniature, avec un poète de ce temps-là. Jean parlait avec vivacité, puis tout à coup avec cette douceur qu'il a quelquefois quand la tristesse le prend... Je ne sais plus à quel propos, je lui ai cité une phrase de lui sur la maison de Keats « prise dans les escaliers de la place d'Espagne comme un moulin dans une chute d'eau ». (Elle eût enchanté Keats.) Tout en marchant, je regardais les buissons, les petits arbres tordus, les plants de salades et, par-dessus un vieux mur, le clocher d'une église romane. Comme tout cela sera beau par le souvenir!

Je ne connais pas, à Paris, de plus joli paysage que celui qu'il m'est donné de voir de mes fenêtres. Tout à l'heure, sous un ciel gris d'orage, le petit hôtel jaune de l'ambassade de Hollande se voyait à travers les arbres noirs, et dans la lumière subite d'un dernier coup de soleil, ces couleurs se sont mises à briller doucement derrière un léger brouillard. J'ai regardé sans fin les petits enclos que l'œil découvre çà et là, avec leurs petites pelouses, leurs vasques, leurs plates-bandes sagement dessinées; on distingue un peu de vert qui tranche à peine sur les cailloux des allées, tout cela en tons délavés, fanés, comme les laines d'un vieux tapis. Il me semble que nulle part ne se trouverait une qualité de mélancolie plus pure. Dans le fond du ciel brouillé de pluie, car voici une averse, les deux clochers de Sainte-Clotilde hésitent et s'effacent, et le petit dôme trapu de Panthemont luit comme une grosse perle noire.

Hier soir à la Comédie-Française où se donnait *L'Avare*. Un acteur très connu jouait le rôle d'Harpagon qu'il chargeait beaucoup trop, m'a-t-il semblé, dans le fameux monologue. D'une manière générale, il pressure le texte et lui fait rendre jusqu'à la dernière goutte, non de son sang, mais de son sens. Rien n'est laissé à l'imagination du spectateur, jamais de marge où l'on puisse mentalement griffonner quelque chose, l'acteur veut tout dire et tout expliquer avec ses gestes, ses soupirs, ses clins d'œil et ses râles ; à force de littéralité, il en arrive presque à tuer ce texte admirable. Composition scrupuleuse et outrée, sans doute au goût d'un public qui se trouve n'avoir rien à fournir ni à inventer. Et puis, cet Harpagon est répugnant de vieillesse et de saleté : il semble qu'on puisse le sentir.

L'autre soir, à *Amphitryon*, il y avait derrière nous une brochette d'imbéciles qui disaient : « Cela nous change des idioties de Sartre, cette finesse de Molière. » Mais le Bonhomme Chrysale qu'il y a chez Molière plaît et a toujours plu à un public assez bas. Il a mis de son côté ce que la bourgeoisie a de pire, il a eu raison avec des générations de « demi-sots ». Son appel au gros bon sens crée un malentendu dont il finit par souffrir. Si grand qu'il soit, et je ne vois pas qui l'on pourrait mettre au-dessus de lui dans le genre qu'il a illustré, il demeure suspect dans les passages les plus vigoureusement applaudis. Je ne l'aime vraiment que lorsqu'il fait fi de nos suffrages et qu'il se parle à lui-même.

JULIEN GREEN.

# LE CONFORT INTELLECTUEL

*(Suite.)* [1]

Je me préparais à prendre congé. Entra une grande femme d'environ cinquante ans qui vint fermer les persiennes et donner la lumière électrique. Mlle Anaïs Coiffard, son amie d'enfance, exerçait chez mon hôte des fonctions d'intendante et de maîtresse de maison. Membrue, musclée, pas de poitrine, une croix d'or à l'échancrure, elle avait le profil aquilin, l'allure d'un capitaine d'équipe de rugby et une voix d'homme, injonctive et retentissante. M. Lepage m'ayant présenté, elle eut pour moi quelques mots aimables et bienveillants, mais sans m'accorder grande attention. Elle quitta aussitôt la pièce, l'air affairé et important et il me sembla qu'elle devait constamment avoir cet air-là. Avant de sortir, elle recommanda à M. Lepage de me donner à boire, toujours de cette voix mâle et impérieuse que j'ai connue à d'autres femmes et qui fait peur aux pékinois et aux pédérastes.

— Tenez, me dit M. Lepage après son départ, je vous disais tout à l'heure, à propos des désordres engendrés dans notre bourgeoisie par les abus de littérature, que le mal peut frapper les individus, les familles et les catégories sociales les moins préparés, en apparence, à recevoir le germe. A cet égard, le cas de Mlle Anaïs est assez édifiant. A voir cette grande vieille fille, taillée comme un tambour-major et qu'on imaginerait facilement défilant

[1] Voir *La Table Ronde*, nos 13 et 14.

devant la statue de Jeanne d'Arc avec un drapeau emmanché dans la région des cuisses, vous n'iriez jamais supposer qu'elle est acquise à tous les frissons poétiques de notre époque. C'est pourtant l'exacte vérité. L'histoire d'Anaïs Coiffard et celle de sa famille sont, de ce point de vue, vraiment exemplaires et méritent d'être racontées. Je suis né dans la petite ville de Saint-Rémy-la-Porte où la maison de mes parents était voisine de la maison des Coiffard. J'ai connu Anaïs toute petite fille et j'ai été au collège de l'endroit avec ses deux frères, Pierre et Antoine. Cette famille des Coiffard, je l'ai connue comme si elle était la mienne et même lorsque la vie nous a eu séparés, je n'ai jamais cessé de la suivre. Ayant continué à les voir de loin en loin et à correspondre avec eux, j'ai recueilli les confidences des uns et des autres.

## VIII

— J'ai souvenir que dans l'été de 1928, habitant Paris depuis longtemps déjà, j'étais allé prendre l'air de ma ville natale. Le bruit courait alors à Saint-Rémy-la-Porte que le fils Coiffard, enfin décidé à prendre femme, allait rompre avec la Minouchet, une grande fille blonde et bien allurée, mais née autant dire dans le ruisseau et qu'il entretenait sans trop regarder à la dépense depuis près de dix ans. Ce n'était pas une haute rumeur et l'on ne se passionnait pas pour ou contre la rupture comme on l'eût fait à propos d'une élection ou d'un crime mystérieux. L'affaire suscitait pourtant un intérêt profond, qui n'était pas tout de curiosité. Les Coiffard étaient depuis près d'un siècle marchands de vins en gros rue du Président-Wilson, ci-devant rue Thiers et antérieurement rue des Myosotis. Lorsqu'un événement traversait la vie des Coiffard, c'était pour les Sanrémyportiens comme s'il fût arrivé quelque chose à la tour de la cathédrale ou

à la statue de l'inventeur. Un peu du destin de la ville semblait attaché à celui de cette famille. Leur maison de vins en gros — Vins et Spiritueux — qui était autrefois la seule à Saint-Rémy-la-Porte, avait vu depuis cinquante ans et principalement au cours des vingt dernières années, naître des maisons rivales, mais elle était restée des plus prospères, car la capacité d'absorption de la clientèle s'était dans le même temps considérablement accrue et il y avait merveilleusement d'ivrognes dans toute la contrée. En dépit de cette prospérité dont ils ne niaient pas le bon aloi, les sages de la cité suivaient avec inquiétude et mélancolie le cours de la vie intime des Coiffard. Ainsi Maître Bouchot, leur notaire et ami de toujours, qui ne parlait jamais d'eux à sa femme sans les appeler « ces pauvres Coiffard » et le plus souvent avec un soupir et un hochement de tête, par quoi il faisait allusion non pas tant à la Minouchet qu'à un certain désordre régnant au sein d'un foyer qu'il avait connu uni, médiocre et discipliné. Le mal semblait remonter aux premières années qui suivirent la fin de la guerre de 1914. En réalité, la famille Coiffard avait commencé à se détraquer en 1907. Jusqu'alors, les Coiffard s'étaient toujours montrés à l'école de robustes crétins, au sens où ce mot est entendu dans le corps enseignant, c'est-à-dire qu'ils restaient ignorants des arcanes de la grammaire latine comme de la géométrie et parfaitement aveugles, quoique sans hostilité de parti pris, aux beautés si souvent sublimes de nos grands classiques. Après avoir traîné en queue de classe sur les bancs du collège jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans, ils devenaient des commerçants avisés, laborieux, des époux honnêtes, des pères de famille affectueux et, pour la plupart, des hommes simples, courtois, aimant l'amitié, et d'agréable compagnie. Dans la dernière génération, Pierre Coiffard, l'aîné des trois enfants, semblait devoir marcher sur les traces de ses pères, lorsqu'à l'âge de quatorze ans, son cerveau se mit

à bouillir. Sa famille, toute désemparée, le vit faire ses récréations d'Ovide, de Virgile, de Racine et aussi d'autres auteurs beaucoup moins scolaires. Il était de loin le premier de sa classe et, aux distributions de prix, le général et le sous-préfet n'en finissaient pas de lui donner la main. Le cœur serré, ils l'envoyèrent poursuivre ses études à Paris. Nous y fûmes d'ailleurs ensemble, lui faisant une licence de lettres, moi une licence de droit. Nous étions restés en relations suivies et affectueuses, mais nos genres de vie étaient différents et tendaient à nous séparer. Tandis que je m'efforçais de prendre pied dans la bourgeoisie mondaine, Pierre, épris d'art et de littérature, fréquentait des milieux de jeunes écrivains, vivait dans l'atmosphère de certaines petites revues, s'intéressait à la poésie et au socialisme. Il fut tué en 1915 au cours de l'offensive de Champagne, lieutenant d'infanterie. Sa sœur Anaïs, de deux ans moins âgée, montra également du goût pour l'étude, mais élevée dans un pensionnat religieux, elle ne put donner la mesure de ses dons, l'enseignement des saintes filles étant, d'une certaine façon, solidaire des bonnes maisons de vins en gros. Aux vacances, elle retrouvait son frère aîné dont les préoccupations, les conversations éveillaient en elle une curiosité des choses de l'esprit. Aussi, rendue à sa famille, ne fut-elle pas longue à rattraper le temps perdu chez les bonnes sœurs. Conseillée par son frère qui lui écrivait de Paris et plus tard du front, elle entreprit de combler ce qu'elle croyait être les lacunes de son instruction. Après sa mort, elle se considéra un peu comme la dépositaire de sa pensée. Ayant épuisé les ressources de la bibliothèque qu'il avait constituée, elle acheta des livres, s'abonna à des revues littéraires et entretint même avec l'une d'elles une correspondance régulière. La passion de la littérature est assez comparable à celle des érotomanes. Elle ne trouve jamais un palier où se donner carrière. Il lui faut toujours des trouvailles plus rares, fût-ce au prix de la qualité, de la

raison, du respect humain. Prise dans l'engrenage, il n'y avait point de nouveauté ou de hardiesse qui effrayât la pauvre Anaïs. Bientôt, elle se mit à considérer les gens et les choses, y compris ses parents et les habitudes de la maison, avec un regard aigu, critique, et bien souvent, une ironie dépourvue d'aménité. En 1920, lorsque le fils Beutre, héritier de la plus grosse quincaillerie de la ville, lui fit faire des ouvertures en vue d'un mariage, la chose parut à Anaïs d'une bouffonnerie irrésistible. Mais le plus grave fut que les parents eux-mêmes trouvèrent presque saugrenue l'idée de marier leur fille à un quincaillier. Ils n'avaient pas échappé à l'influence de leurs enfants, et, autant qu'il était en leur pouvoir, en venaient à admettre que l'esprit a des droits et même des privilèges dont l'exercice n'est pas compatible avec celui de certaines professions. Mieux, en parlant d'un meuble, d'une pièce de lingerie ou de quelque autre objet, il arrivait à Mme Coiffard de dire avec une intention péjorative : « ça fait bourgeois », sans songer, la pauvre femme, qu'elle reniait ainsi toute sa vie et tout son univers. Et les amis de M. Coiffard l'entendaient dire assez couramment que toutes les opinions politiques lui semblaient respectables, affirmation qui ne traduisait pas son véritable sentiment sur la question, mais qui l'engageait sur une mauvaise pente. On le vit bien aux élections législatives de 1924 lorsque son fils cadet Antoine prit position pour le candidat du cartel des gauches. Aux amis qui déploraient une défection aussi remarquable, le père répondit d'un air assez gêné qu'il s'agissait d'un simple coup de tête et qu'au demeurant, une opinion en vaut une autre. En vérité, il estimait que son fils, bachelier et médaillé de la guerre, avait sur la politique et beaucoup d'autres choses des lumières qui lui permettaient de se tromper en ayant raison. Antoine, dernier né des trois enfants, avait été lui aussi un bon élève, quoique beaucoup moins brillant que son frère. Il n'apportait pas à l'étude la même ardeur impatiente, mais plutôt

une curiosité distante, comme s'il eût été, de la part de ses maîtres, l'objet de certaines propositions qu'il se réservait d'examiner sans aucun engagement d'y souscrire. Même attitude en ce qui concernait ses conversations ou ses lectures extra-scolaires. Il semblait être le cartésien-né de la famille. Appelé en 1915 avec sa classe, Antoine partit pour le front avec le grade de caporal, refusant de suivre les cours d'élève-officier, simplement parce qu'il jugeait absurde qu'un homme fût désigné au commandement par des aptitudes scolaires. C'est lui-même qui me l'a dit plus tard. Rendu à la vie civile, ses parents le laissèrent libre de choisir un état, mais il savait répondre à leurs vœux en s'associant à son père dans la direction de la maison de vins en gros. Du reste, aucune vocation impérieuse ne l'appelait ailleurs et l'idée de mener la vie d'étudiant après avoir fait trois ans de guerre lui semblait un peu ridicule. Il se mit au travail avec un zèle qu'il ne forçait nullement et prit goût à son métier. Ambitieuse pour son frère, Anaïs l'avait vu à regret devenir marchand de vins en gros et s'était promis d'entretenir en lui la flamme de l'esprit. Comme elle, il se montrait curieux de nouveautés, sensible aux travers du cercle bourgeois auquel appartenait sa famille et, au retour de la guerre, il éprouvait un besoin de s'informer qui faisait de lui un bon sujet d'expérience. Anaïs qui avait, par ses lectures, acquis le goût des situations rares et paradoxales, rêva un moment d'un frère marchand de vins qui fût en même temps quelque chose comme un poète surréaliste ou un romancier vénéneux. Antoine ne se prêta pas au jeu. Il voulait bien prendre connaissance de l'actualité littéraire et artistique, mais non pas renoncer à en juger librement. Les lectures que lui proposait sa sœur ne le mettaient jamais dans l'état de trouble et d'exaltation qu'elle avait escompté. D'un poème incompréhensible ou d'un roman finement insignifiant, il disait que c'était de la bouillie pour les chats. Ses préférences, loin de coïncider avec

celles d'Anaïs, étaient presque toujours à l'opposé. D'ailleurs, ce qu'il cherchait dans les livres était beaucoup moins des émotions que des renseignements. Il voulait se faire une religion sur le monde où il abordait au retour de la guerre et y découvrir un ordre où il pût se situer en tant qu'homme et marchand de vins en gros. Anaïs prétendait lui en offrir le moyen et le départ et ne devait jamais se résigner à n'être pas son guide. Ce point de départ, qui eût été plus tard un point d'aboutissement, c'était lui-même, les mystères de son animalité, ses contradictions et tout ce qu'il contenait de trouble, d'obscur, d'interdit, et qui était à l'image de ce bas-monde. Elle entendait le persuader qu'en contemplant ses sphincters, en interprétant ses démangeaisons viscérales et en les traduisant en mots vides de toute signification, il découvrirait l'harmonie du monde. Antoine, au début, l'écouta patiemment et se déroba avec douceur. L'insistance, puis l'amertume de sa sœur, qui lui reprochait d'être déjà trop embourgeoisé pour ne pas s'épouvanter de certaines audaces de pensée, lassèrent sa patience. Il finit par l'envoyer promener en la traitant d'esthète, d'introspecteuse, de petite bourgeoise à échappement libre et il parlait de ses auteurs favoris avec une ironie blessante. De son côté, Anaïs se plaisait à lui prédire qu'il ferait un très riche mariage et deviendrait président des Anciens Combattants de l'arrondissement et de la société de patronage de gymnastique. A leur insu, ces réflexions venimeuses, qu'ils échangeaient à toute occasion, allaient influer sur le cours de leurs vies respectives. Au lieu d'accomplir tranquillement sa destinée de marchand de vins en gros, Antoine vécut toujours dans la méfiance du brillant mariage et tint à honneur non seulement de n'être jamais président de rien, mais de ne pas faire, dans la ville, figure de notable. Et si, sur le plan des idées générales et de la politique, il prit agressivement position contre les intérêts de sa caste, les sarcasmes de sa sœur

n'étaient pas étrangers à cette attitude. Il entendait faire la preuve que sa liberté à lui n'était pas une vapeur d'esthétique, ni une queue de frisson, mais un choix entre des réalités. A une époque où les Sanrémyportiens les plus avancés n'étaient que radicaux, il devint socialiste. Pour Anaïs, à force d'être traitée de petite bourgeoise à échappement libre, de dévergondée honoraire et d'entendre parler de son expérience livresque de la vie, elle eut sur le cœur d'être vierge encore à l'âge de vingt-six ans, si bien qu'elle se donna sans amour au Procureur de la République, un père de famille de quarante-cinq ans, qui lui arrivait au menton. Cette première tentative s'avéra aussitôt décevante, et celles qui suivirent ne le furent pas moins. Les hommes ne lui procuraient même pas l'espèce de trouble qu'elle ressentait à la lecture de *Cinquième année*, gros livre de six cents pages au long desquelles l'auteur décrivait le frisson angoisseux qui l'avait saisi à l'âge de quatre ans à la vue d'une petite fille qui faisait pipi devant lui. Lassée par ces essais malheureux, elle était sur le point de renoncer. Un jour de rogne, feuilletant une revue littéraire, elle eut le régal d'un très bel article sur les différences de potentiel amoureux qui résultent de certaines distances sociales. Anaïs comprit qu'elle était née pour les rudes étreintes d'un prolétaire et séduisit facilement un commis de la maison, solide gaillard de trente-deux ans qu'elle apercevait dans la cour, portant des tonneaux qu'il appuyait sur son tablier de cuir, les reins creusés par l'effort. De cette dernière expérience, elle ne retira que l'humiliation de constater combien elle était loin du peuple. A cette liaison, le commis ne gagna pas grand-chose non plus. Anaïs lui ayant appris un poème de Valéry, il le récitait à la fin des repas de noces ou de baptême et ne manquait jamais de cligner de l'œil à certains passages, parce qu'il croyait y deviner des sous-entendus cochons, et après tout, c'était bien son droit. En outre, il ne tarda pas à

prendre avantage de son intimité avec la fille des patrons. Teinté de surréalisme, de freudisme et d'autres fariboles, les notions de refus, de liberté, de révolte et d'absolu se mêlaient curieusement dans sa tête et, le verbe haut, il tenait des propos à la fois révolutionnaires et graveleux. Antoine, excédé, finit par le mettre à la porte. Bien qu'assez espacées, certaines des aventures d'Anaïs ne pouvaient manquer de venir à la connaissance des parents qui en étaient bien peinés. Le bruit en avait également couru dans la ville et les Sanrémyportiens se scandalisaient. Loin d'en ressentir quelque honte, Anaïs se cambrait dans ce qu'elle jugeait être sa supériorité. Aux reproches que lui faisait son frère, elle répondait le front haut et défendait sa conduite avec les raisons ingénieuses que lui fournissaient ses lectures. A la table familiale, ils disputaient sans fin en se traitant mutuellement de petits bourgeois grotesques. Les parents admiraient qu'il existât tant de bonnes raisons pour que leur fille se fût donnée à un commis et leur fils à la clique révolutionnaire, mais tout bas ils en soupiraient. Il leur semblait lire le mépris et la réprobation dans les yeux de leurs concitoyens, particulièrement de leurs amis, de leurs clients, de leurs employés. Ce fut au point qu'ils finirent par se calfeutrer. Le père en mourut vers 1929 et, peu après, la mère sombra dans le gâtisme. Du coup, la clientèle de la maison Coiffard, retenue jusqu'alors par la considération qui s'attachait à la personne du père, se laissa aller aux sentiments de méfiance que lui inspiraient les enfants et, pour plus des trois quarts, se dispersa dans les maisons rivales. Le chiffre d'affaires baissait constamment, la Minouchet coûtait cher et Antoine se trouva en mauvaise posture pour affronter la crise économique qui commençait à se faire sentir. D'autre part, l'atmosphère de la maison devenait pénible. Les querelles d'esthétique et de littérature, en face de la mère gâteuse, étaient des scènes de cauchemar. Anaïs, lasse de ses expériences et ayant

renoncé à l'amour, s'irritait de sentir son frère en puissance de femme et s'efforçait de lui faire mesurer son erreur. A l'époque, la pédérastie n'était pas encore cette espèce de marchepied académique ni cette caution du talent et du bon goût qu'elle est aujourd'hui. On en disputait à la ville et dans les journaux, elle était moquée, chansonnée. Les natures joviales, les esprits chagrins, les dames patronesses, les notaires, les colonels en retraite, les huissiers, les poétesses de sous-préfecture, les bougnats et les parlementaires étaient violemment contre. En revanche, tout ce qu'il y avait en France de distingué militait pour. Anaïs, seule à Saint-Rémy-la-Porte, défendait la cause de Sodome, qui se confondait à ses yeux avec celle de l'esprit. Elle souhaitait ardemment que son frère, comblant ainsi d'un seul coup ses lacunes, devînt un pédéraste accompli, mais essayait-elle de le raisonner ou de prôner devant lui ses auteurs favoris, lesquels « en étaient », comme on disait à l'époque, il répondait à son jeu par des plaisanteries grossières ou des arguments d'une logique épaisse, qui annonçaient invariablement des disputes forcenées. Cependant, les affaires de la maison Coiffard allaient en empirant. Ecœuré par des déboires de toute sorte et poussé par la Minouchet qui rêvait de tenir un bar élégant sur la Côte d'Azur, Antoine, d'accord avec les autres intéressés, liquida l'héritage paternel. Le moment était mal choisi. Avec la part qui lui revint, il y eut tout juste de quoi acheter un modeste café dans les faubourgs de Marseille. Du moins Antoine était-il débarrassé d'une vie familiale qui menaçait d'être bientôt un enfer. Pourtant, il ne devait pas trouver la tranquillité à Marseille. Tout en se hérissant contre les complexes poétiques de sa sœur, il y avait été pris à son insu et dans son bistrot marseillais dont l'atmosphère lui pesait, il trouvait un recours dans le souvenir de leurs disputes. La Minouchet, qui ne lui apportait rien de plus qu'à Saint-Rémy-La-Porte, il la jugeait maintenant sans

indulgence et, de plus en plus, recherchait dans des lectures et des cogitations, cette excitation cérébrale que lui procurait autrefois Anaïs. Redécouvrant avec des yeux neufs les auteurs qu'il avait fait profession d'exécrer, il devint rapidement l'espèce d'anarchiste communiste libéral dont le type était si fort à la mode parmi les intellectuels aux environs de 1930. Fatigué de son état de cafetier et de la présence de la Minouchet, il s'engagea dans les brigades internationales en 1936 et, gravement blessé l'année suivante dans une escarmouche, alla mourir à l'hôpital après une agonie de quinze jours. J'ai conservé une lettre qu'il m'écrivit peu de temps avant sa mort. Il est clair que le sort de la République espagnole ne lui importait guère et qu'il était allé là-bas chercher un climat littéraire et une source de frissons romantiques. Cochon de romantisme qui vous démolit une famille Coiffard et une solide maison de vins en gros et envoie se faire tuer dans des Espagnes un bourgeois plein de bon sens. Pour qui et pour quoi? Je vous le demande. Pour quelles vagueurs et quels reflets? Ah! j'enrage d'y penser. Anaïs, elle, était restée à Saint-Rémy-la-Porte avec sa mère qui était, je vous l'ai dit, à peu près gâteuse. S'étant rendu compte que les dons d'amoureuse lui avaient été refusés, elle menait une vie très retirée et partageait son temps entre la lecture et les soins qu'elle consacrait à sa mère. Ses grandes aventures étaient maintenant la parution d'un ouvrage illisible, d'un article sur Kafka ou Faulkner ou la révélation d'un poète hermétique. De temps à autre, elle faisait le voyage de Paris pour s'entretenir entre deux portes pendant deux ou trois minutes avec le directeur d'une revue ou quelque penseur professionnellement non conformiste. En 1935, dans une antichambre de la poésie, elle fit la connaissance d'un homme à la tête bouillante et au verbe fougueux qui comprit trop bien à qui il avait affaire et la persuada de fonder avec lui un périodique visant principalement à

affranchir la sensibilité des masses. Dans cette entreprise qui ne devait pas aboutir, elle engloutit une petite fortune et entama sérieusement le capital sur lequel la mère et la fille vivaient plutôt chichement. Aussi lorsque Mme Coiffard mourut à son tour en 1938, Anaïs se trouvait-elle dans une situation assez difficile. Je venais alors de perdre ma femme, mes enfants étaient dispersés et, sentant le poids de la solitude, je proposai à la dernière des Coiffard le gouvernement de ma maison. Nous nous rendîmes ainsi mutuellement service. Anaïs, en dépit de la poésie, n'avait pas perdu le fruit d'une éducation bourgeoise et était très bonne maîtresse de maison. Certes, je prévoyais que notre association ne serait pas des plus pacifiques et que les problèmes littéraires qui se confondent aujourd'hui avec ceux de la vie domestique comme avec tant d'autres, seraient entre nous des occasions de heurts assez fréquentes. Mais j'étais curieux d'observer de tout près le comportement d'un être particulièrement marqué par des excès de littérature. D'autre part, je me flattais de lui faire comprendre ses erreurs et de lui donner le goût du confort intellectuel. J'y ai renoncé depuis longtemps et je m'estime déjà heureux de n'avoir pas été, à vivre auprès d'elle, gagné par la contagion du mal que je prétendais combattre. En vérité, Anaïs est devenue un condensé exemplaire de toutes les dépravations de l'esprit et de la sensibilité que j'ai essayé de vous représenter au cours de nos conversations. Je dois dire que depuis qu'elle vit à Paris, son état a très sensiblement empiré. Autrefois, provinciale et solitaire, ses emballements, ses divagations intellectuelles restaient livresques et parallèles à son existence de petite bourgeoise, en dépit de ses tentatives toujours avortées pour conformer à ses lectures sa vie ou celle de son frère. A Saint-Rémy-la-Porte où les esthétiques à la mode n'avaient pas d'écho appréciable, elle gardait encore le sentiment d'une distance impossible à combler entre les réalités

de l'existence et ce qu'il lui semblait découvrir à travers le charabia de notre moderne romantisme. Elle avait beau s'efforcer de croire le contraire, la littérature et le monde comestible ne se pénétraient pas, et les moindres contacts avec l'extérieur lui en apportaient constamment le témoignage. Avec quelle amère délectation ne devait-elle pas se réciter, de Baudelaire, ces deux vers ineptes et pompeusement vides, car bon Dieu, elle les connaissait, je m'en suis d'ailleurs assuré :

*Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait*
*D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.*

Cette philosophie pour artistes à longues pipes, elle dut s'en saouler sans espoir. Mais elle allait trouver à Paris l'harmonie qu'elle avait cherchée en vain à Saint-Rémy-la-Porte. Dans ce milieu bourgeois confortable et badaud, qui est le mien, la littérature avait envahi la vie au point de se confondre avec elle. Ce qu'Anaïs, dans sa province, considérait comme des audaces de pensée, des domaines réservés, devenait tout à coup le langage de tout le monde, et il était possible de communier avec le premier venu dans un obscur sentiment des choses. On pouvait, sans préparation, sans appréhension et en étant sûr d'être compris, proclamer son admiration pour les choses les plus absurdes ou les plus malpropres, lâcher les grands mots prestigieux tels que : révolution, transcendance, potentiel, refus, etc.. Bien plus, Anaïs Coiffard découvrait dans son nouvel entourage un vocabulaire simple, commode, qui servait à tout dire, à tout sous-entendre et à faire valoir sans risque d'erreur les ressources infinies de sa sensibilité. Il suffisait de dire : « c'est amusant » ou « c'est formidable ». Ainsi se trouvait réalisée l'unité dans l'incohérence. Anaïs faisait donc une merveilleuse rencontre et je la voyais changer à vue d'œil. En arrivant chez moi, elle avait une façon d'être, à la fois

contractée, méfiante et agressive. On la sentait prête à combattre pour la défense de ses chers trésors d'intériorité. D'avoir pendant plus de dix ans disputé âprement avec son frère Antoine, il lui restait une dialectique accrocheuse, d'acrobatiques subtilités de rhéteur et, dans sa tête folle, des coins de robuste bon sens où elle s'amarrait solidement pour dérouler avec plus de sûreté ses sophismes, ses arguties et ses divagations poétiques. De tout cet appareil défensif et offensif, elle n'avait plus besoin à Paris. Dans le milieu facile où elle abordait, ses acquisitions si longtemps et si chèrement défendues trouvaient le climat le plus favorable qu'elle pût souhaiter. En somme, il ne s'agissait plus que de communier. C'était un plaisir de la voir se détendre, s'abandonner, s'épanouir parmi les crétins et les pécores qui formaient le cercle de mes relations — que voulez-vous, quand le mal est quasi universel, on ne peut plus être très exigeant sur le choix de ses amitiés. Elle entrait, radieuse, au paradis des abrutis et enrichissait librement sa sensibilité ou, pour mieux dire, elle descendait au niveau de mes bons amis. La littérature n'était plus pour elle cette passion austère qu'avait favorisée et stimulée la solitude. Ce n'était plus qu'un peu de fièvre mondaine délayée dans les petites habitudes de sa nouvelle existence. Anaïs vivait sa vie.

## IX

— Je serais curieux, me dit M. Lepage le lendemain, de savoir ce qui vous a particulièrement frappé dans le récit un peu cursif que je vous ai fait hier des mésaventures de la famille Coiffard.

— Ce qui m'a frappé? C'est premièrement que le mauvais esprit souffle où il veut et que les fils de bonne bourgeoisie courent autant de risques dans une petite ville de province qu'à Paris.

— Ce n'est pas exact. Les risques sont beaucoup plus graves à Paris. Et encore?

— Pour tout dire et dussiez-vous en être peiné, j'ajouterai que votre récit milite un peu pesamment en faveur du confort intellectuel, et qu'il est même, de ce point de vue, assez compromettant. En somme, les misères et la décadence de la famille Coiffard sont les conséquences naturelles de l'intérêt soudain que la dernière génération, rompant avec des traditions d'ignorance longtemps respectées, a manifesté pour les choses de l'esprit et même, plus simplement, pour les études scolaires. S'il fallait conclure des causes de cette décadence, ce serait au danger de s'instruire et à la sagesse qu'il y a pour un bourgeois à rester un béotien. Corollairement à cette conclusion, s'impose l'idée qu'une ignorance résolue et une complète surdité intellectuelle et artistique sont les conditions les plus favorables au confort intellectuel et à sa sûreté.

— Vous parlez comme parlait Anaïs à son frère, avec ce penchant à raisonner sur des données incomplètes et à en tirer des conclusions extrêmes. Vous tenez à me faire dire que l'analphabétisme est la forme la plus parfaite du confort intellectuel et peut-être bien que c'est vrai. Il y a là un de ces problèmes philosophiques qui me dépassent et auxquels je n'ai pas de réponse. Bien sûr, le malheur des Coiffard a eu sa source dans une effervescence de l'esprit. Il ne s'ensuit pas que le goût de l'algèbre et de la grammaire latine soit une maladie mortelle. Je vous ai demandé ce qui vous avait frappé dans mon récit. Pour moi, ce qui me semble le plus digne d'attention, c'est le rôle qu'a joué Anaïs dans l'histoire de la famille Coiffard. C'est par elle que le trouble s'y est introduit, et sa seule présence a suffi à jeter le désordre dans des esprits parfaitement pondérés. Vous reconnaîtrez que ni le milieu ni les conditions ne lui étaient favorables. On aurait pu croire qu'entre des parents pétrifiés dans des habitudes bour-

geoises et un frère à l'esprit robuste et critique, ses velléités et ses aspirations couraient le plus grand risque d'être étouffées. Pourtant, contre toutes prévisions, c'est elle qui a réussi à imposer ce climat intellectuel, cette sensibilité anarchique, qui devaient ruiner la maison de vins en gros. Je suis sûr que si les rôles avaient été renversés et qu'Antoine eût tenu celui de sa sœur, la famille Coiffard se serait beaucoup mieux défendue. Il aurait passé pour un fou dangereux aux yeux de son père qui lui aurait refusé sa confiance et probablement que le bonhomme se serait cherché un gendre à la tête solide pour assurer les destins de la maison. Mais qu'une fille de vingt ans se lançât dans des divagations un peu obscures, un peu subversives aussi, cela ne semblait pas tirer à conséquence. Les hommes se croient volontiers les maîtres lorsqu'ils assurent la subsistance de la famille et n'accordent guère d'importance à ce qui ne concerne pas leur travail et l'argent de leur travail. Par exemple, sur le plan des idées, ils sont indulgents pour les femmes et leur passent même facilement d'être des « originales » quand ils n'en sont pas flattés. Les idées des femmes, au même titre qu'une fleur au corsage, leur paraissent de simples ornements n'ayant aucune influence sur les réalités sociales, politiques ou domestiques. Ils ne songent pas à s'en préserver, moins encore à les combattre et à les détruire. Ils y voient même des ornements d'autant plus piquants qu'elles ont un tour plus singulier, plus paradoxal. En outre, on accomplit un devoir de politesse envers les femmes en s'intéressant à leurs idées, en les approuvant. Entrer dans leur jeu, leur donner la réplique, ce peut être également un moyen de se les concilier, de gagner leurs faveurs. Et il est bien vrai que dans la bourgeoisie, les femmes de tous âges sont souvent flattées et reconnaissantes de l'intérêt que portent les hommes à leurs cogitations, en général beaucoup plus que d'un hommage direct à leur beauté ou à leurs toilettes. Ainsi s'explique

l'importance que prend l'élément féminin dans les mouvements de littérature décadente, importance à laquelle il lui est plus difficile de prétendre lorsque prévalent la clarté, le bon sens et la pureté du langage.

— Le confort intellectuel serait-il refusé aux femmes?

— Il est possible que les femmes aient autant de bon sens que les hommes, dit M. Lepage sans répondre à ma question. Peut-être même ont-elles un sens plus sûr et plus positif des réalités. Mais ce n'est pas par là qu'elles plaisent aux hommes et qu'elles les retiennent. De telles aptitudes leur paraissent plutôt redoutables. Ce qu'ils aiment en elles et qui les attire, c'est la beauté, la grâce, l'élégance des toilettes, et toutes les parures faisant valoir les formes du corps, l'expression d'un visage ou d'un regard. En tant que parures, les attitudes de l'esprit ne sont pas négligeables, surtout si elles ajoutent à la beauté des femmes un charme ambigu, un peu trouble. Les jolies filles ne gagnent rien à manier la dialectique. Ce n'est pas sur ce terrain-là que l'homme les attend et il les trouvera infiniment plus séduisantes si elles se laissent aller à des propos absurdes que si elles l'obligent à concentrer sa réflexion sur un sujet sérieux. Pour lui, la grâce, le charme et le sexe-appel n'ont plus de réalité s'il a l'esprit occupé d'autre chose. Les femmes ne sont pas sans en avoir conscience et lorsqu'un art ou une littérature dégénérés trouvent quelque crédit auprès du public, on peut être sûr qu'elles y sont pour beaucoup. Rappelez-vous les Précieuses du dix-septième et le jargon des romans-fleuves de l'époque — première tentative avortée du romantisme. Mais c'est au dix-neuvième siècle et aux premiers maîtres du romantisme que revient l'honneur d'avoir préparé les voies à une littérature de pacotille où l'élément féminin de la société bourgeoise se trouvât plus tard assez à l'aise pour se l'approprier et y convertir les hommes. Nous avons déjà dit quel fut le processus : flatter la sensibilité à tout prix, c'est-à-dire

sans égard ni au sens des mots, ni à la raison, ni à l'intelligence exacte de la chose écrite. Pour réussir par des moyens aussi gros, il était avant tout nécessaire de s'assurer la bienveillance et l'intérêt des femmes, car un public d'hommes ne se serait pas laissé faire facilement. Avant l'avènement du romantisme, les femmes étaient considérées comme des êtres ne différant des mâles que par le sexe et la fonction qui leur incombait dans la famille et dans la société. Les poètes se bornaient à célébrer leurs charmes, les plaisirs ou les souffrances qu'elles dispensaient. Cette notion très raisonnable et universellement admise d'une symétrie entre les deux sexes parut trop simple à nos romantiques. Ils travaillèrent à faire de la femme un être surnaturel, inconnaissable, un abîme de mystères impensables, sacrés. *Eva, qui donc es-tu*? demandait anxieusement l'un d'entre eux. Ce disant, il ne s'adressait ni à sa grand-mère, ni à sa concierge, ni à quelque jolie fille de sa connaissance, qui auraient pu lui répondre facilement comme nous ferions si l'on nous posait une question aussi simple. Il s'adressait à la Femme, c'est-à-dire à un mot conventionnellement mystérieux qu'il savait ne pouvoir contenir ni sa concierge, ni sa grand-mère. Ou si vous préférez il « transcendait » ainsi sa concierge et sa grand-mère. C'est une opération qui se pratique aujourd'hui très ordinairement, mais à l'époque, il fallait avoir un grand génie pour s'y essayer. Les belles personnes de l'aristocratie et les laides aussi étaient flattées qu'on les transcendât. Convenez qu'il y avait de quoi. Dans l'Olympe romantique peuplé de drapés fantomatiques tels que la Douleur, la Liberté, la Beauté, il y avait, siégeant au sommet, Dieu, la Femme, et le Poète. Notez que pour les hommes, on n'avait rien fait. Ils restaient de simples bipèdes, sans mystères, sans abîmes métaphysiques, et n'avaient pas accès à l'Olympe. Quand on invoquait l'homme, avec ou sans majuscule, il ne s'agissait jamais de l'éternel masculin, mais d'une figure

représentant l'espèce humaine, sans distinction de sexes. Vous ne trouvez pas ça irritant, vous? Que fallait-il attendre d'une littérature qui faisait de la femme une divinité en abandonnant l'homme à sa condition d'animal supérieur? Rien de solide, bien sûr, ni d'équilibré. Cette inégalité délibérée, injustifiable, ne pouvait qu'engendrer et perpétuer des erreurs au sein de la littérature. Ne nous étonnons donc pas si le romantisme nous propose une humanité boiteuse : l'homme et la femme n'y sont pas de même essence. Sans doute y avait-il bien d'autres choses qui boitaient, mais s'il n'y avait eu que l'humanité, il n'en fallait pas plus pour tomber dans le gâtisme verbal. Mais, après tout, l'important n'est pas là. Le résultat le plus déplorable de cette transfiguration du féminin fut l'intérêt prodigieux qu'il suscita chez les femmes pour une littérature qui les parait d'un mystère et d'une profondeur aussi avantageux, sans compter qu'elles trouvaient dans cette pâture une fluidité, une vagueur, une facilité et une petite excitation nerveuse bien faites pour leur plaire. C'est un fait que les premiers poètes romantiques — je dis les premiers pour les distinguer de Mallarmé, de Valéry — distinction qui ne méconnaît pas leur étroite parenté — c'est donc un fait établi qu'aujourd'hui encore ils intéressent particulièrement les femmes et les jeunes hommes d'environ seize ans, dont la sensibilité est restée proche de celle de leurs mères. Au fond, voyez-vous, la grande habileté du romantisme, qui est aussi son crime et son abjection, a été de solliciter les régions mineures de l'humanité, de flatter les faibles dans leurs faiblesses. Alors que les classiques s'adressaient à l'homme, à sa raison, à sa conscience virile, la nouvelle école se tournait aux femmes, aux adolescents, et visait leur sensiblerie, leur système nerveux. Je ne dis pas que les romantiques ont calculé leur coup. Probablement qu'ils se sont laissés aller à descendre la pente de leurs cœurs. En tout cas, ils étaient sûrs de gagner et ils l'ont senti. Le

public viril avait beau renâcler et dénoncer le péril qui montait, leur sale petit air de musique, protégé et porté par les femmes, s'insinuait au cœur de la bourgeoisie. Le plus grave était que cette poussée catastrophique eût lieu au moment où la littérature se trouvait appelée à prendre dans les mœurs une place de plus en plus grande.

— C'est là une circonstance qui aurait dû servir surtout les classiques. Ceux-ci, ayant pour eux la Sorbonne, les programmes scolaires et une réputation assise, étaient singulièrement favorisés. S'ils ont été obligés de céder le haut du pavé aux romantiques qui, eux, ne disposaient ni de la Sorbonne, ni de programmes scolaires, c'est qu'ils étaient épuisés et n'avaient plus rien à donner. Ce que je dis là n'est du reste pas très original et se trouve aujourd'hui dans tous les manuels de littérature.

— Encore un coup, s'écria M. Lepage, je me fiche que vous soyez original! Mais vous venez de proférer encore une énormité. Quand vous dites que la littérature classique était épuisée, vous êtes victime d'une terminologie commode, presque indispensable, mais qui a l'inconvénient d'égarer les esprits. En réalité, il n'y a pas de littérature classique, ni de littérature romantique. Il y a d'une part la littérature saine, intelligible, dont les mots restent dans un rapport fidèle avec les objets qu'ils désignent — et d'autre part la littérature viscérale, qui s'est donnée aux femmes et où le respect des mots, de leur valeur propre, a fait place au culte du flou, du vague, de l'étrange. Vous pensez sans doute que c'est là une manière un peu simplette de considérer la chose littéraire, mais c'est la seule vraie. Dès qu'on parle de classicisme, de romantisme, de surréalisme, on risque de s'égarer.

— Ce qui ne vous a pas empêché de parler abondamment du romantisme et même de le définir.

— Comme tout le monde, je suis tributaire des mots. J'ai beau me défier de certains d'entre eux, je suis obligé

de les employer pour me faire comprendre. Du reste, j'ai pris soin de vous avertir que je n'employais pas le mot « romantisme » dans le sens restreint admis par les spécialistes, mais dans le sens plus large qui lui est dû. Désignant la jeune littérature de 1830 dont nous avons énuméré les caractères essentiels, le mot est évidemment valable pour toutes les littératures qui, sans se réclamer de leur aînée, car elles s'en gardent bien, ont vécu ou vivent encore sur ses principes.

— Je vous suis à peu près et non sans mal. De toutes façons, c'est être bien catégorique d'affirmer qu'il n'existe que deux littératures, quelque nom qu'on donne à chacune d'elles ou qu'on lui refuse. Il y a en réalité toute une gamme d'œuvres intermédiaires, dans tous les genres, et tenant à la fois de l'une et de l'autre dans des proportions d'ailleurs difficiles à déterminer, car un poème ne s'analyse pas, comme vous avez l'air de le croire, aussi précisément qu'un composé chimique.

— Vous parlez en littérateur, répondit M. Lepage. Mais moi, depuis plus d'une semaine que nous nous entretenons de littérature, je parle en consommateur et je ne suis pas sûr que vous vous en soyez aperçu. Il se peut que deux champignons, l'un comestible, l'autre vénéneux, appartiennent à des espèces très voisines, mais pour qui les mange, ils n'en sont pas moins essentiellement différents. Et je crois qu'en littérature, les classifications sont aussi vaines que dangereuses. Ce qui compte, à mes yeux de lecteur, ce n'est pas qu'une œuvre doive à telle ou telle école, mais qu'elle soit comestible, qu'elle ne soit pas vénéneuse et qu'à la lecture, elle n'entraîne pas une diminution de mes forces. L'autre jour, nous avons vu, texte en main, que Baudelaire écrivait des insanités dans une forme très académique. Pour tous les professeurs de littérature de France, c'est un admirable poète romantique teinté de classicisme, mais pour moi, Adrien Lepage, bourgeois conscient et lecteur attentif, c'est tout simple-

ment un mauvais poète qui crétinise la jeunesse en lui apprenant l'art d'énoncer correctement les absurdités les plus plates. Et les professeurs de littérature, au lieu de se mettre la cervelle à la torture pour lui trouver des références ingénieuses, feraient mieux d'expliquer à leurs élèves pour quelles raisons il est un poète médiocre et de les mettre en garde contre une lecture pernicieuse. Sur un plan plus vaste, ce ne serait pas trop des efforts de tout le corps enseignant pour enfin rendre à l'élément mâle de la bourgeoisie une littérature abandonnée aux femmes depuis cent cinquante ans.

— Abandonnée aux femmes? J'ai bien du mal à le croire. Comment pourrait-il en être ainsi? Les critiques littéraires sont presque tous des hommes et leurs suffrages vont presque toujours à des ouvrages d'hommes. En outre, les académiciens et les jurys littéraires accueillent bien peu de femmes.

— Ne faites pas l'innocent, répliqua M. Lepage. Vous savez mieux que moi qu'en matière d'art et de littérature, le critique se montre beaucoup moins soucieux d'éclairer l'opinion que de paraître lui-même intelligent. Il est donc vain d'attendre de lui qu'il s'élève contre des façons d'écrire, de peindre et de sentir dans lesquelles se reconnaissent les gens qui sont censés appartenir à une élite. Les plus distingués d'entre nos critiques sont des hommes, mais leurs critères sont ceux de nos précieuses, c'est-à-dire ceux du romantisme moderne. De même que les autres écrivains, leurs confrères en distinction, ils s'efforcent de plaire aux femmes ou du moins à un public où l'influence des femmes est prépondérante. Car c'est un fait que vous avez pu constater vous-même, dans ce public bourgeois qui prétend être à la page, l'élément mâle joue un rôle de plus en plus passif. Peut-être aussi que les conditions de l'existence actuelle sont pour beaucoup dans cette démission. Avant la première guerre mondiale, il y avait en France et particulièrement à Paris, un grand nombre

de bourgeois qui traversaient la vie en jouant avec un monocle ou avec une canne ou avec une particule nobiliaire. Vivant sur un héritage personnel ou sur la dot de leurs femmes, ils n'avaient, jusqu'à l'heure de leur mort, rien de mieux à faire que de tuer le temps. Les uns s'y employaient en courant les filles, les cabarets, les tripots, en faisant collection de timbres, en montant à cheval, en auto ou à bicyclette. D'autres avaient l'esprit plus ouvert, plus curieux et, sans aller jusqu'à se mettre eux-mêmes au travail, s'intéressaient aux arts ou aux lettres, affirmaient des préférences. Pour les raisons que vous savez, cette partie oisive de la bourgeoisie s'est trouvée réduite après la guerre de 1914, et, par la suite, est allée en s'amenuisant. Même dans les familles restées très riches, on se prit à regarder l'oisiveté comme un danger et aussi une provocation, car la révolution bolchevique et l'exode de la noblesse russe donnaient à penser. Chez les hommes les plus fortunés, il devint de mode de travailler, de faire de l'argent ou même d'occuper un poste simplement honorifique dans quelque ministère ou administration. Cette précieuse espèce d'hommes disponibles et d'une curiosité désintéressée était en voie de disparition. En rentrant du bureau, la tête pleine encore des soucis de la journée, on se mêlait poliment mais distraitement aux conversations littéraires conduites par les femmes. « Faulkner est un type formidable » disaient-elles. Et les hommes répétaient : « Faulkner est un type formidable », sans trop se donner la peine d'y aller voir et si d'aventure, sans persévérer, parce que pas bien clair. Ils se laissaient aller aux facilités d'une esthétique viscérale s'exprimant par des affirmations vagues ou gratuites. Remuer des mots creux, communier dans le formidable et les machins d'une poésie folle, c'était, au sortir du travail, comme de déboutonner son faux col et de tomber la veste. Peut-être même y avait-il plaisir à se sentir abdiquer, glisser à un confusionnisme dont on avait une conscience intermittente.

Parler littérature, c'était en somme descendre au gynécée. Ainsi, des hommes que leur curiosité intellectuelle et l'autorité de leur situation sociale avaient constitués en une sorte d'aréopage beaucoup plus redouté que celui des spécialistes, en étaient-ils venus rapidement à se démettre de leurs prérogatives au profit des femmes. En matière de littérature, le tribunal de l'opinion devint un tribunal féminin qui, au lieu de nous guérir du romantisme, ne pouvait que l'aggraver.

— Ce qui me rassurerait, si j'en avais besoin, c'est que les écrivains français appartiennent en grande majorité au sexe masculin. Et je crois ne pas trop m'avancer en affirmant que la plupart des écrivains femmes s'efforcent d'écrire comme des hommes. Voilà, il me semble, de quoi nous faire espérer.

— Vous voulez dire que l'œuvre d'un écrivain porte la marque du sexe auquel il appartient? C'est bien possible. Je veux bien croire qu'il existe une façon mâle et une façon femelle de divaguer. Que la première soit généralement plus prisée que la seconde, je l'admets encore, mais je ne vois pas ce qu'il peut y avoir là de si rassurant.

— Je trouve étrange qu'une littérature faite par des hommes et portant la marque d'un travail d'homme soit considérée comme un domaine féminin.

— Je ne vois pas ce que vous trouvez là d'étrange. Est-ce que les modèles de haute couture et plus généralement la mode féminine ne sont pas conçus très souvent par des hommes? D'ailleurs, il n'est pas tout à fait exact que la littérature soit abandonnée aux femmes. Vous ne m'avez pas laissé le temps d'ajouter qu'en cette matière, elles partagent avec les jeunes gens le privilège de façonner le goût et l'opinion de leur milieu. Je ne parle pas ici des tout jeunes bourgeois en chandail du café de Flore, qui jouent avec une gravité si sympathique le rôle d'hommes-sandouiches de l'existentialisme. Non, je parle tout

simplement de ces rejetons de bonne famille, souvent très sages, que l'on entend disserter avec tant d'assurance et d'aisance, de la poésie moderne comme aussi de la peinture et du jazz. On ne voit du reste pas pourquoi des adolescents ne se sentiraient pas tout aussi à l'aise que leurs père et mère dans un art, une poésie, une esthétique, qui ne s'adressent ni à la réflexion, ni aux facultés raisonnables. Il n'y a pas besoin, en effet, d'avoir une longue expérience de la vie pour apprécier des œuvres qui bornent leurs prétentions à chatouiller les nerfs, pas besoin non plus d'avoir amassé et ordonné dans sa tête des connaissances de toute espèce, puisque un jugement est affaire d'épiderme. Vous aurez beau dire et objecter, la littérature et, plus généralement, l'art, est devenu un divertissement de femmes et de mineurs, qui pourrait être aussi celui des enfants de six ans si leur désir de comprendre et le besoin d'exercer certaines facultés de l'esprit n'étaient pas si exigeants. Le plus drôle, c'est qu'on nous vante encore les bienfaits de la culture et qu'elle soit encore tellement prisée dans les milieux bourgeois. Les mêmes pécores qui raffolent de ces poèmes désossés, sans syntaxe ni ponctuation, et où le sens des mots est à la convenance du lecteur, tiennent beaucoup à ce que leurs enfants fassent du latin et passent ainsi huit ans de leur vie à pâlir sur César, Virgile ou Horace pour y résoudre de très subtils problèmes de syntaxe et d'équivalence. Dites, est-ce que ce n'est pas à se taper le cul par terre? Autrefois la culture, et plus particulièrement la culture classique, était une formation de l'intelligence et du goût, qui permettait de saisir l'actualité dans ses manifestations intellectuelles, littéraires, artistiques, et cela pouvait aider à vivre. On se demande pourquoi, de nos jours, on continue à ennuyer des gosses avec Virgile, Corneille, Racine, Molière, Descartes et autres, puisque toute cette culture trouve son aboutissement, son couronnement très glorieux dans ce qui en est

justement la négation. Il est vrai que cet aboutissement n'est qu'une apparence. En réalité, entre la culture classique et ces modes d'expression qu'emploient une certaine poésie et une certaine peinture pour la satisfaction de leur clientèle bourgeoise, je ne vois aucune continuité véritable, mais une simple superposition. Le fait est que je connais, dans des familles amies, de jeunes cancres parfaitement obtus, mais aussi capables que leurs mamans d'apprécier tels peintres formidables et tels poètes inouïs. Dans ce domaine, ceux de leurs frères qui ont fait de solides études, ne leur sont nullement supérieurs. Dès lors, à quoi bon Virgile et Racine et toute la clique?

— Vous semblez croire, Monsieur Lepage, que l'étude des classiques est inutile du moment où elle ne peut plus être une introduction à la littérature en vogue. C'est oublier un peu vite que le commerce des Latins, comme de Corneille ou de Molière, nous apprend d'abord à vivre, à connaître les hommes, les femmes, le cœur humain, la structure passionnelle de notre univers et enfin, à nous mieux connaître nous-mêmes.

— Vous avez la tête dure, répondit M. Lepage.

## X

— Vous avez la tête dure, puisque vous ne comprenez pas que l'héritage des Grecs, des Latins et des classiques français cesse d'avoir une valeur d'enseignement pour la bourgeoisie du moment où celle-ci est acquise au romantisme. Je sais bien ce que vous allez m'objecter : que l'existence d'un bourgeois, même décadent, ne se passe pas tout entière en conversations sur la poésie, et qu'elle est consacrée, selon la loi commune, à des activités, à des intérêts, à des tâches et à des soucis au milieu desquels toutes inclinations littéraires et artistiques oubliées, il lui faut prendre le pli d'une réalité où la leçon des classiques

a justement gardé toute sa valeur. Mais là encore, vous vous trompez. Il n'est pas vrai que des habitudes de sentir et de s'exprimer puissent se limiter à certaines circonstances, à certains objets, et n'engager qu'un secteur de l'existence. Je vous ai expliqué comment une certaine corruption du goût littéraire pouvait affecter chez des individus le sens des réalités sociales et, s'il en est, politiques; comment, par exemple, le surréalisme, aliment bourgeois par excellence (préparé par des enfants gâtés de la bourgeoisie pour un public de bourgeois) disposait les esprits les plus sains, les mieux armés, à recevoir le ferment révolutionnaire; comment aussi un monsieur très riche, mais travaillé par son exquise sensibilité poétique ou simplement par celle de son entourage, devient un auxiliaire à la fois enthousiaste et tremblant de la peste communiste (tout cela, cher Monsieur, je vous l'ai dit et probablement, vous ne l'avez pas cru ou bien vous l'avez oublié. Sans doute suis-je naïf de vouloir ainsi vous pousser dans vos retranchements. Vous avez, en tant qu'homme de lettres et qu'homme tout court, des idées, beaucoup d'idées, et bien sûr que vous n'allez pas y renoncer pour accueillir ces vérités toutes simples, ces évidences provocantes que je prodigue dans mes propos. Vous trouverez plus commode de me considérer comme un esprit paradoxal ou plutôt comme un vieil attardé et là, vous aurez raison, puisque au-dessus de la vérité, très au-dessus, infiniment au-dessus, il y a l'actualité qui roule pêle-mêle dans ses eaux sales les hommes, les idées et les pancartes. N'importe, je ne tiens pas à vous convaincre, et je n'ai pas non plus ce grand désir d'avoir raison qui obsède tous ceux qui ont tort; je ne veux que décharger mon cœur). Donc, nous avons vu qu'un bourgeois baudelairien, rimbaldien, mallarméen, gidien, valéryen, giralducien, surréalien, picassien, perd la faculté de se situer par rapport aux autres hommes, renie son appartenance sociale et se trouve privé de réactions de

défense devant la menace et les empiétements de ses ennemis de classe. Il faudrait ajouter qu'il se trouve pareillement diminué ou divisé contre lui-même dans toutes les occasions qui s'offrent à un être d'affirmer une volonté, une foi, des raisons d'exister. Il ne croit plus à la valeur de son travail dans lequel il ne voit qu'un moyen de gagner sa vie ou de s'enrichir. Un homme pour qui les valeurs poétiques et morales se résolvent en frissons ne peut guère accorder de considération à ses activités de bureaucrate, d'affairiste ou d'administrateur, surtout si ses convictions littéraires l'ont persuadé que de telles activités le situent dans l'abominable catégorie des bourgeois et des antipoètes. Il arrive même que ce brave homme, à qui le commerce des poètes modernes aura révélé son beau tempérament révolutionnaire, soit honteux d'accomplir des travaux contribuant à soutenir l'édifice détestable de l'ordre établi. J'ai rencontré le cas et non pas une fois. Je connais, entre autres, un homme d'affaires qui essaie de se faire pardonner sa profession et son immense fortune en achetant à tour de bras de la peinture, en finançant l'édition de plaquettes de vers et en traitant magnifiquement à sa table les artistes et poètes les plus avancés, lesquels, je vous assure, n'éprouvent aucune espèce de honte à être ses commensaux. Ce manque de conviction dans la valeur de la tâche se traduit d'ailleurs chez nombre de bourgeois, et de plus en plus, par un affaiblissement de la conscience professionnelle. Il fallait s'y attendre. Combien d'administrateurs d'entreprises publiques ou privées, combien de riches commerçants, d'hommes politiques et de très distingués personnages se livrent aujourd'hui à des trafics d'influence ou échafaudent de louches combinaisons, toujours avec la bonne conscience que procure la certitude de se vautrer dans l'anarchie, le non-conformisme (ah! le non-conformisme!) de donner la main à la révolution et de marcher ainsi dans les voies de la poésie maudite, dans les voies de la

poésie délivrée, de la poésie pure! Hélas! ils sont légion!

— Monsieur Lepage, vous avez raison quant à l'affaiblissement de la conscience professionnelle, mais je ne suis pas sûr qu'il faille le rapporter à des influences poétiques. J'en chercherais plutôt la cause dans un complexe politique et économique auquel, du reste, je ne comprends rien. En tout cas, ce que je sais bien, c'est que contrairement à votre affirmation, il ne manque pas de bourgeois et dans les domaines les plus variés, qui sont encore très profondément pénétrés de l'importance de leurs fonctions et de la valeur de leurs œuvres. Feu de Dieu! A mon tour de dire qu'ils sont légion. Encore un coup, je trouve que vous vous montrez excessif dans vos diagnostics, que vous êtes un peu trop porté à découvrir une épidémie mortelle là où j'aperçois à peine les symptômes d'un mal peut-être bénin.

— Si les ravages étaient aussi visibles que ceux de la guerre ou de l'alcoolisme, il ne vaudrait guère la peine d'en parler. Le mal n'est pas de ceux dont la statistique puisse rendre compte, même approximativement. Il apparaît rarement avec évidence pour cette raison simple que les sujets de conversation ne sont qu'accidentellement littéraires. Du reste, vous êtes suffisamment atteint (je le suis moi-même en dépit de ma vigilance) pour ne pas apercevoir chez autrui les travers qui vous sont habituels. Ceci dit, vous n'avez peut-être pas tort en m'accusant d'être excessif. Je m'efforce de vous décrire en toute honnêteté les symptômes et les effets de l'intoxication littéraire chez les bourgeois de notre époque, mais je suis bien obligé de vous proposer une sorte d'intoxiqué-type dont les caractéristiques se retrouvent chez les autres à des degrés très divers et parfois si faibles qu'elles sont impossibles à déceler. Il me faudrait des précautions infinies et d'innombrables parenthèses pour rendre compte, même approximativement, de l'intensité du mal et des formes qu'il peut affecter dans tous les comparti-

ments et chez tous les individus de la bourgeoisie. Vous pouvez très bien m'objecter qu'il existe à votre connaissance des bourgeois très représentatifs de leur milieu social, qui n'ont jamais ouvert un livre depuis leur adolescence et qui ignorent tout de la littérature actuelle. J'en connais plus d'un pour ma part. Mais ceux-là aussi sont touchés. Pour être influencé par un auteur, il n'est pas nécessaire de l'avoir lu. Cela est surtout sensible sur le plan des idées sociales et politiques. Je pourrais vous citer les noms de tels richards anarchisants de l'entre-deux guerres, aujourd'hui socialisants et néantistes, dont les convictions n'ont jamais rien dû à des lectures, non plus qu'à la réflexion. Il n'y a là qu'un très banal phénomène d'osmose. Vous me dites qu'il ne manque pas de bourgeois très profondément pénétrés de l'importance de leurs fonctions professionnelles et qu'ils sont légion. Sans doute, mais il ne faut pas confondre les mouvements naturels de la vanité humaine et les sentiments de respect pour la tâche à accomplir. Il est entendu que la majorité des hommes, et des femmes aussi bien, ressentent vivement l'avantage d'une position qui permet de persécuter son prochain et qu'ils s'enorgueillissent facilement d'exercer quelque autorité sur leur entourage. Mais cet orgueil-là, qui n'est d'ailleurs pas tout à fait stérile, n'a rien de commun avec la fierté que procure la certitude d'accomplir un travail utile à la conservation des privilèges de sa caste. Avant l'autre guerre, j'ai connu un industriel qui a préféré se ruiner plutôt que de céder sur aucun point à ses ouvriers en grève. Il n'admettait pas qu'il pût y avoir d'autre justice, dans son usine, que celle qu'il y imposait lui-même et il tenait ses ouvriers pour des êtres mineurs n'ayant d'autres raisons d'être que de donner leur peine au patron et faire des enfants qui dussent les remplacer un jour à l'atelier. S'il en avait eu le pouvoir, il aurait mitraillé les grévistes, comme de simples rebelles et avec la satisfaction d'accomplir un devoir de classe. Riez à votre

aise, ne vous gênez pas. Mais voilà un homme. Voilà un bourgeois conséquent, logique avec lui-même, ne transigeant pas sur le principe de son existence, un bourgeois comme il n'en existait plus guère à l'époque et comme il n'en existe plus du tout à présent.

— Assurément que ce monsieur jouissait d'un robuste confort intellectuel.

— J'allais vous le dire. Il le possédait sans en avoir précisément la notion.

— On aimerait savoir quelles étaient ses lectures.

— Je ne crois pas l'avoir jamais su. Mais j'imagine qu'en lisant un livre, il devait avoir des réactions rudes et promptes comme celles d'un convive mal élevé qui recrache dans son assiette une nourriture gâtée, sans égard à la qualité du cuisinier ni à celle des autres invités. Son opinion lui paraissait bonne parce qu'elle était la sienne, ou plutôt l'idée ne lui venait pas qu'il pût en adopter une ne lui appartenant pas en propre et en tout cas, il ne se souciait jamais de l'accommoder à celles des autres.

(*A suivre.*)

MARCEL AYMÉ.

# OU KŒSTLER EST DÉPASSÉ

Au moment où j'écris ceci, le procès du cardinal Mindzenty, accusé de conspiration, de trahison, d'intelligences avec les services secrets de l'Ouest, et de je ne sais quels autres crimes, est en cours à Budapest. Je ne sais comment le procès se terminera, encore que d'assez nombreux exemples, de Moscou à Sofia et de Sofia à Belgrade, nous montrent comment, le plus souvent, ces procès se terminent (1). J'ignore tout des documents du procès, et du cardinal Mindszenty lui-même, et je n'ai aucun titre — non pas même celui de chrétien — pour prendre la défense d'un prince de l'Église. Je ne prends nullement à mon compte les protestations, venues de Rome ou d'Amérique, et selon lesquelles le cardinal Mindszenty n'a jamais comploté contre le gouvernement de la « République populaire ». J'ai tout lieu de penser qu'il était un adversaire déterminé de la « République populaire », et il n'est pas invraisemblable *a priori* qu'il ait cherché, sur le territoire hongrois ou en territoire étranger, à coaliser les forces susceptibles de renverser un régime qui devait lui faire horreur. Il n'est pas davantage invraisemblable *a priori* qu'il n'ait rien tenté de semblable, et que les maîtres du pouvoir en Hongrie aient poursuivi seulement en lui un

(1) Au moment où je corrige les épreuves, le jugement est rendu. Ni le cours des débats, ni le verdict ne me paraissent de nature à changer quoi que ce soit à ces remarques.

opposant politique, particulièrement gênant en raison de son influence, et de l'éclat de sa personnalité. Mais, pour ne me donner pas d'arguments trop faciles, je veux admettre que le cardinal Mindszenty a cherché à renverser la République populaire, et même intrigué avec l'étranger pour cela. Après tout, s'il l'a fait, il n'a rien fait que ce que font les communistes dans les républiques non populaires, lorsqu'ils mènent contre les institutions de ces républiques une lutte révolutionnaire en liaison avec des communistes étrangers et en vertu d'un plan d'action international. Je veux admettre que le cardinal Mindszenty a comploté. Après tout, un cardinal qui complote, cela s'est vu. Il y a eu le cardinal de Retz, par exemple. Mais le cardinal de Retz vivait en des temps barbares, et il n'a point écrit, à la suite d'un interrogatoire de police, des aveux longs de quatre-vingt-dix pages pour se couvrir lui-même de toutes les infamies, discréditer la cause qu'il servait, donner raison à ses juges et *quitus* à ses bourreaux. Le cardinal de Retz a seulement écrit, très paisiblement, ses *Mémoires*. Ce que c'est que le progrès des hommes vers la dignité et la liberté.

Or, ce sont précisément ces aveux, ces aveux complaisants et interminables du cardinal Mindszenty, qui me semblent intéressants : plus intéressants que l'arrestation (nous en avons vu d'autres), plus intéressants que la condamnation (nous en avons vu d'autres).

Je sais. Nous avons vu, aussi, d'autres aveux. Plus rien ne peut nous étonner réellement, en fait d'aveux. Les inculpés de ces procès de Moscou, qui sont devenus des classiques du genre, se sont vautrés dans les infamies qu'on leur reprochait avec une délectation furieuse. Entre l'accusateur et les accusés, c'était une prodigieuse émulation : « Vous avez trahi par pure perversité. — Que non, Monsieur le Procureur : par crapulerie, on me payait. — Vous étiez complice de l'ennemi fasciste. — Vendu, Monsieur le Procureur, vendu serait plutôt le mot. — Vous avez

volontairement laissé rouiller vos machines, pour faire du tort au plan quinquennal. — Laissé rouiller? Je les arrosais. Je les arrosais pour qu'elles rouillent. — Vous avez mis des clous dans le beurre pour perforer les intestins des petits enfants. — Oui, Monsieur le Procureur, et je faisais préalablement macérer les clous dans l'acide prussique. — Vous serez fusillé. — Ce n'est pas suffisant, Monsieur le Procureur. Je mérite d'être brûlé à petit feu, donné vivant en pâture aux fourmis rouges. Jamais, jamais je ne souffrirai assez pour expier les crimes abominables que j'ai commis pour nuire à la grande Union soviétique et à son admirable chef. »

Quand, aujourd'hui, le cardinal Mindszenty vient nous dire qu'il a toujours été nazi; qu'avant de travailler avec acharnement au renversement de la République populaire, il a aidé de toutes ses forces les Allemands à asservir la Hongrie : qu'il a été, en somme, l'agent de la Gestapo avant d'être l'agent des services secrets américains; qu'il a en outre spéculé sur les devises; qu'il n'est donc pas seulement un opposant politique, mais un traître; qu'il n'est pas seulement un traître, mais un margoulin de bas étage, un fripon en robe rouge et ce qu'on peut imaginer de plus bas en fait de canaille; qu'ainsi il ne mérite pas seulement une balle dans la nuque, fin somme toute honorable, mais on ne sait quel engloutissement sous les crachats de l'abjection, mais un mépris public susceptible naturellement de rejaillir sur toute l'Église romaine, coupable de porter à ses hautes dignités de pareils personnages, et sur la foi catholique servie par une Église à ce point déshonorée : alors, nous devons bien penser que la confession du cardinal Mindszenty, comme celle des compagnons de Lénine dans les procès de Moscou, tend non seulement à justifier la condamnation, si dure puisse-t-elle être, mais à noter d'infamie le coupable, à faire éclater la gloire du régime et à *servir* politiquement ce régime : premièrement, en établissant qu'il ne châtie pas

des délits d'opinion, mais des crimes véritables : deuxièmement, en donnant à penser que tous les adversaires de ce régime appartiennent à la catégorie de l'*Untermensch* (comme disaient les nazis), et que tout individu qui se trouve en désaccord avec le régime communiste n'est qu'un assez vil coquin. Il y a bien, quant à la signification des aveux, et à ce qu'attendent de ces aveux ceux qui les obtiennent, une ressemblance entre les procès de Moscou et le procès de Budapest. Donc, si l'analyse que Kœstler a faite du mécanisme de ces aveux, dans le *Zéro et l'Infini*, est satisfaisante pour les procès de Moscou, elle devrait s'appliquer aussi au cas du cardinal Mindszenty. Or, il suffit d'une minute de réflexion pour s'aviser qu'il n'en est rien. Cette fois, les subtilités psychologiques de l'analyse de Kœstler sont hors de saison.

Le héros de Kœstler est poussé aux aveux non seulement par la contrainte des moyens proprement policiers, qui épuisent son corps et détruisent sa volonté, mais aussi par le cheminement de sa propre réflexion, par l'examen de conscience auquel il se livre dans les heures de répit qui lui sont parfois laissées entre les interrogatoires. Certes, c'est d'abord à cause de la torture (la torture par la fatigue) qu'il est peu à peu amené à considérer la confession des crimes qu'il n'a pas commis comme la seule libération qu'il puisse désormais espérer — la conscience de l'inutilité de la défense, la certitude qu'il a qu'innocent ou coupable, avouant ou niant, il n'en sortira pas vivant, la tentation, connue de tous ceux qui sont passés par les mains de la police, de tout reconnaître, de tout signer, de tout céder, parce qu'il y a un moment où la rage d'être en proie à l'absurde, où la volonté de vivre cèdent au besoin d'avoir la paix, au besoin de dormir, tout cela ne suffirait peut-être pas à briser sa résistance. Mais le héros de Kœstler est marxiste; il a été un des grands insurgés d'octobre; il a été un des meilleurs lieutenants de Lénine. S'il est devenu l'adversaire du régime, c'est seulement parce qu'il

croit que le régime a quitté la voie droite de la révolution. Si inquiétants que lui apparaissent les successeurs de Lénine, ils n'en ont pas moins entre les mains le dépôt sacré de l'espérance humaine : et le monde capitaliste est aux aguets, prêt à profiter des moindres fissures dans le bloc révolutionnaire pour lancer sa contre-offensive. « La guerre menace. Si le gouvernement soviétique s'effondre sous la poussée des armées capitalistes, ou fascistes, ce n'est pas la vraie révolution de Lénine qui triomphera en Russie, c'est la réaction. Critiquer le gouvernement soviétique devant des étrangers, c'est donner à l'étranger des armes contre l'U. R. S. S. Le critiquer devant des Russes, c'est affaiblir la cohésion intérieure dont l'U. R. S. S. a besoin devant la menace étrangère. Ainsi, en croyant servir la Révolution contre ceux qui l'usurpent à leur profit et la détournent de ses fins, j'ai peut-être, en réalité, servi la réaction. J'ai peut-être été, objectivement, un traître. Objectivement, non subjectivement. Mes intentions étaient bonnes. Mais je suis marxiste. Dois-je attacher une telle importance à ma subjectivité, à mes intentions, à ma personne? On me somme d'avouer que j'ai trahi avec la volonté de trahir, de reconnaître des faits de trahison qui sont faux? On me le demande peut-être parce que cela est utile, parce qu'il faut que mon procès soit net, parce qu'il ne doit laisser place à aucun doute dans l'esprit de ceux qui défendront demain, les armes à la main, la patrie de la révolution. On a peut-être raison de me le demander : et moi, j'ai peut-être tort de refuser d'avouer, puisque j'ai peut-être bien, en effet, été un traître *objectif*, sinon subjectif. Puisque j'ai peut-être nui à la Révolution sans le vouloir, pourquoi ne pas dire que j'ai voulu lui nuire? Vais-je me laisser arrêter par la vaine peur d'être déshonoré? Qu'ai-je à faire de l'honneur bourgeois, de l'honneur qui s'attache à la personne? L'honneur du révolutionnaire est de servir la révolution. Je dois donner à la révolution mon honneur, comme je lui

donnerais ma vie. Quelles que soient les erreurs, quels que soient les crimes du régime, le destin de la révolution en est actuellement inséparable. Puisque ma condamnation est certaine, que du moins elle serve la Révolution. Que du moins elle confirme dans leur foi les citoyens soviétiques par l'idée du juste verdict qui frappe un homme méprisable, au lieu de les ébranler dans leur foi par l'idée d'un verdict discutable, qui frapperait un opposant sincère. Est-il si certain que je ne sois pas coupable? Est-il si certain que, même innocent, mon devoir de révolutionnaire ne soit pas d'avouer, afin que la Révolution me condamne à juste titre. J'avouerai. J'avoue. »

Oui, cette combinaison de la « pression physique », de la fatigue, du désespoir, de l'obsession slave de la culpabilité, de la formation dialectique et du scrupule révolutionnaire peut, *à la rigueur*, expliquer les aveux de Roubachov. Mais le cardinal Mindszenty n'est pas Roubachov. Le cardinal Mindszenty a pu subir la « pression physique » la fatigue. Il est difficile de croire qu'il ait pu absolument désespérer, puisqu'il est catholique. Il est difficile qu'il ait pu s'interroger sur son degré de culpabilité à l'égard de la République populaire, puisqu'il était un adversaire déterminé de la République populaire. Il est assez improbable qu'il se soit laissé séduire par la promesse d'une quelconque indulgence des juges, puisque son attitude, jusqu'à l'heure de son arrestation, avait été celle d'un homme qui va de lui-même à la condamnation par une résistance intrépide au pouvoir, par une intransigeance délibérée, on pourrait presque dire : par le défi, par la provocation des premiers chrétiens, par la recherche volontaire du martyre. Va-t-on prétendre que, s'il a consenti à s'humilier devant le tribunal, à fournir les meilleurs arguments à ses persécuteurs, à donner à ses juges communistes le prestige du bon droit et à jeter le discrédit sur sa propre cause, c'est parce qu'on l'a assuré que ce sacrifice de son honneur permettrait une réconciliation entre la République populaire et l'Église,

l'établissement d'un *modus vivendi* acceptable entre un régime communiste résolu à la tolérance et les catholiques hongrois? Il est absolument impossible de supposer que le cardinal Mindszenty, même abruti, éteint dans son entendement, usé dans sa volonté par des dizaines d'heures d'interrogatoire, ait pu croire à de pareilles sornettes. Il ne s'agit pas d'un gâteux. Quant à la clé principale que Kœstler nous propose pour les aveux de Moscou, elle ne peut nous être, pour les aveux de Budapest, d'aucune utilité. Le eardinal Mindszenty n'était pas un des premiers compagnons de Lénine. Le cardinal Mindszenty n'était pas marxiste, ou, alors, il le cachait bien. Le cardinal Mindszenty n'a pu avoir le désir de fortifier contre la mauvaise conscience et contre le doute la patrie de la Révolution exposée aux attaques capitalistes en acceptant pour lui-même une honte qui rejaillirait sur toute son Église. Le cardinal Mindszenty n'avait aucune raison de faire en sorte que son jugement parût juste après avoir agi précisément pour provoquer ses bourreaux à l'injustice. Le cardinal Mindszenty n'avait aucune raison de donner sa contribution personnelle à la propagande antireligieuse du marxisme, de fournir aux négateurs de son Dieu et aux persécuteurs de sa foi les images, aisément utilisables, du mauvais prêtre ennemi de sa patrie (puisqu'il collabore avec les agents de l'étranger), ennemi du peuple (puisqu'il prend parti contre la réforme agraire), lâche (puisqu'il supplie les Américains de lui fournir les moyens de s'enfuir) et corrompu (puisqu'il se fait le complice des trafiquants de marché noir). Le révolutionnaire peut effacer sa propre personne devant la Raison d'État révolutionnaire. Non le grand dignitaire catholique. Quand bien même le cardinal Mindszenty eût été coupable de toutes sortes d'indignités, il ne pouvait croire bon de fournir l'aliment de ces indignités à l'action antireligieuse de ses adversaires. Ses aveux n'ont pas et ne peuvent avoir d'autre explication que celle de la contrainte absolue.

Cela est si évident qu'on en vient à se demander comment les responsables, comment les metteurs en scène n'ont pas songé que cela le serait. Quoi? Pas la moindre précaution pour rendre plausible, acceptable une évolution des sentiments susceptible de conduire le primat de Hongrie et ses coinculpés à cet aplatissement public? Car ils avouent tout. Ils avouent tous. C'est l'effondrement général. On a cassé les ficelles de tous les pantins de Truman, et ils gisent disloqués sur le plancher du tribunal. Mais quels médiocres élèves de Vychinski et de Béria n'a-t-il pas fallu, à la tête de l'organisation de ce surprenant gala de la honte, pour ne s'aviser point que précisément, *tout* et *tous*, c'était un peu trop? Que l'on n'y croirait pas? Que cela sentait le coup de pouce? Que si émoussé qu'on pût être à notre époque dans sa sensibilité au vrai, on éprouverait un malaise à voir tout cela tourner un peu trop rond? Le peintre le plus maladroit sait la valeur de l'opposition des tons, le rôle de la touche contrastée qui fait chanter les couleurs. Pour rendre à la rigueur acceptable l'impression que toute l'Église de Hongrie était accablée par l'énormité de ses crimes, pataugeait dans le dégoût d'elle-même, crachait devant les juges son infamie comme le malfaiteur aux abois finit par dire : « C'est bon. Je suis fait, je parlerai », comment ces messieurs de la police politique de la République populaire n'ont-ils pas compris qu'il fallait, au milieu de cette liquéfaction, un petit rocher irréductible; un homme, un seul, dont le courage intraitable eût mis en valeur la lâcheté de tous les autres, un homme, un seul, qui eût crié, jusqu'au bout : « Non, je n'ai pas trahi la Hongrie, j'ai seulement combattu un régime que je déteste et contre lequel la révolte est un devoir. Non, je ne suis pas un trafiquant, un espion et un lâche. Non, vous n'avez pas eu raison de moi. Non, vous n'avez pas raison tout court. Je ne céderai pas, je ne fléchirai pas, je n'avouerai pas, je crie que le procès que vous me faites est un procès abject, et je le crierai jusqu'à la mort dont je n'ai pas peur. »

Voilà ce qu'il vous fallait, messieurs de la police politique. Il vous fallait un rebelle. Un seul. Un tout petit rebelle de rien du tout. Un rebelle qui eût pu faire admettre la surprenante soumission de tous les autres, puisque sa seule existence eût semblé prouver qu'on avait le droit, devant votre tribunal, de dire ce qu'on voulait dire, d'être ce qu'on voulait être. Vous n'avez pas eu le courage de tolérer ce tout petit rebelle-là. Est-ce parce que vous avez poussé le mépris de l'opinion au point où ce mépris devient maladresse? Est-ce parce que rien n'est prévu, dans la bureaucratie de votre régime, rien, pas même une petite drogue administrée par piqûre, pour soutenir dans vos prisons la volonté de vivre et de mourir debout de la liberté humaine? Est-ce parce qu'il suffit d'un tout petit rebelle pour que tout votre Ordre se mette à trembler sur sa base? Est-ce tout simplement parce que vous êtes *aussi* des imbéciles?

Je propose que dans l'intérêt même de la Révolution, on fasse passer en jugement l'organisateur du procès de Budapest, pour cet excès de zèle qui équivaut, objectivement, à un sabotage contre-révolutionnaire. Il a eu la main trop lourde. Il a oublié dans son tableau la petite touche de courage et de liberté qui eût pu faire admettre que le reste aussi était peut-être vrai. Il a oublié le tout petit rebelle. Peut-être avouerait-il qu'il l'a oublié sur l'ordre de Truman, parce qu'il était payé par le capitalisme américain, voulait déconsidérer la justice populaire en faisant supposer que la défense des accusés n'était pas libre. Peut-être avouerait-il... Que n'avouerait-il pas?

Je sais bien qu'il pourrait se défendre, notre Yagoda de Budapest (si, par égards spéciaux pour l'éminente dignité du policier politique on lui permettait de ne pas plaider coupable, archicoupable, coupablissime). Je sais bien qu'il y a dans la mise en scène du procès, telle qu'il l'a réglée, un petit détail, un merveilleux petit détail destiné à authentifier les aveux. Je sais bien qu'il y a le coup des caleçons.

Vous avez, je l'espère, noté au passage, dans le compte rendu des débats, le coup des caleçons. Parmi les arguments de l'accusation contre le cardinal Mindszenty, il y avait celui-ci : si le cardinal Mindszenty a été mis en prison, tout nazi qu'il fût, par les Allemands lorsque les Allemands étaient les maîtres en Hongrie, ce n'est pas, comme il l'a laissé croire, parce qu'il combattait la domination allemande; c'est parce qu'il faisait à l'Archevêché le commerce clandestin des sous-vêtements masculins (masculins seulement : on a sa délicatesse à la police politique). En somme, pour grossir ses propres ressources, ou les ressources de l'Église (le point ne semble pas précisé), le cardinal Mindszenty s'était mis chemisier en gros, en marge des lois. Eh bien, le cardinal Mindszenty, devant le tribunal, a tout avoué. Tout : les intrigues avec l'espionnage américain, le projet d'évasion avec l'aide de l'ambassade américaine, le complot pour la lutte armée contre la République, le marché noir de devises à l'Archevêché. Tout. Tout. Tout. Tout sauf les caleçons. Toute la fierté, toute la résolution intraitable de Vercingétorix devant César, des martyrs de l'amphithéâtre devant les lions furieux, de Jeanne d'Arc devant Cauchon, de tous les suppliciés devant tous les bourreaux de l'histoire, de tous les opprimés devant tous les tyrans, de tous les condamnés devant la sentence de mort juste ou injuste, toute cette force irréductible, terrestre ou divine, qui a soutenu au cours des âges les hommes capables de donner leur vie pour les bonnes et les mauvaises causes, de protester la foi devant ce qui veut la faire abjurer, la liberté devant ce qui prétend la contraindre, la dignité humaine devant ce qui veut qu'elle plie, s'était réfugiée au procès de Budapest dans le dernier réduit de sa résistance suprême pour refuser toute connivence avec le gang de la chemiserie. « Tout ce que vous voudrez. Tout, mais pas cela. Pas les caleçons. » De sorte que ces messieurs de la police politique ont pu se retourner, triomphalement, vers le monde spectateur de ce procès

admirable, et nous dire : « Voyez, voyez la preuve que les aveux de l'inculpé étaient libres, donc authentiques, donc inattaquables. Il a pu contester les caleçons. » Sans doute suis-je de parti pris. L'histoire des caleçons ne suffit pas à me convaincre.

L'accusé paraissait en bonne santé, va-t-on me dire. Donc, vous ne pouvez invoquer la torture. Mais à supposer même que les aveux lui aient été extorqués par la fatigue — personne ne peut résister au delà de certaines limites à la privation de sommeil, — rien ne pouvait l'empêcher de revenir sur ces aveux devant le tribunal, de crier au moins une fois qu'il n'acceptait ni sa propre culpabilité, ni le jugement, ni les juges. Que risquait-il de plus que la mort qu'il risquait de toutes manières? Il est entendu qu'ici nous sommes devant le mystère, un mystère plus impénétrable que celui des procès de Moscou, pour lesquels l'hypothèse de Kœstler était à demi acceptable. Nous ne savons pas comment on a procédé pour faire en sorte que l'intraitable cardinal Mindszenty, le porte-enseigne de la résistance catholique au marxisme hongrois, ne fût plus devant le tribunal que ce vieillard obséquieux, complice de l'entreprise qui tendait à son propre avilissement. On peut imaginer ici tout ce que l'on veut : d'atroces menaces contre des tiers, contre des proches, l'emploi de drogues qui anéantissent la volonté. L'explication n'aurait, de toutes façons, qu'une valeur anecdotique. L'important de l'affaire n'est pas le comment, mais le pourquoi. L'important est que désormais, l'homme qui entre le front haut dans les souterrains de la répression totalitaire avec l'idée qu'il pourra livrer son dernier combat au grand jour de l'audience ne reparaît plus que le front courbé, pour donner aux juges-bourreaux et aux chefs politiques qui les emploient la joie de son effondrement moral, de sa définitive abdication. L'important est que, par l'effet d'une technique, encore secrète, d'abaissement de l'homme, il n'y a plus, dans le monde qui s'ouvre devant nous, d'honneur pour

les vaincus. Pour la première fois dans l'histoire, les maîtres de la société offrent en spectacle à la foule, non pas seulement la destruction physique de leurs adversaires impuissants, mais leur dégradation morale, leur renonciation à l'objet même de leur combat.

Qu'ils étaient humains, les Césars qui permettaient aux chrétiens suppliciés de crier victorieusement leur foi sous la hache, sous le fer rougi, sous la griffe des fauves! Qu'ils étaient humains, les tourmenteurs des siècles barbares qui usaient de la torture pour arracher aux criminels le nom de leurs complices, non le repentir! Qu'ils étaient humains, les exécuteurs du Saint-Office, et les juges du Tribunal révolutionnaire qui permettaient aux aristocrates de porter jusqu'au pied de l'échafaud leur protestation, ou leur insolence! Qu'ils étaient humains, hier encore, humains, oui, Maurice Bardèche, au moins par comparaison, — les juges de ce tribunal de Nuremberg, pourtant si terriblement contestable dans son principe et dans sa procédure, qui ne refusaient pas aux accusés de rire, de relever la tête, de plaider non coupable! Nous voici devant une nouvelle espèce de juges, dont la fonction n'est pas seulement de punir, dont la fonction n'est pas seulement de proscrire, de tuer, mais de faire de leurs victimes, par des moyens d'une efficacité épouvantable, des témoins de la gloire des bourreaux, des images de la soumission et de la peur, de les amener à cette résipiscence sordide, à cet agenouillement louche qui nous laisse comme transis par la faiblesse humaine. Ayant en mains on ne sait quelle arme, le juge des temps nouveaux s'approche de celui qui lui est livré pour lui chuchoter : « Abjure, abjure, abjure », et il obtient l'abjuration. Nous avons quitté, après beaucoup de siècles, l'univers où il restait à l'homme la sublime ressource d'affirmer au prix de sa destruction physique quelque chose au fond de lui d'imployable et d'inébranlable. Ceux qui prétendent combattre les nouvelles tyrannies doivent savoir qu'au bout de leur chemin, s'ils sont

vaincus, la mort qui les attend est boueuse, sans gloire, empêtrée dans on ne sait quoi d'ignoble. Voici le crépuscule des héros.

Tel est le sens le plus profond du procès de Budapest. Nous devons savoir que l'héroïsme est désormais réservé aux vainqueurs, — une sorte de récompense officielle comme la médaille du comice agricole à la vache primée, comme la photographie dans le journal de l'ouvrier stakhanoviste, — et que les vaincus n'y ont plus droit. Certes, les aveux de Moscou, les aveux du cardinal Mindszenty sont d'abord une nourriture de propagande à l'usage des âmes simples. Il s'agit de fortifier la justice des « démocraties populaires » contre la défiance générale dont cette justice se sait entourée. La preuve que les gens qu'on condamne sont des coupables, c'est qu'ils avouent être des coupables. Mais au delà de cette première raison, il y en a une autre : pour que la démocratie populaire soit indiscutable, pour qu'elle ne puisse être affectée du moindre doute quant à ses méthodes et à ses fins, il faut que tous les bons sentiments soient de son côté, il faut qu'on ne puisse être son adversaire pour des motifs honorables, il faut que tous ceux qui se dressent contre elle soient des gredins, et, pour la commodité, proclament eux-mêmes qu'ils sont des gredins. C'est le manichéisme révolutionnaire. Mais au delà de cette seconde raison, il y en a une troisième, à laquelle les organisateurs policiers des procès révolutionnaires n'obéissent peut-être pas tout à fait consciemment. Il faut que le mythe révolutionnaire soit dressé sur un autel entouré de foudres toutes-puissantes. Il faut qu'il soit l'objet d'une vénération terrifiée, et que, pour cela, les sacrilèges qui se sont dressés contre lui apparaissent en public dépouillés de leur orgueil profanatoire, brisés dans cette volonté même qui a osé affronter le Dieu, démissionnaires de leur liberté, avilis dans leur qualité humaine. Il faut que l'espérance de la mort héroïque, de la mort exemplaire, du martyre, soit

ôtée sans appel aux adversaires de la révolution. Voici l'avertissement que leur donne la Religion victorieuse : « Vous qui prétendez vous dresser contre moi, ne comptez pas sur votre mort. Je saurai la déshonorer. »

Nous voici donc devant le spectacle d'un homme qui semble avoir cherché délibérément le martyre, et à qui la liberté du martyre a elle-même été refusée. Rien ne nous permet de croire que le cardinal Mindszenty eût été une âme faible, dont la vigueur pouvait s'éteindre, dont le courage pouvait se ternir aisément. Aucun des spectateurs de sa surprenante défaite n'est en doit d'oser prétendre qu'à sa place il se fût comporté mieux que lui. Il nous faut en prendre notre parti. La tyrannie qui s'avance dispose des moyens de détruire en nous jusqu'au pouvoir de lui dire : non. Aucun de ceux qui la combattent ne peut être certain qu'il ne se trouvera pas, un jour, devant un tribunal semblable à celui de Budapest, obligé à la capitulation suprême. Le risque du dernier avilissement accompagne désormais le risque de la mort, et il faut les prendre ensemble. Tout ce que nous pouvons faire, c'est prendre à l'avance la précaution dérisoire que le cardinal Mindszenty avait prise, et qu'il a dû publiquement « regretter », nous prémunir contre la faiblesse d'un corps vulnérable et d'une volonté qui n'est pas invincible, affirmer pendant qu'il en est temps : « Si l'on m'entend dire un jour devant un tribunal de démocratie populaire que je passais aux guichets des banques américaines, que je renie mes erreurs et que je me repens, il faudra que l'on tienne ma confession pour mensongère, mon reniement et mon repentir pour les simulacres d'un automate irresponsable. Celui qui comparaîtra devant un tribunal de démocratie populaire n'aura plus aucun rapport avec celui que je suis, et je désavoue à l'avance les aveux qu'il pourra faire. » Car nul ne peut affirmer qu'il ne faiblira pas. Nul ne peut être certain d'être Antigone; et il ne suffit même plus, désormais, d'être Antigone — car Anti-

gone elle-même, si elle comparaissait aujourd'hui devant le tribunal de la démocratie populaire, dirait sans doute : « J'étais payée. »

Nous ne savons pas, nous ne pouvons savoir à quel moment exact, dans les semaines de prison qui ont précédé le procès public, au cours des interrogatoires de police, est mort le cardinal Mindszenty. Recueillons-nous, avec le respect qui convient, devant la dépouille vivante qui a comparu devant les juges, et en qui avait été éteinte la fragile lueur qui fait la qualité humaine : la lueur qui permet à l'homme de disposer de soi. Recueillons-nous devant ce cadavre, le cadavre de la conscience écrasée. Ce vieillard docile comme un écolier peureux, qui dit des mots de soumission avec une voix qui n'est plus sa voix, nous jette du fond même de son dénuement sans gloire et de la déchéance où on l'a condamné, un avertissement plus fort que ne l'eût fait la parole la plus indomptable. Il est la preuve de ce que l'homme peut faire aujourd'hui de l'homme. Rien, rien ne peut faire qu'il ne soit pas témoin.

THIERRY MAULNIER.

# LA GAZETTE NOIRE

*(Suite et fin)* [1]

## *HISTOIRE D'UNE JEUNE FILLE*

J'ai fait allusion à l'hiver passé dans ma villa et dit comment s'était présentée à moi la tentation de tuer. Un jour (j'étais plus désespéré que d'habitude), tandis que je cherchais une distraction dans la marche, je fus vaincu par un accès de douleur si subit que, couvrant mon visage de mes mains, je me jetai contre un petit mur et me mis à pleurer tout haut. Je restai ainsi pendant trois ou quatre minutes, me calmant petit à petit; attendant de m'être un peu ressaisi pour me remettre en route. Quand je me retournai, je vis à côté de moi une jeune fille qui habitait une villa peu éloignée de la mienne. Je la connaissais depuis mon enfance. Elle habitait en ce temps-là avec une vieille parente qui l'avait élevée et était morte récemment. Être vu en proie à une crise si peu virile me causa une telle honte que je me sentis défaillir. Me voyant en cet état, elle se mit à parler.

— Qu'avez-vous? me demanda-t-elle.

— Rien, oh rien, répondis-je, le visage dévoré par un flamboiement de rougeurs.

— Pourquoi avez-vous tellement honte devant moi? reprit-elle après une pause. Je ne m'étonne de rien, moi. Dites-moi plutôt si je ne pourrais pas vous aider.

[1] Voir *La Table Ronde*, nos 13 et 14.

Je maintins mon attitude :

— Non, c'était seulement un instant de faiblesse impardonnable. A présent, c'est fini.

— Cela me contrarie, reprit-elle, que vous ayez honte devant moi. Cette honte va rester enfermée en vous; si nous nous rencontrons de nouveau, vous ne voudrez plus me regarder. Il serait plus simple d'être amis. Qui vous dit que je ne suis pas dans un état pire que le vôtre?

Je la regardai alors attentivement. Son visage n'était pas laid, mais trop pâle, avec des lèvres gonflées, le nez un peu large, charnu. Mais, en ce visage, il me semblait découvrir une vieillesse précoce, qui ne provenait de rien de très visible car les cheveux étaient encore brillants, la peau sans ride. Elle faisait penser à un arbre privé de lymphe, qui est encore vert, mais bientôt sera sec. J'acceptai sa proposition parce que nous lier d'amitié était la seule façon de rendre plus tolérable le souvenir d'avoir été vu par elle en train de pleurer. Par besoin d'épanchement, mais surtout pour calmer ma confusion, je cherchai à la rapprocher de moi et je lui avouai mon tourment.

Ainsi contraint par l'ardeur de ma honte de faire d'elle une complice, je la retrouvais tous les jours en promenade. Sa façon de m'écouter était avide, son besoin de vivre en compagnie d'un être tourmenté évident. Elle n'avait personne auprès d'elle; sa maison était belle mais il y régnait le désordre et l'ennui — cet ennui qui souvent accompagne le désordre, semble en être une des caractéristiques. Elle s'habillait sans soin et passait, comme moi, ses journées à errer par la campagne, se passionnant pour des aspects de la nature dont elle me faisait remarquer la beauté. Cette passion n'atténuait d'ailleurs pas sa tristesse, n'éclairait pas son visage. Et, chose étrange entre toutes, ayant fait ainsi connaissance avec elle, je la sentais vieillir presque d'heure en heure, presque comme par un lent dessèchement de sa vitalité.

Moi, me déchargeant de mes peines, et elle m'écoutant

toujours, nous arrivâmes au moment de mon départ pour Londres. J'allai, la veille, lui faire mes adieux.

— Vous savez tout de moi, lui dis-je, depuis ce jour où vous m'avez vu pleurer au milieu du chemin. Je vous ai dit à quel point je suis arrivé. A présent, priez Dieu que je n'aille pas devenir un assassin.

Elle se mit à sangloter à son tour, des sanglots secs qui ne parvenaient pas à vraiment éclater, ne devaient pas lui faire de bien.

— Oh, dit-elle, vous croyez être le plus malheureux de nous deux au moment de votre départ. Mais si vous saviez ce qu'il signifie pour moi ce départ, comment m'apparaît l'avenir maintenant que je vais rester seule, que je n'aurai même plus le réconfort de votre présence!

— Le réconfort! dis-je. C'est vous qui m'avez réconforté. Je n'ai fait que parler et vous que m'écouter avec patience.

— Cela peut être si nécessaire, répondit-elle, quand on est dans ma situation, de baigner son âme dans le chagrin d'un autre! C'était mon réconfort de vous entendre pleurer; c'était devenu ma vie. Et maintenant... je ne peux pas vous laisser partir ainsi.

Elle me prit par la main, m'entraîna au haut d'un escalier et, ainsi, nous parvînmes à une chambre à coucher. A peine entré, je vis que les murs étaient tout recouverts de gravures grises, dont une, la première qui me tomba sous les yeux, représentait Mazarin mourant dans un grand lit drapé de soie parmi les dames de la Cour. Au milieu de tout ce gris ressortait une commode en marqueterie du XVII^e^ siècle où s'entremêlaient en toutes couleurs tritons, néréides, sirènes et autres fantaisies mythologiques. Le mur de gauche était presque tout occupé par un rideau de soie qui fermait une alcôve.

— A présent, ne me regardez pas, dit la jeune fille, mais regardez dehors, par la fenêtre, je veux vous dire quelque chose. Moi aussi, j'ai besoin de parler.

Je me mis à la fenêtre. La vue sur la plaine était semblable à celle qui s'étendait au-delà du jardin de ma maison. Mais, au lieu de jardin, il y avait ici un pré au bout duquel se dressait un cerisier et qui se transformait, ensuite, en pente rapide vers la vallée. Ce cerisier, fleuri depuis peu de jours seulement, je l'avais d'autres fois vu de loin; de près, il me frappa par sa beauté exceptionnelle.

— L'acte que vous avez peur de faire, dit une voix derrière mon épaule, je l'ai commis depuis longtemps.



Si vous restez une minute à la fenêtre, je pourrai vous décrire de mémoire, comme d'après une photographie existant dans ma tête, absolument tout ce qui s'y voit : chaque rangée d'arbres, chaque maison. Dans ma vie, il y a seulement ce paysage depuis que l'on m'a conduite ici et j'avais alors six ans. La première fois que Maria, la femme de chambre de ce temps-là, a ouvert le matin la fenêtre de ma chambre (qui n'est pas la chambre où nous sommes, mais la chambre à côté, cette chambre-ci était celle de ma tante) j'ai vu en bordure du pré le cerisier fleuri qui, pour ne pas tomber en dessous, dirait-on, lance de notre côté son tronc tordu et ses branches. Depuis, fleuri ou dépouillé, je l'ai revu chaque jour.

Je pourrais invoquer cette vie monotone pour ma défense; mais j'entends me trouver coupable. Il est donc inutile que je prolonge cette entrée en matière. Vous pouvez vous asseoir et me regarder. J'ai à présent trouvé le courage de commencer mon histoire.

Petite, j'habitais Venise avec mes parents. Ma mère, que j'aimais de tout mon cœur, mourut quand j'avais cinq ans; mon père, accablé par ce deuil, mourut l'année suivante. Notre union à tous trois était des plus complètes : de celles où chacun se nourrit de la vie des autres, où lorsque l'un s'éteint, les autres s'éteignent. Je m'éteignis

donc moi aussi. J'avais beau n'être qu'une enfant, la mort de mes parents ne se présente pas moins dans mon souvenir comme une noire épreuve, un immense chagrin où ma faculté de sentir devait s'engloutir pour toujours. En pensant à ce déchirement, au changement qui devait ensuite se passer en moi, je reste comme incrédule, une transformation pareille me semble impossible. Les années si peu nombreuses que j'ai vécues avec mes parents me paraissent avoir duré plus longtemps, avoir été bien plus pleines, plus riches de sentiments et d'événements que celles qui sont venues plus tard, qui sont passées sur ma vie, égales, monotones, incolores, qui pourraient se réduire à une seule année, à un jour, à une heure, à rien.

La fortune de mon père, qui vivait en partie de ses revenus, en partie de sa profession d'avocat, était placée, lorsqu'il mourut, dans une affaire; après sa mort, cette affaire sombra. Ses amis trouvèrent qu'il allait rester à peine de quoi me laisser pendant quelques années en pension. Inquiets sur mon sort, ils se consultèrent, cherchèrent si je n'avais pas quelque parent disposé à s'occuper de moi. Il n'y en avait qu'un. Mon père avait eu une sœur et un frère. Son frère était mort. Giustina, sa sœur, qui allait sur ses soixante ans et qui vivait dans cette villa, restait, en dépit de sa réputation d'égoïste, la seule personne auprès de laquelle on pût tenter une démarche en ma faveur. Je ne l'avais autant dire jamais vue parce que ma mère ne l'aimait pas et avait amené mon père à rompre presque entièrement avec elle. Aussi l'ami qui alla la voir pour lui exposer ma situation et l'inciter à la pitié s'attendait-il à un refus; en conséquence, il lui demanda non de me prendre chez elle, mais seulement de pourvoir à mes frais de pension jusqu'à ma majorité. La tante Giustina lui prêta une oreille beaucoup plus favorable qu'il n'avait été prévu.

— Des mauvais procédés de sa mère, dit-elle, et de ceux dont son père a malheureusement fait montre aussi

envers moi dans les derniers temps, je ne tiens aucun compte. Ma belle-sœur était une grande nerveuse. La petite n'entre pour rien là dedans.

Elle alla jusqu'à écarter le projet de me mettre en pension.

— Je suis d'avis, dit-elle, que les enfants doivent vivre en famille. Si je me charge de la petite, je la prendrai à la maison avec moi. Seulement je veux d'abord la voir. Je suis à présent une vieille femme et j'ai besoin de calme. Je ne pourrais pas supporter une enfant turbulente.

— Là, répondit l'ami rendu enthousiaste par ce succès inattendu, je pourrais me porter garant par écrit : je n'ai jamais vu d'enfant plus tranquille.

Et, dans le bien-être de l'entente à laquelle elles venaient d'arriver, les deux vieilles personnes se sentirent prises de sympathie l'une pour l'autre et conversèrent en toute franchise — la tante avec une bonne grâce condescendante de vieille dame encore belle femme.

— Vous savez, dit-elle, je n'ai pas d'enfant. Ce que vous voyez ici dans cette maison, je ne sais à qui le laisser. Quand je serai morte, tout cela devrait donc être dispersé, ou tomber entre les mains de gens qui... Mais il suffit : c'est là une pensée trop pénible. En m'amenant la petite, vous m'amèneriez en même temps une héritière...

— Une héritière! Avec la mine que vous avez! Nous en reparlerons dans cent ans! répliqua l'autre en se levant pour prendre congé; et il revint tout triomphant à Venise annoncer que ma tante était la plus aimable, la plus noble, la plus généreuse personne du monde.

— Tu verras, me dit-il quand il vint me voir, dans ton grand malheur, tu as de la chance.

Cette conversation entre ce vieil ami et ma tante m'a été contée si souvent par eux deux qu'elle m'est tout entière restée dans la mémoire; je viens de vous en rapporter une partie seulement. Je sais qu'en avoir eu connaissance ne peut que rendre plus horrible l'acte que

j'ai commis; mais, dans mon inertie d'aujourd'hui, je ne cherche pas à me défendre, je suis plutôt poussée par le désir de fournir des éléments qui me condamnent.

Quelques jours après, tante Giustina venait me voir, à Venise, dans mon couvent, accompagnée par deux serviteurs vieillots, d'un style à la bonne franquette : sorte de compromis entre le genre domestique et le genre paysan.

J'ai bonne mémoire et je me souviens de la scène comme si elle venait de se passer. Une religieuse encore fraîche, le teint clair, les joues gonflées et rouges comme d'énormes engelures, me conduisit au parloir. La tante Giustina m'embrassa; je restai dans ses bras sans réagir.

— Eh bien, mais il faut embrasser la tante qui est si bonne et qui t'aime tant! dirent les domestiques à côté d'elle. Mais je n'arrivais pas à éprouver quelque chose envers cette femme, vieille, grande, droite et sereine, si différente de ma mère qui était petite et emportée; en les comparant l'une à l'autre, je sentais presque un début de haine. A partir de ce premier moment et tout au long des années qui suivirent, je ne pus arriver à me persuader que cette paisible dame était une personne véritable.

— Et quel est son caractère? demanda la tante Giustina tandis que les odieux serviteurs me distrayaient par leurs grimaces.

— Oh, la pauvre enfant! dit la sœur avec un soupir. Si je la regarde et viens ensuite à penser qu'elle est seule au monde, sans affection, simple et tranquille comme une fleur qui continue à donner son parfum même en pleine tempête, il me vient envie de pleurer et de remercier le Seigneur! Elle n'a même pas l'air d'une enfant; on dirait déjà une petite vieille.

Sur ce rapport et sur ma bonne tenue, tante Giustina m'envoya chercher le jour suivant et me prit chez elle.

En y arrivant, je vis, posé sur un chevalet, un grand portrait de femme qui, du reste, y est encore : de belles

épaules tombantes et nues, un cou languissamment penché, une moelleuse noblesse. Je demandai qui était cette dame : « Ta tante quand elle était jeune », me répondit-on, et cela m'enfonça dans l'idée que je n'avais pas affaire à quelqu'un de vrai, mais à une personne inventée comme dans les livres.

Il faut maintenant que je vous dise en gros comment était ma tante car, pendant mon récit, je ne pourrai vous parler d'elle que telle que je l'ai vue ou plutôt imaginée dans un délire, depuis le jour où je suis arrivée ici jusqu'au jour de sa mort. C'est seulement quand elle a été morte que mon cerveau s'est éclairci; son personnage a pris alors couleur et vérité et, à présent, je ne peux me la rappeler que sous son jour le meilleur qui est aussi le plus réel. C'était une personne digne d'estime, par bien des côtés admirable, dont l'existence m'échappa toujours, à qui je substituai un personnage imaginaire, un être déformé par la violence de mes aspirations. Leur père, à mon père et à elle, un personnage à l'ancienne mode, était très attaché à cette fille d'une beauté éclatante et très courtisée. Il la conduisait dans le grandes villes, lui donnait des bijoux, la préparait pour un beau mariage. Giustina, bonne fille, s'était prêtée à mener cette vie pour ne pas le peiner, mais elle repoussa toujours toute protestation d'amour et demande en mariage. Devenue orpheline et restée fille, elle suivit vers la quarantaine sa voie : elle vint s'enfermer dans cette villa sans se soucier de parents ni d'amis, s'inquiétant seulement de cuisine, vivant familièrement avec ses nombreux domestiques et les paysans de ses fermes qu'elle traitait d'une façon bon enfant.

Le mariage, elle devait me le dire plus tard, lui donnait toujours l'idée d'une grande douleur physique, chose pour elle par-dessus tout désagréable; et, en fait, elle avait jalousement mis son corps à un régime douillet de bouillons, de crèmes, d'aliments fondants et sucrés.

Ma mère, je m'en souviens bien, la méprisait pour son égoïsme; mais je ne saurais, moi, la condamner en évoquant l'inflexibilité qu'elle a su mettre à défendre son besoin de confort. Et il est certain que les gens du commun, instinctivement, l'aimaient : tant qu'elle vécut, ils vinrent dans cette maison avec un respect familier. Ensuite, ils disparurent tous d'un seul coup; ce qui me donne presque l'impression qu'il n'existe plus au monde personne de mal habillé.

La maison où vous vous trouvez porte encore la marque de ce grand-père bizarre et mondain auquel j'ai fait allusion tout à l'heure. Les meubles, les gravures, le capricieux et le romanesque dont vous voyez tant d'échantillons, voilés hélas par l'ennui qui s'est à présent répandu dans l'air, tout cela est son œuvre. Ma tante y introduisit plus tard sa belle silhouette et ses drôles de serviteurs à potins, sa passion pour la cuisine. Elle aimait si fort ce théâtre de ses commodités et de sa vie sans douleur, y concentrait si absolument toute sa puissance affective que, lorsque je l'ai connue, elle et lui ne faisaient qu'un L'imagination avait tendance à lui attribuer le pittoresque, l'étrangeté de ce décor qui l'entourait, mais qui était on ne peut plus incompris d'elle, on ne peut plus éloigné de son naturel simple et ignorant. Je tombai dans cette erreur dès le début et les domestiques m'y enfoncèrent avec leur vulgaire goût du roman. Ils magnifiaient la jeunesse de leur maîtresse, mondaine et errante, en faisaient une existence de plaisirs rares et exotiques; ils racontaient que tante Giustina avait été demandée en mariage par un ministre persan et maintes histoires du même genre. Je me trouvai ainsi entraînée à reconstruire, petit à petit, la vie de ma tante et, dans cette vie, je ne trouvais que du roman, des penchants si bien entortillés dans une décoration à effets que je ne les en distinguais pas.

Je ne vis bientôt plus rien en elle de vrai, plus rien de

sérieux; je ne vis que de la fantaisie — une fantaisie qui ne relevait que de la mienne. J'aimais ma tante à ma façon mais dans la mesure où je m'aimais moi-même.

Un autre propos des domestiques révèle à quelle source s'alimentait mon imagination. Ils me disaient souvent, de leur ton de comédie, en me montrant la villa et les champs : « Un jour, tout ça sera à toi. » « Sauf ce qui revient à Sandrino », corrigeait la cuisinière. Mon grand-père, en effet, avait laissé en mourant une partie de sa fortune à un mien cousin qui venait à peine de naître, le fils de cet autre frère que ma tante avait eu, en plus de mon père. Tante Giustina avait par la suite fait entendre à son cohéritier qu'elle n'ajouterait, en tout cas, pas un sou à ce legs dont elle jouissait à titre d'usufruitière. Elle se souvenait, en effet, avec un certain dépit, de l'intrusion de ce garçon dans le testament de son père. Elle le recevait rarement et de mauvaise grâce; peut-être m'accueillit-elle chez elle avec tant de promptitude pour lui enlever tout espoir de faire un plus gros héritage et l'éloigner un peu plus.

« Eh oui, malheureusement », soupirait le chœur des domestiques quand la cuisinière nommait Sandrino. Je demandais : « Quand est-ce que ce sera à moi? » et les autres alors, presque d'un ton de galanterie : « Quand ta tante mourra. »

La mort de ma tante s'enveloppa ainsi du vague enchantement qui émane de certains événements heureux, mais encore nébuleux et lointains — ainsi le mariage dans les pensées d'une petite fille sage. Désirer cette mort ne me semblait pas en contradiction avec l'affection particulière que j'éprouvais. Je me figurais que Maria, la femme de chambre qui avait été désignée pour s'occuper de moi, en venant un matin ouvrir la fenêtre et faire entrer l'air clair et les bruits de la campagne, dirait : « Tu ne sais pas? Ta tante est morte cette nuit. » On me mettrait alors une robe neuve que j'imaginais pareille à une robe de mariée

et j'irais me promener dans les champs saluant à droite et à gauche, accordant des sourires à un public que je ne parvenais pas à imaginer avec précision. Mon affection pour ma tante se fondait dans la douceur que faisait naître en moi la pensée de sa fin — de cette fin que j'imaginais avec le même intérêt, le même frais et tendre plaisir que prend un enfant à regarder les belles couleurs du ciel.

Je grandissais tranquille et contente au milieu de mes imaginations. La vie dans une communauté solitaire, pittoresque et bon enfant n'est pas désagréable à une petite fille. Et puis, en moi, coulait un ruisselet de douceur, une mélodie presque continue, le sentiment angélique que j'avais de ma vie. Mais le côté le plus berceur, le plus parfumé, nuancé, chatoyant de mon enfance, le beau conte de ces années où je devenais grande, c'est dans le désir de la mort de ma tante qu'il a fleuri et sans le moindre instant jamais de dureté ni de haine. Ce désir secret mais nullement horrible, je le portais en moi certains jours d'avril où nous fêtions le retour du beau temps. Le matin de bonne heure, je m'en souviens, j'entendais dans mon sommeil le son d'une trompette dans laquelle soufflait un serviteur sur le pré devant la villa. Tandis que je me débattais contre ce rêve pénible, Maria entrait dans ma chambre, elle ouvrait la fenêtre, dans le cadre de laquelle apparaissait la cime du cerisier aux fleurs d'un blanc phosphorescent dans l'air encore gris. Elle m'habillait tout endormie encore, me portait sur le pré, me hissait dans une grande voiture où prenaient place aussi ma tante et les autres domestiques. Nous sortions ainsi sur la route déserte, et allions au pas dans un grand silence, entre les petits temples néo-classiques, les kiosques à la turque, des cases évoquant celle de l'oncle Tom au milieu de menues forêts de roseaux, toute la broderie étrange et exotique dont les gens de la Vénétie revêtaient autrefois leur campagne. Si une fenêtre s'ou-

vrait et qu'y apparût un visage englué de sommeil, nous lui souhaitions à pleins poumons le bonjour ; et la personne, s'animant à nos cris, nous répondait comme si nous étions partis en voyage. A midi, nous nous arrêtions pour déjeuner chez un des paysans de la propriété et enfin, au coucher du soleil, moi la tête déjà posée sur les genoux d'une des servantes, nous revenions épuisés par trop de bon temps. Mais tout l'entrain de ces journées ne détournait pas mon esprit de ses rêveries monotones : je continuais bel et bien de les dérouler en moi-même, d'abord dans la surexcitation des débuts, ensuite dans la langueur des fins de la fête. En revenant au pas lent des chevaux, sous les belles couleurs du couchant, la tête déjà tout embrumée entre le sommeil et la veille, que de fois ai-je imaginé ma tante morte, placidement allongée, la blanche lumière d'avril qui entrait par la fenêtre pour jouer sur son visage, à demi tamisée par un arbre aux rameaux encore grêles ! Et, bercée par cette vision qui se déroulait au rythme de ma musique intérieure, à peine arrivée à la maison, je glissais dans le sommeil.

Recluse en pareils songes et en pareille compagnie, j'arrivais à l'âge dit de la formation : seulement, je ne me formai que de corps. Dire sur moi, sèchement, ce qui va suivre, m'est plus pénible encore que ce que j'aurai à vous dire ensuite. Mais j'ai, à présent, perdu tout besoin de me défendre et tout goût d'être femme.

J'avais lu bien des livres et d'un genre hardi, certains illustrés avec pas mal de lasciveté que ma tante conservait parce qu'ils avaient été laissés par son père, sans en connaître le contenu. Ces livres me promettaient qu'arrivée à un âge dont je me rapprochais de plus en plus, je connaîtrais d'autres rêveries, d'autres langueurs que celles qui m'étaient devenues habituelles. Le fait de me croire très sensible, de m'entendre déclarer telle tous les jours par les domestiques qui persistaient à me plaindre pour mes malheurs passés, de trouver cette impression confirmée

par la douceur où j'étais tout empâtée, me disposaient à ne douter point que j'allais désirer, sentir, jouir infiniment. De la puberté, j'attendais presque un bouleversement absolu. Tandis que non. Aucun bouleversement ne se produisit. Je restais inerte, éteinte, pure; et quand mon imagination, que je conduisais sur le terrain de l'amour, était laissé à elle-même — telle une plante couchée de force qui se redresse — elle revenait à l'éternelle histoire de ma tante qui mourait, me laissant maîtresse de cette villa et de ces champs. Les domestiques bouffons, mais inexorables, me faisaient à haute voix un compliment qui me paraissait une insulte : « Eh! y a pas plus sage! On dirait une petite vieille! » Ce qui me fit commencer à les détester. J'étais comme ces fleurs qui se fanent en boutons, qui, encore fermées, se dessèchent et meurent. Mais pour cette raison justement, il y avait en moi comme une rage, un je ne sais quoi de lancinant, une sorte d'aiguillon qui ne me laissait pas de répit. Ma vie courait, contournant en quelque sorte l'obstacle qui aurait fait de moi une femme, de l'enfance à la vieillesse. Malheureuse, aigrie, je transformais en haine mon affection pour ma tante. J'ai déjà dit qu'elle ne me semblait pas une femme, mais une créature fabuleuse; à présent, s'étendait sur elle presque un reflet bestial. Je ne pouvais pas souffrir ces longues stations qu'elle faisait à table, absorbant avec grande lenteur ses crèmes et ses purées; sa déglutition, à la fois précautionneuse et gloutonne, qui lui caressait le gosier sans lui laisser courir le moindre risque; sa façon de porter les aliments à sa bouche en levant rythmiquement au ciel des regards extasiés. Je regardais avec rage sa face déjà presque décrépite, mais colorée, bouffie, ridée seulement en surface, à la bouche rouge et molle.

J'atteignis ainsi mes quinze, mes dix-huit ans, froide et obsédée tout ensemble car je ne réussissais ni à me libérer d'une agitation importune, ni à trouver le repos dans une renonciation précoce.

Et, cependant, je continuais d'entendre ma musique intérieure, cette musique d'ange qui jaillissait de mon âme, mêlée à toutes mes pensées et les embellissant toutes. « Ce n'est pas vrai, me disais-je, que je suis insensible; je peux vibrer, m'émouvoir; seulement pas dans cette maison. Tout est la faute de cette maison et de ces gens. » La douceur que je portais en moi me devenait la preuve que j'étais sacrifiée, se mêlait à une haine pour ceux qui m'entouraient. Je devenais dure envers tous. Je parlais avec mépris des gens amoureux.

Parfois venait nous rendre visite le cousin Alessandro, l'héritier d'une partie du patrimoine, plus pour surveiller ce qui était à lui que par envie de nous voir. Il était, du reste, reçu avec peu de chaleur car, ainsi que je l'ai déjà dit, sa qualité d'héritier vexait notre tante et aussi parce qu'il déplaisait à toutes les femmes de la maison qui estimaient qu'il lui manquait les qualités qui font un homme. C'était un célibataire déjà mûr, maigre, frisotté, le nez long, la tête un peu tendue en avant au bout d'un cou mince, les lèvres pâles et serrées. Son expression était celle d'un petit garçon soucieux, sa passion l'avarice. Irritée comme je l'étais contre les habitants de la maison et pour voir si je réussirais à vaincre ma froideur, je me pris de confiance envers lui. Il arriva ce qui arrive entre un homme et une femme et dans le très minime plaisir que j'en éprouvai j'eus pour seul réconfort la certitude de ne lui donner qu'un très minime plaisir à lui aussi. Je le pris en haine comme ma tante et les serviteurs. Après quinze jours si l'on peut dire d'amour :

— Ecoute, Sofia, me déclara mon cousin Alessandro, après ce qui vient de se passer, je connais mon devoir; je suis prêt à t'épouser, si tu veux.

— C'est vrai? dis-je. Tu ferais ça, Sandrino?

— Certes! Je ne suis pas de ceux qui...

— Mais tu m'aimes pour tout de bon?

— Est-ce une question à poser, voyons?

— Je te remercie, Sandro, lui dis-je. Je te suis reconnaissante. Mais, vois-tu, question mariage, il faut faire bien attention. Il vaudrait peut-être mieux que je réfléchisse deux ou trois jours...

— Tu as raison, me répondit-il, cela fait honneur à ton jugement. Je veux te laisser libre et ne pèserai en rien sur ta décision. Seulement, je te ferai remarquer qu'en pareil cas, il n'est pas convenable pour une jeune fille comme il faut de rester ainsi sur le fait... Mais, enfin, fais comme tu voudras.

Moi qui jusqu'alors avais gardé une attitude de réserve un peu ironique, je commençais à me sentir saisie de rage; cependant, je me maîtrisai.

— C'est entendu, dis-je, seulement d'autres raisons interviennent aussi.

— D'autres raisons? Je ne comprends pas.

— Une autre raison, je veux dire, une seule : ton désir de tout prendre.

— De tout prendre? De tout prendre quoi? fit-il, me regardant de ses yeux bleus, ronds et un peu endormis.

— Pourquoi ces airs de ne pas comprendre? Il n'y a là dedans rien de mal. Tu veux maintenir ce beau domaine dans son intégrité.

Il me regarda encore, l'air un peu troublé, presque comme s'il n'arrivait pas à comprendre.

— Comment! dit-il enfin. Tu te fais des idées pareilles! Tu...

Je me mis à lui rire au nez.

— Non, Sofia, dit-il, je n'avais pas pensé à cela. Je ne soupçonnais pas en toi pareille malice, ni ne m'attendais à t'entendre tenir des raisonnements montrant pareil manque d'amour. Je croyais que tu m'aimais et j'étais venu mettre ma vie entre tes mains. Et voilà comment tu me traites! Après ce que tu viens de dire, je n'aurai plus le courage de me faire voir. Oh, non, mieux vaut ne jamais se revoir.

— Eh bien, ne nous revoyons plus, répliquai-je sans changer de ton.

— Sofia! Vraiment, je n'aurais jamais cru mériter... Souviens-toi, cependant, que je ne me retire pas absolument... ma proposition demeure... il suffira que tu me rappelles...

— C'est ça, attends, je te rappellerai, dis-je. Et, sur cet entretien, dont je vous ai rapporté seulement le résumé, je me libérai de ce fantoche. Mais je restais mécontente, je fuyais les pièces habituelles, je passais mes journées assise dans l'antichambre et ce lieu de passage qui n'est situé, dirai-je, ni dans la maison, ni au dehors, cette façon de me transformer en solliciteuse en attente sur un seuil m'apportait un peu de soulagement. Assise sur une banquette, toujours de plus en plus pâle, j'incriminais ma tante.

« Je voudrais bien voir, me disais-je, comment une femme de quelque finesse et non pas une de ces lourdaudes qui m'entourent, pourrait prendre plaisir à vivre au milieu de ces cerveaux racornis sans jamais voir d'homme plus réussi que mon cousin Alessandro! »

Et il me semblait que si j'avais pu mener une vie plus libre, approcher des hommes attirants, j'aurais transformé mon sort. « C'est vrai, me disais-je, que ma tante m'a recueillie quand je n'avais personne au monde; mais est-ce une raison pour me garder prisonnière? Assumer la responsabilité d'un être vivant, n'est-ce pas assumer aussi celle de lui donner ce qu'il lui faut, d'empêcher qu'en grandissant, il ne devienne rachitique et infirme? Se charger d'une jeune fille, c'est peut-être la cloîtrer à la campagne entre de vieilles gens et des domestiques, sans rien ni personne qui puissent lui éduquer l'esprit, le cœur, ni même les sens? Sa bonté apparente m'a, en réalité, retranchée de la vie et condamnée à l'ignorance. Étrange bienfait que celui qui empêche de vivre — vivre est mon droit. » — « Elle mourra, elle mourra », me disait alors

une voix qui était la voix de mon ancien rêve. Je le regardais. Je voyais qu'il avait grandi en moi, qu'il était à présent d'âge adulte. Il n'avait plus aucune apparence fabuleuse; petit à petit, tandis que je me détachais des imaginations de l'enfance, il avait pris les couleurs de la réalité, il s'était empli de mes passions nouvelles. Et avec cela son long passé, faisant presque de lui une partie de moi-même, m'obligeait à le trouver beau encore et exaltant. Bien que devenu grand, il conservait la saveur de mon enfance délicate; il avait changé d'aspect avec l'âge et l'expérience, il avait le goût même de ma vie.

Ne pouvant même plus me supporter dans l'antichambre je cherchais à présent refuge dans le pré. Au-dessus de la villa, il y a une petite tour couverte, une sorte de loggia, dont ma tante se servait pour mettre les fleurs en pots auxquelles elle tenait le plus avant de les faire transplanter dans le jardin. Tous les soirs, au coucher du soleil, tandis que j'étais dans le pré, elle apparaissait là-haut. Mon exaltation parfois me portait d'un bond à une sorte de vision extatique. Je la voyais bien portante et décrépite, les lèvres rouges et humides, terrible de pittoresque — tel un assassin aux prises avec ses manies. Elle disparaissait; je regardais le ciel d'un céleste bleu pâle, de la couleur même de l'infini, avec de tels transports qu'il me semblait impossible d'être encore sur la terre. J'allais par ce ciel pâle jusqu'à l'horizon tout là-bas, jusqu'à ce que, comme au fond d'un abîme, la lune m'apparût. Je vivais alors un instant en marge du temps, toute mémoire abolie, dissoute dans l'air sans bornes, plongée dans cet abîme, pleine moi aussi de clair de lune; mais voici qu'un élancement léger, que je remarquais comme en rêve, venait à poindre en un endroit très restreint et comme très éloigné — tel un menu cri de rat en un très grand couloir — me redonnait conscience de mon douloureux personnage et me reprécipitait dans ma souffrance. Je restais un moment étourdie, croyant rêver encore; comme sous

l'influence d'un de ces réveils difficiles qui n'arrivent pas à nous détacher des apparences d'un songe, mais seulement à ne plus nous le faire entrevoir que par bribes angoissantes, avec un léger effet de nausée, mon imagination égarée me faisait voir ma mère, comme si je l'avais ramenée avec moi de ce ciel, petite, le teint mat, les yeux noirs et ardents, et elle m'ouvrait les bras, elle m'appelait en me caressant de son regard plein d'amour. « Pourquoi es-tu ici? me disait-elle. Pourquoi supportes-tu cette vieille égoïste? Il te faut vivre. Tu as vingt ans. » Je me mettais à sangloter et ce son rauque, ce râle dissipait complètement le rêve et ramenait la réalité sous tous ses aspects. Encore toute tremblante et bien que n'étant jamais jusqu'alors parvenue à prier ni à croire, j'élevais vers Dieu une prière où s'exhalait toute la ferveur née de ma jeunesse et de l'agitation qu'avait laissée en mon âme la vision précédente. « Mon Dieu, voyez dans quel état je me trouve! Mon Dieu, faites-la mourir, faites-la mourir à présent! » Débordante comme je l'étais de visions célestes, je me sentais prête aux événements miraculeux. Une vibration qui, inopinément, traversait mes nerfs, me semblait être le signe qu'en ce même instant j'étais exaucée. Tout mon être physique en ét[illegible] dé de plaisir.

« Ah, il ne s'agit pas d'une mort! me disais-je, mais quelque chose de tendre, de printanier! C'est une fleur qui s'ouvre, un enfant qui vient de naître. Quelle beauté! Quelle paix! »

Je courais à la maison m'attendant à trouver cette femme par terre. Mais Dieu, toujours, décevait mon attente.

Un après-midi où, plus que jamais, je rongeais mon frein, il me vint à l'esprit que ma tante m'avait justement, le matin même, demandé si je n'étais pas heureuse. J'avais répondu que si, que j'étais heureuse, comme d'habitude. Ainsi qu'il arrive souvent dans les périodes

d'exaltation, ma vie, soudain, m'apparut sous un jour différent. Ce que j'avais ruminé et souffert des années durant me sembla folie pure. « Si je suis malheureuse, commençai-je à songer avec élan, l'ai-je jamais dit à personne? Si je me trouve mal ici, à qui l'ai-je fait savoir? Je suis là à m'épuiser... à attendre que les autres devinent ce que je veux. Du fait que je suis son héritière, il ne s'ensuit pas que ma tante soit une femme méchante, ou obtuse au point d'être incapable de saisir à quel point la vie que je mène convient mal à une fille de vingt ans. Si elle ne s'en est pas rendu compte toute seule, je dois en faire grief à son âge qui l'empêche de se faire spontanément une idée des sentiments d'un être jeune. Il me faut tout lui dire, il serait absurde de m'avoir recueillie juste pour me voir souffrir. Si je lui avoue que je suis si malheureuse, peut-être me fera-t-elle voyager, peut-être même m'enverra-t-elle loin d'ici perfectionner mes études. » (J'avais pris des leçons à la maison mais, depuis deux ans, c'était fini.) J'avais trouvé, c'était là un bon prétexte : aller compléter ailleurs mes études.

Cet espoir de visionnaire m'occupa si entièrement que tout ce que j'avais jusqu'alors pensé et senti me fit l'effet d'une sorte d'intoxication morale, que ma tante en devint même aimable à mes yeux. Cependant, je n'osais l'affronter.

Je parlai alors de mon projet à Maria, la femme de chambre, une blonde lymphatique, encore assez jeune, la seule des servantes envers laquelle j'éprouvais parfois encore quelques fugitifs élans de sympathie.

— Écoute, Maria, lui dis-je, il faut que tu me viennes en aide. Je ne peux plus vivre ici; il est indigne, coupable, d'imposer une existence pareille à une fille de vingt ans. Je voudrais demander ceci et cela à ma tante, je suis sûre qu'elle me dirait oui, mais je n'en trouve pas le courage. Essaie un peu de tâter le terrain.

Maria secoua la tête.

— Mademoiselle, dit-elle, je suis ici depuis trop longtemps : je vous assure que votre tante ne pourra pas vous dire oui. Elle aime trop cette maison pour arriver à comprendre que d'autres veuillent aller ailleurs.

Cette réponse m'exaspéra.

— Alors, m'écriai-je, tu ne veux pas m'aider — pas plus que les autres? Mais qu'y a-t-il à attendre d'une fille comme toi, qui a perdu tout entrain, tout désir de s'intéresser à quoi que ce soit, qui envie peut-être ma jeunesse? Tu es engourdie, engraissée par cette vie d'égoïste; tu ne bougerais pas même si je me noyais sous tes yeux. Toi aussi, tu trouves naturel que je vive dans des conditions pareilles! A vingt ans! Et qui te dit que ma tante raisonne aussi bêtement que vous autres? La vérité est bien différente! C'est vous qui, vous figurant qu'il convient de me garder ici, lui inspirez cette conviction; vous qui creusez un fossé entre nous deux! « Pourquoi voudrait-elle s'en aller? » Voilà ce que vous vous demandez! du moment que pour vous il suffit qu'on ait de quoi manger!

— Puisque vous le prenez comme ça, me dit Maria, je ferai ce que vous me demandez, mais je n'ai pas du tout espoir.

— Essaie toujours, répondis-je, et surtout ne va pas attribuer à ma tante les idées qu'il y a dans vos cervelles; ma tante comprend bien plus de choses que vous autres.

Et comme elle s'éloignait :

— Fais attention, ajoutai-je, de t'y prendre avec précaution; ne va pas te lancer comme à l'assaut; pour le moment, il te faut seulement tâter le terrain.

Je passai deux heures dans le pré, à aller, venir, pleine d'impatience, tourmentée d'angoisse et de peur, pestant contre Maria. En imagination, je l'avais déjà vue à plusieurs reprises revenir avec la nouvelle d'un échec; je l'avais chaque fois inondée de dures paroles; son retard, cette façon indifférente de m'abandonner à ma souffrance,

excitaient soupçon sur soupçon dans mon esprit et chacun suivi d'un accès de colère; quand enfin je la vis avancer sur le pré, ses allures déconfites me parurent le résultat de mon agitation. Je me sentis comme flamboyer :

— Qu'est-ce que tu m'as fait? criai-je.

— C'est bien ce que je craignais : votre tante ne veut rien savoir.

— Imbécile! Tu lui auras tout dit tout d'un coup!

— J'ai cherché de faire comme vous me l'aviez commandé; mais vous savez comment est votre tante : elle m'a forcée à tout lui dire.

— Comme ça, tout de go, sans préparation! Et qu'est-ce qu'elle a répondu?

— Que ce sont des folies de votre part; qu'ici c'est votre maison; qu'aujourd'hui, pour la première fois depuis qu'elle vous a prise avec elle, vous lui avez causé un chagrin et une désillusion. Et puis que, dehors, il n'y a rien de beau; qu'elle vous croyait assez de bon sens pour l'avoir compris; qu'ici vous êtes reine et que, hors d'ici, vous ne seriez rien. Elle m'a dit : « Répète-lui tout ça parce que moi je ne veux pas en parler avec elle; je suis certaine qu'il ne s'agit de sa part que d'un accès de mauvaise humeur qui la laissera toute gênée. »

— Ah, ça suffit! m'écriai-je. Tout est de ta faute! Il n'y a qu'à entendre de quel ton pénétré tu égrènes ces ignominies! Tu lui auras dit la chose à brûle-pourpoint, sans lui exposer aucun de mes arguments! Il aura semblé que je voulais juste me faire donner de l'argent et m'enfuir. Je le sais, je le sais comment tu auras parlé, avec tes idées qui, au fond, me donnent tort, en croyant que vivre ici et s'engraisser, c'est le Paradis. Va-t'en, tu me dégoûtes!

Mes dernières espérances à terre, plus rien ne m'intéressait; ni les promenades dans la campagne, ni la lecture, ni même les rêves, les espoirs en l'avenir. Je me mis à vivre comme dégoûtée de moi-même : un dégoût stable, inerte, avec au fond du cœur une souffrance plus noire. Je

passais de longues heures dans le pré, assise sous mon cerisier, tenant mon pouce, en guise de signet, dans un livre que je ne lisais jamais. Un jour de printemps, le cerisier était fleuri comme aujourd'hui, tout pétales blancs, sans une seule feuille et la retombée des fleurs semblait me tenir enfermée dans une cloche d'air pur et abstrait qui me séparait du monde; le vert de la mousse du tronc, les brins d'herbe ressortaient, dans cet air, comme morts; le visage même de Maria, lorsqu'elle venait me chercher, perdait tout ce qu'il pouvait avoir de vivant, devenait pâle, vieux. Je regardais au-dessus de ma tête cet infini foisonnement de pétales dont les mouvements sous la brise donnaient l'impression de l'eau et, petit à petit, me ravissaient. Je conservais encore, en ce temps-là, une faculté de mon enfance, celle de me laisser absorber par un objet de la nature. Ainsi je m'identifiai, ce jour-là, à un rameau, le plus élevé, vivant de sa blancheur, n'ayant d'autre notion de mon moi que ce balancement au vent et à la lumière. Une pensée inconsciente accompagnait cet état, presque une poésie. « Grand est ton bonheur, pensais-je, bel arbre qui fleuris selon ton bon plaisir, élances tes rameaux dans le sens que tu veux, peux être jeune et magnifique! O comme j'envie la vie que tu mènes! »

En même temps que cette pensée, la douceur de l'arbre me pénétrait, m'imprégnait de plus en plus profondément, me faisait belle comme lui. Mais, soudain, je serrai les dents, parce que, dans l'acte de communion totale, un trou noir m'était apparu. J'avais vu la mort.

Je rentrai en courant à la maison, je m'enfermai dans ma chambre; étourdie, je ne savais que faire; je me déshabillai et me mis au lit. Cette pensée funèbre et parasitaire, qui avait grandi avec moi, avait encore changé. Détachée désormais de mon imagination, elle s'était mêlée à mon sang, elle se montrait à présent bien nette et non plus comme une vision : avec l'énergie butée d'un

ordre. Je refusai de descendre déjeuner, disant que je me sentais malade, toute tremblante d'horreur. J'avais les mains extrêmement sèches; elles faisaient, lorsque je touchais mon corps, presque un crissant bruit de soie qui me donnait le frisson. «Il faut que je me défende, pensais-je, contre moi-même. Je renonce au projet de m'en aller et j'ai un moyen de l'oublier. J'aime la nature. Je n'ai qu'à vivre dans ce beau pays. J'arriverai peu à peu à l'emporter sur mes imaginations. »

Et, en effet, je me mis, dès le jour suivant, à sortir le matin de bonne heure, à parcourir la campagne, à m'y attarder jusqu'au soir, en regardant avidement tout autour de moi, en demandant à ces couleurs, à ces belles plaines de me maîtriser, de me sauver. Il en résulta l'effet opposé à celui que je cherchais, tant est vraiment perdu un être perdu. Je me souviens de certains couchers de soleil où la terre resplendissait d'un vert unique sur lequel le soleil en disparaissant laissait un reflet rouge solitaire et secret; et moi je sentais au profond de mon cœur une immense innocence. Mais à peine m'y abandonnais-je que, de cette innocence justement, je sentais monter en grondant le goût de l'assassinat, d'autant plus fort que j'étais plus forte et, finalement, tout envahie par le poison je ne voulais plus rien regarder et me mettais à pleurer. Plus je pensais à tuer et plus j'avais le sentiment d'exister et mieux j'entendais chanter ma musique intérieure.

Ne pouvant plus rien contre une obsession aussi pénible, je me souvins des prières que j'avais faites à Dieu. Ayant tout perdu, je songeai à avoir recours à lui. « Mais les autres fois, il ne m'a pas écoutée », pensai-je. « C'est parce que (je me donnais à moi-même la réponse) parce que je lui adressais une prière coupable. Dieu ne pouvait que la repousser; c'est la preuve qu'à présent Il m'exaucera. »

Un matin, je me levai à l'aube, je mis ma plus vieille robe (pensant que cela disposerait bien envers moi le Seigneur) et je sortis de la maison en courant.

— Où allez-vous? me cria une des bonnes en me voyant.

— A l'église! à l'église! lui criai-je en réponse. Elle me crut peut-être devenue folle. « Dieu, pensais-je en courant, me tiendra compte même de ça; de la façon dont je viens de crier, comme ça, sans plus, que je vais chez lui. »

J'arrivai au couvent de X..., qui a une chapelle sur la route; j'y entrai; je me jetai à genoux. C'était une chapelle blanche, aux fenêtres ouvertes devant lesquelles le vent gonflait des rideaux neufs tout rouges, enflammés de soleil. A un coup de vent plus fort, un de ces rideaux atteignit mon visage et l'enroula dans une des flammes : « Mon Dieu, m'écriai-je, vous voyez bien que ce n'est pas ma faute! Je Vous aime! Je Vous en prie, je Vous en prie, délivrez-moi de cette pensée! » Puis je me tus et attendis que la transformation s'opérât en mon cœur. Mais au lieu des pensées plus convenables et plus joyeuses que j'espérais me venir du ciel, je vis durant cette pause clair au fond de moi. Dissimulé sous l'emphase de ma prière, mon véritable espoir était que Dieu, pour me récompenser, allait en cette heure même, faire mourir ma tante; et seul cet espoir m'avait poussée à prier. En découvrant qu'il m'était même impossible de demander d'être sauvée, d'éviter que pareille demande n'eût un horrible but, je sentis le goût de la mort, un goût si net, si précis, que je me levai comme folle. Je poussai une petite porte, je montai un escalier, pénétrai dans le couvent. Je voulais trouver une des Mères, me jeter à ses pieds, lui crier quelle était ma tentation. J'entrai dans la première cellule venue, je la vis vide, y restai, tremblante, sans penser à rien. Soudain, une religieuse apparut. « Que voulez-vous? » me demanda-t-elle.

Je cherchai à lui répondre, je m'embrouillai, je rougis; je la regardai, les yeux écarquillés. Elle crut peut-être alors que j'étais une voleuse.

— En voilà une façon d'entrer dans la chambre de

gens, dit-elle, sans avertir, sans demander la permission! Vite, allez-vous-en d'ici.

J'essayai encore de parler, puis je me détournai et sortis sans avoir rien dit. Je refis le chemin en sens inverse, invectivant en mon âme contre Dieu. Sur le seuil de la maison se trouvait encore la servante qui m'avait vue sortir; elle essaya de m'arrêter : « Mademoiselle, écoutez... » Je la repoussai et montai me remettre au lit. Je ne descendis que le soir.

Ma tante et les domestiques avaient cependant discuté sur ma conduite par trop étrange; se demandant pourquoi j'avais ainsi couru à l'église, moi qui ne m'étais jamais montrée dévote, avec cette hâte, cette expression d'angoisse. Le soir, à table, ma tante me regarda longuement. Puis, ayant éloigné le domestique :

— Sofia, me dit-elle, voilà déjà quelque temps que tu dépéris et te montres triste. Peut-être ne t'ai-je pas bien comprise. A moi, vois-tu, il semble impossible de désirer une vie autre que celle que l'on mène dans cette maison. Et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement : même quand j'étais jeune, je raisonnais ainsi. Peut-être suis-je à part et es-tu dans le vrai et les autres jeunes filles avec toi. Enfin ces dernières années, en te voyant vivre ainsi repliée sur toi-même, j'en étais, figure-toi, presque arrivée à croire que tu partageais mes goûts. On n'a toujours que trop tendance à croire les autres pareils à soi. Que de fois nous sommes-nous demandé, Maria, Fanny et moi : « Qu'a donc cette petite pour fuir comme elle fait la maison et courir sans cesse la campagne sans jamais rien dire à personne? » Et, toujours, nous nous répondions : « C'est qu'elle aime la solitude! » Tu vois si j'ai pu être sotte! Mais aujourd'hui je comprends : tu as besoin de distraction. Je t'offre un voyage. Celui que tu voudras. Comme ça, tu auras l'occasion de t'amuser et tu nous reviendras de bonne humeur. Et bientôt, mon Dieu... tu pourras faire ce que tu voudras.

Le bouleversement de mon âme m'avait enlevé tout empire sur moi; je me levai, laissant le repas au milieu, et en sanglotant si fort que le domestique accourut, épouvanté.

— Allons, viens m'embrasser, dit avec placidité ma tante en se levant elle aussi.

— Non, non, ne me touche pas! criai-je, ne me touche pas! et je m'enfuis en courant dans ma chambre. A peine seule, une pensée me ranima : Dieu ne m'avait repoussée qu'en apparence, le discours de ma tante était venu m'indiquer que ma requête était exaucée. : « Afin de me libérer pour toujours de cette horrible pensée, j'étais prête à renoncer, songeai-je, à toutes mes aspirations et voilà qu'il m'est proposé d'en satisfaire une partie! Dieu, non seulement m'écoute : il me montre encore de l'indulgence, presque une prédilection. » Puis une autre pensée me vint : « Dieu ou le diable? » Eh! l'un ou l'autre! Ça m'était bien égal!

Si j'avais, en effet, dans mes prières invoqué le bon Dieu, il me souvenait que je m'étais parfois surprise en train d'invoquer en même temps quelque autre puissance, au cas où Dieu n'aurait pas existé ou m'aurait été contraire. « L'un ou l'autre, m'écriais-je alors, l'un ou l'autre, pourvu qu'il m'exauce! » et j'étais exaspérée de me heurter, en mon état d'angoisse, à la nécessité d'un choix, à des subtilités au lieu d'être tout occupée à me venir en aide de mon mieux. L'impiété de ma prière n'avait d'autre frein que la peur d'indisposer le plus puissant, le mieux disposé à me secourir; mais dans ma joie, je n'éprouvai plus de scrupules; je remerciai celui qui m'avait exaucé — l'un ou l'autre. Peu importait.

Le lendemain, j'étais plus calme. Je fis des excuses à ma tante et lui demandai de m'envoyer à Vienne, puis à Berlin, et elle y consentit tout de suite.

Pleine d'exaltation à l'idée de faire mes premiers pas dans le monde, je me mis à aller en ville pour procéder

à des achats nécessaires et superflus. Non que mon âme fût absolument tranquillisée. Quand ma tante m'avait invitée à l'embrasser, l'idée de mettre mon corps en contact avec la victime ignorante de mon obsession de plusieurs années, et ceci au moment où elle me révélait une bonté insoupçonnée, m'avait toute secouée d'horreur. Il m'a plus tard été dit que ma tante, en commentant mon recul, s'en était montrée peinée y ayant vu le signe d'une âme blessée, d'autant plus que les jours suivants, contrainte de l'embrasser enfin, je l'avais fait avec répulsion. Sa bonté me bouleversait; je découvrais son véritable caractère et, par contraste, ma propre indignité. Mais ces remords suivaient leur cours en sourdine, sans arrêter mon attention. Mon solide égoïsme prédominait, maintenant mon esprit, occupé par le voyage qui m'était offert, et ceci d'une manière si tendue qu'elle empêchait mon malaise de se cristalliser en pensée, mon remords de se prêter à l'examen. C'était un état fluide, provisoire qui, en fait, ne dura pas longtemps.

Je revenais de la ville un après-midi, à une heure tardive. Arrivée aux abords de la maison, je vis Maria sortir, courir à ma rencontre, tout agitée, comme si elle s'était tenue à la fenêtre à m'attendre.

— Pour l'amour du ciel, dépêchez-vous! me dit-elle. Votre tante est tombée malade.

Je m'arrêtai, le souffle suspendu : l'idée m'avait frappée que ma tante avait peut-être lu en moi et qu'elle en mourait de chagrin. J'éprouvai sous ce choc un sentiment mêlé : crainte que l'esprit de ma tante n'eût été traversé par l'image de ma perversité et allégresse atroce que Dieu se fît presque mon complice de cette diabolique façon. Ces impressions s'évanouirent en un instant. Je montai l'escalier. Je me trouvai devant ma tante. Elle gisait immobile sur son lit, les yeux entr'ouverts, respirant avec peine. Je demandai comment le mal l'avait saisie. On me répondit qu'elle était tombée en sortant de la cuisine,

qu'avant, elle avait tout son entrain. « Tout son entrain! pensai-je, elle n'avait donc pas compris! » et je poussai un soupir de soulagement.

Après avoir aidé à lui donner quelques soins, j'allai dans ma chambre et me rendis compte que mes pensées, agitées ces derniers jours par des passions diverses, s'étaient apaisées et teintées d'affection. Je commençai à réviser mon passé dans cette maison : « Je l'ai mal jugée, me dis-je, comment pourrai-je réparer tant d'injustice? Heureusement qu'elle ne s'est jamais doutée de ma haine; ç'aurait été trop affreux. Et puis, est-ce que c'était vraiment de la haine? Elle l'aurait cru, elle aussi, si elle avait lu dans mes pensées et jugé d'après l'apparence; et elle se serait trompée. Que l'on déteste une personne avec qui l'on a vécu des années, c'est vite dit; ça en a l'air mais il n'en est rien; dans une zone plus cachée de l'âme, faite de souvenirs, d'habitudes, de reconnaissance inconsciente, on continue de l'aimer sous cette superficielle couche de haine. Je pourrais à présent montrer à ma tante que, même durant ces derniers mois, mon affection était plus réelle que ma haine et surtout plus profonde! »

Les horribles remords que j'avais frôlés les jours précédents se transformaient en autres remords, doux et mélancoliques qui me donnaient presque du plaisir. Et je voyais ma tante sous son vrai jour, le jour sous lequel elle m'apparaît à présent qu'elle est morte. « Quelle classe avait cette femme! songeai-je. Avec quelle suite dans les idées elle a suivi ses goûts! Elle a voulu vivre seule et pourtant je n'ai jamais aperçu en elle une ombre de misanthropie. Elle était toujours simple, accueillante, sereine. Où avait-elle bien pu apprendre, elle qui n'a eu ni mari ni enfant, à deviner comment faire plaisir à une petite fille? »

Et je me souvenais de mon enfance, des repas qu'elle préparait de ses mains, qui stimulaient à la fois l'appétit

et l'imagination. Je m'attendrissais à ces souvenirs lorsque Maria frappa à ma porte.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je avec irritation. On ne peut donc pas avoir la paix un moment? même lorsque quelqu'un est sur le point de mourir?

Mais, soudain, pensant au pire je courus ouvrir.

— Ma tante irait-elle plus mal?

— Non, me répondit Maria qui avait les larmes aux yeux. Elle est comme avant mais, en bas, il y a M. Sandro.

— Mon cousin? fis-je. Que nous veut-il, celui-là, en un moment pareil?

— Je ne sais pas. Il vous attend.

Je descendis, irritée contre cet homme qui venait me disputer jusqu'au soulagement des premières pensées affectueuses que j'eusse éprouvées depuis des années.

— J'ai entendu dire en passant, déclara-t-il, que la tante Giustina était malade.

— Oui, elle est malade, répondis-je.

— Et je me suis inquiété pour toi, j'ai pensé que, peut-être, tu avais besoin d'aide...

— Merci, je n'ai besoin de rien.

— Comme tu es dure, Sofia! répondit-il avec une sollicitude où se glissait pourtant un air légèrement ironique qu'il s'estimait sans doute en droit de prendre. Je ne pensais pas te fâcher en venant t'offrir mes services. Tu vas rester seule... Voici, il est vrai, quelque temps que je ne me suis pas fait voir; mais j'attendais ta réponse et il me semblait indélicat...

— Tu l'attendais vraiment?

— Bien sûr. Et aujourd'hui, aujourd'hui justement, si tu voulais...

— Eh bien, je vais te la donner : c'est non. Et à présent, excuse-moi. Il m'est impossible de m'occuper de toi : il y a là-haut cette pauvre femme.

Je le regardai, attendant qu'il prît congé. Il n'en fit

rien. Il semblait embarrassé; enfin, en balbutiant un peu car il était lent de pensées et de paroles :

— Ecoute, me dit-il, je serai franc. Que tu ne m'aimes pas, il faut bien que j'en prenne mon parti quoique je n'arrive pas à me l'expliquer après ce qui s'est passé ni ne puisse m'en consoler. Tu es maîtresse de tes sentiments et je n'ai pas le droit de m'en mêler. Mais tu ne peux pas me fermer cette maison en un jour comme celui-ci. Je suis le neveu de tante Giustina, aussi bien que tu es sa nièce; je lui suis attaché comme tu lui es attachée. Nous avons les mêmes droits et les mêmes devoirs. Pourquoi faudrait-il donc que, comme un étranger...

— C'est bon, reste si tu veux, dis-je et je lui tournai le dos.

La tante Giustina, au lieu de s'éteindre sans tarder comme le médecin l'avait prédit, se remit petit à petit; elle commença à balbutier; après quelques jours, elle parla. Mais elle se révéla atteinte d'une affection très grave que le jargon médical appelle l'*aphasie*. Cette maladie coupe les rapports entre la pensée et la parole. Tel un coup sur un tas de plumes, la pensée soulève comme un nuage de paroles auxquelles personne ne trouve un sens. La tante Giustina, les premiers jours, parla sans que la moindre signification se dégageât de ses chapelets de phrases biscornues, puis commençant à s'en rendre compte, elle s'irrita contre elle-même, s'enferma dans le silence et, au lieu de parler, elle pleurait. En plus de l'usage de la parole sensée, la maladie lui avait enlevé l'usage de ses membres inférieurs. Nous ne savions que faire, lorsque le médecin nous fit appeler, Alessandro qui, ostensiblement s'occupait de tout, et moi. Il nous dit que notre tante ne pouvait pas guérir; mais qu'elle avait le cœur, l'estomac, les intestins en si bon état qu'en vivant tranquille, bien soignée et bien dorlotée, elle pouvait durer plusieurs années.

— Elle est entre vos mains, conclut-il, faites-lui mener

une existence paisible, sans secousse. Tout ne dépend que de vous.

Tandis que le médecin s'éloignait, Sandro se tourna vers moi et d'un ton toujours un peu suffisant, son long nez un peu relevé :

— Je t'en prie, dit-il, oublie un instant l'antipathie que tu éprouves envers moi et que je n'arrive, du reste, pas encore à comprendre : il faut nous mettre d'accord.

— Je ne vois pas... fis-je, enfin parle.

— Ne va pas penser, poursuivit Sandro, que je n'ai pas confiance en vous (il me mettait en compagnie des domestiques). Je t'estime et ai confiance en toi; je t'en ai donné la preuve avec la proposition que je t'ai faite. Mais enfin tu es une femme et j'ose dire que tu ne peux t'occuper de tes intérêts en des circonstances aussi difficiles que celles qui se présentent aujourd'hui.

— Abrège, abrège, dis-je l'interrompant.

— Je te parle dans ton intérêt. Je manquerais à une obligation morale, à mes devoirs envers ma tante, voire à mes devoirs de cohéritier, si je te laissais seule en un moment si plein de difficultés; d'après ce que nous a dit le médecin, si nous savons la soigner (et certainement ni toi ni moi ne négligerons de tenter tous les traitements possibles, dût-il nous en coûter l'héritage entier), si nous savons la soigner, elle peut vivre des années dans cet état. N'importe qui peut la voler; et, le cas échéant, nous en pâtirons tous les deux, toi plus que moi puisque tu es l'héritière principale. Il faut donc la faire interdire et procéder à l'inventaire de ses biens.

Permettez-moi de ne plus rien vous rapporter des propos de Sandro. Vous avez déjà dû vous apercevoir que lorsqu'il est question de lui, je cherche à me dérober — son souvenir me répugne. Je vous dirai seulement le résultat des manœuvres qu'il mena à bien par crainte de se voir frustrer par moi d'une partie de son héritage; dans l'espoir peut-être aussi de me pousser à l'accepter pour

mari. Le tribunal prononça l'interdiction contre notre tante et désigna mon cousin Alessandro — homme, héritier et plus proche parent — comme administrateur de ses biens. Jusqu'à présent, je vous ai fait voir que je préférais, en vous rapportant les faits, accumuler les circonstances à ma charge, choisir, parmi mes pensées, les plus coupables et les plus indignes, rechercher et exposer seulement les circonstances aggravantes. M'accuser me donne un peu de soulagement parce que c'est mon seul moyen de me sentir un peu vivante. Mais ici, pour la première fois, j'aspire à invoquer une circonstance atténuante. Lorsque j'eus décidé d'agir, je cherchai encore une fois à sauver ma tante et à me sauver moi-même. Je demandai à mon cousin de me donner l'argent du voyage en Allemagne que tante Giustina m'avait promis. Ce vil personnage me le refusa « dans mon propre intérêt », en prétextant les exigences d'une administration irréprochable. Ainsi, une suprême fois, Dieu me barra le chemin de la fuite.

Mais avant que j'eusse tenté cette démarche, le funèbre dessein s'était remis à m'habiter, endurci par le souvenir de l'amollissement éprouvé entre temps, fortifié par la chaleur des mouvements de gentillesse qui m'avaient agité l'âme : « Je suis prisonnière, pensais-je, et non plus d'un être humain, bon ou mauvais, mais d'un mal inguérissable; d'un mal qui n'est pas le mien, que je ne ressens pas; du mal d'un autre corps. Me voilà enfermée pour cinq, dix ans, peut-être pour toute ma jeunesse. »

Ce n'était plus ma tante que j'avais à combattre. Sa personne se mit à me sortir de l'esprit et en même temps le souvenir de sa récente bonté. J'avais à combattre d'abord et avant tout mon exécrable cousin. Le régime nouvellement instauré faisait de moi son esclave. Il me fallait, moi, plus riche que lui, recevoir de lui mon pain, voire le droit de vivre — de lui que j'avais repoussé. J'éprouvais un besoin frénétique de me libérer de sa

tyrannie, de le chasser de la maison avec mépris, ignominieusement — mais pour y arriver force était de passer sur le cadavre de ma tante. Si mon cousin était mon ennemi visible, que je haïssais par habitude dans mes moments normaux, son personnage me sortait de l'esprit en mes accès de fureur plus brûlants : cet être mesquin n'était plus alors qu'un simulacre destiné à exciter une haine qui s'adressait ailleurs. En ces moments-là, il disparaissait de mes pensées et, à sa place, c'était une haine véhémente envers Dieu que je trouvais, envers Dieu qui m'avait repoussée, voire perfidement abusée après m'avoir témoigné une sympathie fallacieuse. La tante Giustina n'était plus un être humain, mais seulement un champ de bataille où nous étions aux prises, Dieu qui voulait me garder enchaînée, et moi qui suppliais en pleurant d'être enfin laissée libre. Comment aurais-je pu, en face d'une situation pareille, aller me souvenir de bontés passées?

L'ordre d'agir ne rencontra plus de résistance, finit par se rendre physiquement maître de moi. Il se traduisit par une souffrance indicible et sans trêve. C'était comme si j'avais avalé un poison; du plus profond de mes viscères montait comme un souffle chaud, un air ardent de fournaise qui me desséchait, me réduisait à l'état de squelette. J'allais m'étendre sous le cerisier pour trouver du soulagement à la vue de tant de fraîcheur. Les fleurs étaient en grande partie tombées; j'avais l'horrible impression que c'était moi qui les faisais se faner, qui leur apportais la mort. Étendue sur l'herbe, au bout d'un instant je me levais : toute indignation avait disparu; mon esprit était obtus et vide; mes cheveux se desséchaient. J'avais l'impression d'un feu qui brûlait ma vie, ne provenait pas de mon corps, mais d'une chose qui m'était encore plus intime. Cette peine est celle des damnés de l'enfer. Quand je cherchais à reprendre haleine sous l'arbre, il en venait une odeur âcre et pénétrante mêlée à un bourdonnement

d'abeilles qui descendait en moi, me soulevait le cœur et remontait sous forme d'un mot : « Tue! » Il me fallait agir pour trouver un apaisement à mes tortures. Mon cerveau était mort, comme envahi par une brume animale où, sans m'en rendre compte, je combinais un plan d'action que je m'éveillai un jour prête à appliquer.

Ma tante, ainsi que je vous l'ai déjà signalé, ne pouvait plus rien dire qui nous fût compréhensible et, accablée par son impuissance, se taisait et pleurait. Ses pensées étaient confuses, d'ailleurs, elles aussi, élémentaires. Parmi les soins prescrits, le médecin attachait une grande importance à une piqûre douloureuse faite le soir, avant l'heure du sommeil, car la malade dormait peu et très mal. Mon cousin Alessandro avait décidé que du moment qu'il y avait à la maison cinq domestiques, parmi lesquels trois femmes s'entendant aux soins à donner aux malades, il convenait d'économiser le salaire d'une infirmière. La piqûre, c'était Fanny, la plus âgée des servantes, qui en avait été chargée. La tante Giustina s'était mise à la détester, la considérant coupable de la douleur que lui faisait ressentir la piqûre; elle manifestait sa haine par des gestes si désespérés qu'elle n'aurait pu faire davantage si elle avait vu s'approcher une meurtrière. Je fis appeler Fanny, je lui dis, très sèchement que, d'après ces manifestations pleines d'angoisse, elle devait avoir la main très lourde. Elle se mit à pleurer.

— Il y a trente ans que...

— Je ne sais que te dire mais, enfin, je ne peux pas tolérer que ma pauvre tante souffre plus qu'il n'est nécessaire. Ce soir, Eugenia te remplacera. Espérons qu'elle aura la main plus légère.

Le lendemain matin, et le surlendemain aussi, la tante Giustina repoussa Eugenia avec des gestes d'horreur.

J'entrai en grande colère :

— Quelles lourdaudes, quelles brutes vous faites! m'écriai-je. Tant d'années de service dans la même

maison ne sont même pas arrivées à vous rendre la main un peu plus légère! C'est bon, Maria va essayer.

Maria essaya et eut le même sort. Les deux autres domestiques, qui étaient des domestiques hommes, se refusèrent à tenter l'épreuve.

— Très bien, dis-je. Ce soir, c'est moi qui essaierai.

— C'est ça, c'est ça, qu'elle essaie, grommelèrent les autres. Nous verrons si elle s'en tirera mieux, elle qui est si fine et si dégourdie.

C'est ainsi que je fus mise en mesure d'agir par les personnes mêmes que j'avais redoutées comme devant me faire obstacle.

Il fallait veiller la tante Giustina toute la nuit parce qu'elle dormait très peu, gémissait sans cesse, réclamait des soins et de la compagnie. La personne chargée de la piqûre du soir la veillait jusqu'à trois heures du matin; puis une autre venait la remplacer. Je déclarai ne pas vouloir me soustraire à cette règle.

— Si j'assume une obligation, dis-je, je l'assume tout entière.

Le soir, je pris un livre et entrai chez ma tante. Fanny, qui finissait son tour de garde, se leva et se prépara à sortir. Je regardai en moi, espérant encore y voir naître le mouvement qui m'eût poussée à la retenir. Mais tout était sourd et immobile. Dans mon âme frappée d'hébétude, il n'y avait plus que douleur et instinct et personne ne venait à mon secours. La porte se ferma : c'était fait.

Vous pouvez regarder autour de vous : c'est la chambre même. A présent, c'est moi qui y couche. Personne n'y a rien changé. Ce coffre de marqueterie y était; et autour du plafond cette frise représentant les danseuses de Pompéi; au-dessous les gravures les plus grandes; le Roi Soleil à Versailles, la mort de Mazarin, une fête de dames et de mousquetaires sur l'eau. La tante Giustina dans son lit paraissait assise plutôt que couchée, avec les

deux grands oreillers qu'elle avait derrière son dos. Si on l'allongeait tout à fait, le souffle, en effet, lui manquait. Un bonnet blanc couvrait en partie ses cheveux qui commençaient à blanchir parce que, depuis sa maladie, on ne les lui teignait plus.

Depuis que j'avais laissé sortir Fanny et que j'étais enfermée avec moi-même, je n'éprouvais plus de haine mais un sentiment d'avilissement, d'inertie. Je n'opposai plus de résistance. Je m'approchai du chevet du lit. J'étais comme une personne vidée de sang qui abandonnerait son corps à un animal répugnant. Seul, un dégoût persistant m'empêchait d'agir avec l'aisance nécessaire. Aussi parlai-je d'une voix sans timbre, un peu balbutiante, et un instinct me poussa à adoucir le sens de mes paroles par une espèce de sourire.

— Tante, dis-je en joignant les mains, le docteur a dit aujourd'hui que tu mourrais d'ici quelques jours.

Elle se raidit contre les oreillers et me regarda fixement, de ses yeux qu'aucune humidité n'humectait plus, qui donnaient l'impression d'être cuits. J'attendis en vain une réaction.

— Tu me comprends? repris-je avec plus de force. Essaie de saisir le sens de mes paroles avec ce qui te reste d'humain. Aujourd'hui, le docteur a dit qu'on pouvait te tenir pour morte. Tu peux mourir cette nuit, demain, dans quinze jours. Le coup qui t'a terrassée se renouvellera sous peu : peut-être dans une heure, dans une minute. Je suis enfermée depuis des années dans cette prison. Tant que tu vis, je ne vis pas. Tu es vieille, finie, sans pensée ni parole, inutile même à toi-même. Nous autres ici, Maria, Fanny, Eugenia, tous, nous attendons avec impatience notre libération. Avec impatience? C'est trop peu dire : avec frénésie, avec rage. Nous ne parlons pas d'autre chose : quand cette femme mourra-t-elle? Quand vivrons-nous?

Ici j'entendis un petit cri, aigu, grêle, animal, que je

ne pus croire sorti de cette gorge. J'en perdis mon élan et, comme prise de peur, allai vite m'asseoir un peu loin. Ce son, ce signe de résistance avaient suffi pour rompre mon extatique délire bestial, le remplacer par une horrible peur panique où je sentais seulement les battements de mon cœur. Mais aucun remords, aucune pensée jaillis de mon esprit opaque n'accompagnaient cette angoisse illogique. La tante Giustina avait couvert sa bouche de sa main, semblait pousser entre ses doigts une sorte de sanglot silencieux; de l'autre main, elle faisait un geste dans l'air comme pour me frapper d'un coup qui m'éloignerait. Je n'osai plus m'approcher, je restai assise à la regarder. Avant la fin de ma veillée, je vidai la seringue dans le lavabo; puis je cédai la place à Maria.

Le lendemain quand, ayant repris courage, je me présentai devant ma victime, elle me repoussa en criant, se tordant comme pour rassembler le peu de forces vives que le mal lui avait laissées. Mais n'avait-elle pas agi ainsi avec les autres? Et en admettant même que de ses paroles décousues on pût faire ressortir qu'elle m'accusait de la tuer, n'avait-elle pas laissé entrevoir la même accusation dans ses scènes contre Fanny, Eugenia, Maria — contre quiconque lui avait fait mal? Mais je feignis d'être étonnée, déconcertée, humiliée; je me retirai sans rien dire; je ne me fis plus voir de la journée. Le soir, je descendis à la cuisine. Tous m'y saluèrent d'un sourire satisfait. Je me montrai humble et convaincue.

— Les faits, dis-je, vous ont donné raison. Je croyais vraiment que vous la faisiez souffrir plus qu'il n'était nécessaire. A présent, je sais qu'aucune infirmière, pas même un ange, n'arriverait à faire mieux et j'estime qu'avec mes soupçons j'ai eu tort envers vous. Ce tort, j'entends le réparer.

Ces gens aux larmes faciles avaient les yeux humides; ils me tenaient quitte de toute réparation; ils attribuaient ma sévérité à mon affection envers ma tante.

— Non, non, repris-je, c'est de votre part très gentil mais je ne me tiens pas pour excusée. A partir de ce soir, je commence à faire pénitence. Du moment que nous lui faisons toutes mal et que nous encourons toutes également son antipathie, je prends ce poids à ma charge. C'est moi qui toujours ferai la piqûre et non seulement à titre de réparation : je me suis aperçue, étant donné l'importance du remède, que c'était moi que ce soin regardait depuis le début de la maladie.

C'étaient des domestiques; elles étaient paresseuses : elles ne protestèrent que pour la forme. Une heure après, le médecin approuva ma décision et, examinant la tante Giustina avec une espèce d'enthousiasme à faire croire qu'était confiée à ses soins une jeune fille de vingt ans, il lui trouva le cœur en parfait état. Mais moi, désormais je ne comprenais plus rien très clairement : j'entrais comme dans un brouillard.

Pendant cinq ou six nuits encore, je tins les mêmes discours sans en changer le style : je venais me mettre au chevet de tante Giustina et je parlais. Mais, peu à peu, mes discours perdaient raideur et retenue, prenaient un ton plus décidé :

— Je ne peux pas te sauver, lui disais-je avec insistance, le docteur m'a répété que tu n'avais plus que peu de jours à vivre. Mais tu pourrais bien être gentille et te presser un peu. Tu ne vois pas comme nous sommes là tous à attendre?

L'horreur de la première nuit, la répugnance qu'on éprouve à blesser un autre être vivant, la peur que j'avais eue d'elle, de l'imprévu, du silence, de ce monologue fou dans la solitude, tout cela disparaissait avec l'exercice. Mon ombre, même, que je voyais gesticuler, me secondait, me surexcitait. Durant ces nuits, je perdis ma timidité; je vis la fin d'intolérables intermèdes d'atonie durant lesquels je restais désaxée, malheureuse, n'osant plus souffler mot; je ne me fis plus petite dans mon coin, je

n'éprouvai plus de craintes superflues. Je parlais stupidement, presque sans comprendre mes paroles. Je disais :

— Nous attendons toujours, nous sommes à bout de patience. Nous avons décidé ce soir que si tu ne te dépêchais pas, nous prendrions l'affaire en main nous-mêmes.

La tante Giustina ne savait que pleurer, se couvrant les yeux et la bouche, et n'être pas regardée me donnait encore plus de courage.

Les premiers jours, en m'éveillant, le matin, j'éprouvais comme un froid à l'âme et une sorte de découragement, de détachement de mon travail de la nuit. L'approche du soir me causait du dégoût. Mais très vite, l'espèce de surexcitation nébuleuse qui me faisait agir durant la nuit ne se dissipa plus pendant mon sommeil et continua pendant la journée. Je vivais sous le coup d'une hébétude ininterrompue où s'agitait seulement une avidité douloureuse. Je me mis alors à désirer la nuit, ces heures de cruauté et d'action. La tante Giustina semblait résignée à mourir. Elle pleurait à visage découvert et, au milieu de ses larmes, envoyait des baisers à la maison comme si elle eût été sur le point de la quitter. Mais, moi, je ne comprenais plus rien, mon esprit était à présent trop rétréci pour pouvoir accueillir la pensée d'autrui. Je tuais ma tante sans même la voir, comme si à la place des yeux j'avais eu deux petits trous. Dans ma bouche dominait comme un goût métallique.

J'en étais là quand le médecin, l'examinant à fond, répéta une fois de plus sa phrase habituelle :

— Elle peut arriver à cent ans.

Une terreur nouvelle me saisit :

« Si cette comédie dure, pensai-je dans mon brouillard, on me soupçonnera peut-être. Peut-être me soupçonne-t-on même déjà. Et qui me dit qu'elle ne pourra peut-être même pas guérir? Ou retrouver l'usage de la parole? ne fût-ce qu'un instant... juste le temps de m'accuser? Dieu a toujours été contre moi. »

Il fallait se dépêcher, arriver au but la première. J'éprouvais en plus, maintenant, un sentiment de décision farouche, celui que fait naître en nous la résistance d'un adversaire. La vie de ma tante devenait, en plus d'un péril, l'enjeu d'un pari atroce. La nuit venue, je ne connus plus aucun frein. J'allai en courant auprès d'elle, je l'invitai à mourir d'une façon plus impérieuse, me tordant les mains, me tirant les cheveux, lui disant combien je la détestais dans les termes les plus véhéments.

— Il n'y a rien à faire, disais-je, tu n'y échapperas pas; si tu ne meurs pas, je te tue.

Je me jetai sur elle, feignant de vouloir l'assommer; je m'arrêtai seulement à un centimètre de sa peau. Pendant ce temps, elle ne s'était pas caché le visage non plus; elle détournait ses regards pour ne pas me voir, elle retenait son souffle.

— Fais vite, lui répétais-je et parfois sur un ton de supplication. Depuis que je m'étais sentie en danger, j'avais par moments l'impression d'être agenouillée et de la supplier de me sauver. Mon âme commençait, semblait-il, à se dissoudre, mes sentiments liquéfiés s'entre-pénétraient, se mélangeaient, indistincts. Mon désarroi prenait un goût de honte.

— J'en ai besoin, tante, je t'en prie, allais-je même jusqu'à crier, sauve-moi, laisse-moi vivre; non pas demain, mais tout de suite, tante. Fais-moi voir comment on meurt.

L'ardeur de mes supplications faisait jaillir mes larmes ; entraînée par mon élan, je tombais dans ses bras, j'y restais, épuisée, avec un sentiment d'amour.

Après un de ces élans, tandis que je me reposais un instant, un peu haletante et que je la regardais, elle pencha la tête sur sa poitrine et resta immobile. Je n'aurais jamais pensé qu'on pût mourir aussi facilement. Je compris tout d'un coup et allai ouvrir la porte en criant.

J'avais projeté en la tuant de m'éloigner de cette

maison où j'avais été malheureuse, de connaître la vie en un monde mieux adapté à ma jeunesse. Deux ans se sont écoulés et je n'ai pas encore bougé, pas même pour un court voyage. Libre et riche, je laisse passer les jours dans une inertie où je ne trouve aucun remède, que je m'efforce de secouer en pensant continuellement à l'horrible chose que j'ai faite, en me dépeignant sous les plus abominables couleurs. Ce souffle brûlant, infernal, qui me poussait et m'hébétait, s'est éteint à peine satisfaite mon impulsion, me laissant l'esprit froid et lucide. Mais une autre souffrance a commencé, la souffrance d'un corps vidé de sang, plein de velléités et de glace. Quand je pense à ces jours durant lesquels je me jetais sur Dieu et avais presque l'impression de lutter avec lui, je m'étonne de mon exaltation et je me demande parfois si je n'étais pas folle. Depuis cette nuit, je vis comme un fruit tombé. Les personnes que je connais n'ont pas changé envers moi : elles se montrent toujours respectueuses et amicales. Mais cette estime des gens qui vivent loin de moi se glace, je ne sais pourquoi, chez les personnes qui m'approchent. Trois des cinq domestiques m'ont quittée pour vivre d'une pension que leur a léguée ma tante et que j'ai tenu à augmenter. J'ai éloigné les deux autres qui étaient Maria et Fanny. En peu de temps, sans que rien ait changé de place, tout a pris ici un aspect différent, quelque chose de désordonné et de provisoire. J'ai deux domestiques seulement et j'en change presque tous les mois. Je me promène beaucoup, je soigne les plantes et les fleurs, je jouis de la nature, et j'ai beau regarder en moi-même, je ne trouve ni remords, ni raison d'être malheureuse. Et puis, tout au fond de moi, je retrouve encore aujourd'hui une douceur qui toujours me console. Et je ne parviens pas non plus à me convaincre qu'une personne dont l'âme éprouve encore souvent une douceur pareille, soit complètement indigne d'amour. Si je regarde par la fenêtre, je trouve un enchantement immuable, c'est presque comme si des

prés et des arbres la saveur de mon innocence venait à moi. Cet enchantement, toutefois, qui toujours m'enveloppe, m'use et, à vivre ainsi irrévocablement en lui, je trouve une forme particulière de souffrance. Comme vous le voyez, le cerisier est de nouveau en fleurs. Je ne vais plus le voir, parce qu'il ne me dit plus rien. Il est toujours jeune, il est comme en dehors des événements auxquels il a assisté et desquels il ne conserve aucun souvenir; et moi je suis à présent fatiguée d'être en proie à cette éternelle douceur.

★

— A peine eut-elle achevé de se délivrer de son histoire, continua Giovanni Dorigo, que la jeune fille eut l'air pressée de se libérer de ma présence. Elle me congédia avec un sourire fané. Le jour suivant, ainsi que je l'ai dit, je partai.

Mais son récit, que j'ai reconstitué en y ajoutant seulement de quoi suppléer aux gestes, aux expressions du visage, à la chaleur des paroles, me laissa une étrange impression. Il me semble à présent que ces collines aux lignes si douces donnent seulement asile à des gens comme elle et moi, que dans chaque maison il y a là-bas quelqu'un de semblable à nous et que, pour s'en rendre compte, il suffirait d'un peu d'attention. Cette impression confirme notre thèse et souligne la raison d'être de notre œuvre. C'est pourquoi j'en fais la conclusion de mon récit.

Le brouillard, au dehors, s'était fort épaissi et l'air était devenu sombre. En regardant par la fenêtre, on ne pouvait plus voir le jardin. Dorigo, à présent, vivait sans plus ressentir de honte, dans une chaleur qui le satisfaisait savourant son succès et souhaitant presque que la séance ne finît jamais. Mme Van der Goes sonna et un valet de chambre entra portant le thé qu'il servit en silence.

GUIDO PIOVENE.

*(Traduit par Marie Canavaggia.)*

# JOURNAL D'UN CHEVAL

C'est fait. Je puis rendre mon harnais : j'ai gagné ma course. Voilà longtemps que cela durait. Depuis mes débuts, il y a une quinzaine d'années, à peu près. A dater de là, j'ai été de la plupart des compétitions. C'était bien exaltant. On m'a vu fringuer sur toutes les lignes de départ. J'étais encore un jeune poulain; j'avais l'espoir dans le sang. Ah, les folles galopades! Je m'élançais, au signal, avec les autres concurrents; je franchissais légèrement les obstacles...

J'ai derrière moi des performances honorables. Ma première exhibition publique remonte à 1935, dans le prix Goncourt. Mais ce n'était qu'une sortie d'essai, pour me faire les muscles et les nerfs — un *canter*... A la longue, je me suis familiarisé avec le langage de tournure hippique dont on se sert dans ces occasions.

Plus tard, j'ai couru dans le prix Victoire. Puis, de nouveau, dans le Goncourt (prisonniers) où je ne suis même pas arrivé *placé*. A plusieurs reprises, j'ai essayé de percer dans le Renaudot. Je n'étais qu'un vague *outsider*.

Cependant, on ne cessait pas de m'encourager; on m'affirmait que j'accédais, peu à peu, à ma meilleure forme. Et je caracolais de plus belle, bien que je me sentisse parfois un peu las. Je prenais du poids. En vérité, je crois que j'avais un certain fond, mais ce qui me faisait défaut c'était, semble-t-il, la pointe de vitesse finale : le *finish*, sans quoi l'on ne devient jamais un véritable *stayer*. C'est cela : je manquais de *finish*.

Malgré tout, l'an dernier, je me trouvais derechef dans le lot des partants. Dès le mois de juin, j'étais en action. D'abord dans le prix des Critiques (100.000 fr.). Cette fois, j'étais grand

favori. J'avais plusieurs *supporters ;* je me maintenais dans le peloton de tête; j'approchais du poteau; je me suis mis à faire des projets d'avenir. Eh bien, j'ai été battu, après une lutte sévère; je n'étais que second. Là encore, j'ai manqué de *finish*.

Ensuite, j'ai connu des semaines de découragement. Non, décidément, me disais-je, je ne serai jamais un *crack*. Je me suis dit aussi que bien d'autres que moi n'avaient jamais remporté de prix. Les exemples étaient nombreux. J'en ai établi une liste.

Mais, sur l'entrefaite, on m'a garanti que, pendant la grande saison de décembre, j'aurais enfin toutes mes chances. Il me fallait fournir un dernier effort. Bon.

En octobre, la bataille a commencé. Les journaux spécialisés ont pronostiqué ma victoire possible dans le Goncourt. On reproduisait ma photographie. Ma cote baissait. Je relevais la tête et les oreilles.

— Cette fois, vous le tenez, me déclarait-on.

Plus tard, on n'a presque plus cité mon nom pour le Goncourt, mais j'étais de plus en plus en vue pour le Renaudot.

— Vos chances pour le « Grand » ont diminué, mais le « Petit » ne peut vous échapper, me répétait-on.

On me faisait des signes mystérieux que je comprenais fort bien. Allons, c'était réglé. On me recevait partout chaleureusement. J'avais pris, autant que je peux, une expression de contentement. On prévoyait un *boom ;* on misait sur moi. Un journaliste a décrété :

— C'est l'année Calet.

Nous approchions du 6. On a parlé d'un nouveau jury composé de dames : la Cote d'Amour. Moi, je songeais à autre chose.

Et ,brusquement, à quelques jours de la décision, tout a changé...

— Ce sera dur, m'a confié un informateur bien placé.

Que s'était-il passé? Allais-je, encore un coup, faiblir dans les ultimes moments, à deux foulées de l'arrivée?

Le 6 au matin, le fils de ma concierge me félicitait encore et me souhaitait bonne chance. Il n'était pas très renseigné. Je me sentais vaincu.

A midi et demi, j'apprenais par mon appareil de radio que je ne figurais d'aucune façon parmi les lauréats du « Grand » ni du « Petit ».

J'ai repris un air triste; j'étais tout près de jurer que je ne courrais jamais plus de ma vie.

Ce qui me contrariait beaucoup, c'est que j'avais compté sur un de ces prix pour solder diverses dettes, entre autres une somme assez importante à Jeanne, une cuisinière alsacienne, qui avait eu la naïveté de croire à mon étoile. Qu'allais-je lui dire?

J'en étais à ce point lorsque j'ai appris par téléphone que l'on venait de m'attribuer la Cote d'Amour. C'était une voix de femme qui m'annonçait cela. J'ai eu, je l'avoue à présent, un petit coup de tonnerre au cœur. Enfin, j'en tenais un! Je ne m'étais pas essoufflé en vain pendant quinze ans. Quelle heureuse terminaison de carrière pour un jeune poulain!



Et ç'a été la soirée du couronnement. J'ai connu la presse, les applaudissements; j'ai entendu murmurer sur mon passage : « C'est lui! ». On m'a traité comme un boxeur, ou comme un homme d'État. Les photographes se sont emparés de ma personne — d'ailleurs, je n'existais pour ainsi dire plus. Le magnésium crépitait, les bouchons de champagne sautaient. J'ai été embrassé par les neuf dames; je les ai embrassées. Odette Joyeux m'a donné le chèque de cent mille francs. J'ai pensé fugacement à Jeanne, la cuisinière. Les photographes nous ont fait mimer dix fois cette scène intéressante; j'ai remercié autant de fois. Puis, les photographes ont voulu que les dames me portassent en triomphe. Ils m'ont fait enlever mon pardessus; ils ont voulu aussi que je prenne quelques poses naturelles un récepteur de téléphone à la main. Je ne sais pas pourquoi.

Des reporters m'ont interrogé sur mon passé, sur mon avenir. J'ai répondu au pied levé. Là-dessus, sont entrés les radioreporters qui se sont disputés avec les photographes, assez violemment. On avait l'impression qu'il s'agissait d'une querelle permanente. J'ai fait quelques déclarations incertaines au micro. Je me demande encore ce que j'ai bien pu dire, moi qui n'ai pas l'esprit prompt. Peu après, on a tenu à nous rephotographier en groupe. C'étaient des photographes plus exigeants, plus « artistes » que les précédents. Ils nous ont placés, ils nous ont

demandé de pencher la tête... Nous formions de jolis tableaux vivants. L'un d'eux m'a rappelé un numéro de cirque : la « pyramide ». Je me trouvais bien au milieu des neuf dames. Il faisait chaud, cela sentait bon. C'était la gloire, en somme.

Il a fallu rentrer au XIVe, à pied. Un jeune homme qui nous pilotait dans la nuit nous a raconté son enfance, son adolescence et ses premières amours qui se sont passées dans les rues et les avenues que nous suivions.



Durant plusieurs jours, j'ai été complimenté. Ma voisine de palier a congratulé ma femme; elle venait d'apprendre par son journal que M. « Carrelet », c'était moi. Elle l'ignorait jusque-là. J'ai parlé à la radio aux Canadiens (français), aux Luxembourgeois, aux Nord-Africains, aux Suisses, aux nègres (sur ondes dirigées), aux Allemands (zones anglaise et française), aux Niçois, aux Autrichiens, aux Monégasques... C'est, du moins, ce que l'on a prétendu. Je me suis répété quelquefois.

Par la suite, j'ai reçu des extraits de presse, par douzaines, de la province surtout : de Charleville, de Moulins, de Saint-Étienne, de Besançon, de Marennes, de Rodez... Mon portrait me revenait de partout. Il a été reproduit par *L'Ardennais*, *Valmy*, *La République de Franche-Comté et du Territoire de Belfort*, *Libre-Artois*, *Le Courrier Picard*, *Rouergue Républicain*, *Nord-Soir*, *Nice-Matin*, *Midi-Soir*, etc. En regardant tout cela aujourd'hui, un peu rêveusement, je lis une petite nouvelle assez curieuse dans *La Nouvelle République du Centre-Ouest* (de Tours). Juste au-dessus de l'entrefilet qui me concerne, il est écrit ceci :

> « A Toulon, à la surprise générale, alors qu'on jetait les premières pelletées de terre sur le cercueil de feu Ricoulin, employé au service vicinal, un homme versa dans la tombe le contenu d'une bouteille de pastis. Sommé de s'expliquer, il révéla qu'il agissait conformément aux dernières volontés que lui avait confiées son ami Ricoulin. »

On a bien tort de dire que la tradition de bonne humeur française se perd.

Il m'est parvenu également des coupures de l'étranger :

*L'Illustré* de Lausanne, *Vooruit* de Gand, *Le Journal d'Égypte*, *Le Soir* de Bruxelles; et même *L'Écho du Kivu* à Costermansville (Congo belge). Ah, je suis célèbre dans le monde entier!

J'ai pu rembourser mon arriéré à Jeanne, l'Alsacienne, et payer mon percepteur. Ils ne s'y attendaient point. La Cote d'Amour m'a valu, par surcroît, d'être reconnu par une ancienne fiancée que j'avais tout à fait oubliée. Elle m'a paru vieillie, mais ses cheveux sont toujours blonds.

Et j'ai été nommé membre du Club du Petit-Montrouge. C'est une association dont les membres se réunissent le dimanche matin à l'heure de l'apéritif, dans un café voisin de l'église de Saint-Pierre, avenue du Maine.



En tant qu'homme (de lettres), je suis content aussi.

HENRI CALET.

# MORTE AVENUE DE SÉGUR

Là, où nous habitons, les avenues sont profondes et calmes comme des allées de cimetière. Les chemins qui conduisent de l'Ecole Militaire aux Invalides semblent s'ouvrir pour des funérailles nationales. Un trottoir à l'ombre, l'autre au soleil, ils s'en vont entre leurs platanes pétrifiés, devant deux rangées de façades contenues, sans une boutique, sans un cri. Mais une anxiété frémissante peuple l'air. C'est l'appréhension du son des cloches. Le ciel vole bas sur mon quartier prématurément vieilli. Tant il est vrai qu'on a l'âge de ses artères.

Ma maison s'élève au carrefour de deux silences. L'absence

de sergent de ville ajoute à la distinction du lieu. Donc, cette ancienne bâtisse neuve achève là de noircir avec élégance et modestie. Quelques moulures en forme de corne d'abondance et une manière de clocheton pointu sont les seuls ornements consentis à sa frivolité. Pour le reste, on dirait d'un thermomètre. Elle est haute et étroite, toute en fenêtres pour prendre le jour. Elle ne le renvoie pas. Je me demande ce qu'elle en fait. C'est d'ailleurs l'un des principes qui dominent la vie de la maison — ce peu de vie que nous avons en commun — de ne jamais rien renvoyer : ni le jour, ni l'ascenseur, ni les bonnes.

Aujourd'hui, je l'ai regardée dans les yeux avec mes yeux d'étranger, pour voir de loin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en pouvoir agir ainsi avec sa propre maison et il est plutôt triste que cela soit possible. Mais elle n'a rien fait pour me reconnaître. Pour comble, elle se donnait l'air d'être ailleurs.

Un prêtre, qui portait les derniers sacrements, hésitait devant la porte. Chez nous, où le bon Dieu livre à domicile, c'est un spectacle aussi courant — et plus discret — que celui des pompiers dans les quartiers où il y a le feu. Chez nous, il n'y a jamais d'incendie, jamais de suicide, jamais d'asphyxie. Mais l'on meurt fort quotidiennement, avec faire-part et sur rendez-vous. On mène la belle mort.

Le prêtre se décida à pousser le lourd battant en fer forgé, doublé de vitres. Je pense qu'il en apprécia la pesanteur de bonne qualité avant de l'abandonner à son inertie moelleuse. L'appareil retomba sans bruit sur mes talons. Le prêtre dit : « Excusez-moi ». Je tendis la joue gauche pour lui montrer que j'étais de mèche. Il n'y prêta pas attention et franchit en trois bonds la claire petite entrée pavée de mosaïques, païenne pour tout dire. Je ne le rejoignis qu'au pied de l'escalier.

— Êtes-vous de la maison ? demanda-t-il.

— Oui, mon père, répondis-je, avec une onction où je me délectais si bien qu'il crut, par surcroît, que j'avais été élevé dans « nos maisons ».

— En ce cas sauriez-vous m'indiquer à quelle porte on trouve les Mordoret.

— Hélas ! mon père, je l'ignore totalement.

Il parut étonné que je ne connusse pas les gens qui mouraient sous le même toit que moi.

— Nous autres, repris-je, quand nous désirons savoir comment nous sommes faits, nous considérons la maison d'en face. Je pense qu'elle nous renvoie fidèlement notre image; autrement, qu'y pouvons-nous ?... Au premier étage habite une aveugle, au second un général en retraite, au troisième un vicomte dans les assurances, au quatrième une veuve, au cinquième un bossu, au sixième une petite fille modèle et ainsi de suite... Quant aux Mordoret, je ne vois pas qui c'est.

— Qu'entendez-vous par : Et ainsi de suite ? dit-il. Je ne suis pas ici pour m'amuser.

— C'est précisément ce que je voulais exprimer : personne ne s'amuse dans ce quartier. On ne sort pas des généraux, des veuves et des vicomtes. Je sais très bien qu'il en faut, cepen...

Sur quoi, une musique fracassante dégringola l'escalier, vint s'écraser sur nos têtes. Un piétinement lointain commença de sourdre au plus secret de la demeure.

— Eh bien! dit le prêtre. Que faites-vous des nègres ?

— Ce ne sont pas des nègres, dis-je, c'est le bossu, notre bossu.

Nous retournâmes dans l'entrée et frappâmes à la loge. Sur la commode le réveil-matin allait bon train. Veilleuses, les concierges sont la conscience des maisons. Rien ne bougeait derrière les rideaux. Il y avait une pancarte coincée contre la tringle : *La conscience revient de suite.*

Je découvre ici qu'un second principe régit la vie de tous ces immeubles : le principe des concierges communiquants. Bon an, mal an, nous n'échangeons pas trois paroles avec nos voisins, ils ont pour nous un regard de nulle part et, cependant, d'un bout à l'autre de l'avenue, nos concierges se rendent visite, assidûment. Par le moyen de ce fragile réseau, à fleur de sol, ces maisons de plein vent entremêlent solidairement quelques petites racines, à quoi elles doivent, sans doute, de ne pas tomber de leur haut.

Il est vrai également que l'escalier de service favorise les échanges entre la loge et le personnel naviguant sous les combles. Mais ici, les machinistes ne sifflent pas derrière le décor, les portes frémissent à peine. Rien à faire, rien à dire dans des cuisines sans odeurs, sans chansons, sans bruits. Ces ménages sont peu remuants. Nos vieilles bonnes opposent la carapace

pesante d'une morne fidélité aux sollicitations nerveuses de la concierge. Et puis, la concierge est mariée au mari de la concierge. Il ne nous a pas été présenté. Au petit matin, il s'en va au lycée porter de classe en classe le cahier des absents, porter l'absence. Autant dire : rien. On chuchote sous les préaux que, moyennant une gratification, il efface les absents. Cette absence d'absence est un peu terrifiante. Il rentre vite chez lui où sa femme l'efface à son tour. La nuit, il s'endort d'un sommeil de prince consort dans le vaste lit, monté comme une passerelle, où traîne le cordon. Soucieuse, aiguë, la concierge a gardé la pomme dans sa main. C'est la porte fermée à l'aventure.

A dormir ainsi, l'homme, la femme et le cordon semblable à un serpent, ils ont fini par avoir un enfant. Il y a des précédents. Il n'y en avait pas chez nous. Nous avons aussitôt considéré la petite fille comme l'enfant de la maison : comme l'enfant qu'à nous tous, bossus, veuves, orphelins, généraux et vicomtes, nous aurions mis au monde, comme la souris blafarde accouchée par cette montagne de six étages qui l'écrase et lui fait les joues creuses; c'est dire avec quel œil glacé nous l'avons regardée.

Elle vient, pour ses cinq ans, d'obtenir la croix. L'aveugle ne l'a pas vue, le général ne l'a pas décorée, le vicomte méprise les distinctions laïques et obligatoires, la veuve, cloîtrée, n'en a rien su, le bossu ne s'est pas redressé, la petite fille modèle rêve d'une autre petite fille à son modèle. Ainsi passons-nous à côté d'humbles réjouissances.

— Nous avons fêté ça chez le pâtissier avant de retourner à la maison, nous deux Lily.

— A ce propos, j'ai vu un curé qui rentrait chez vous tout à l'heure. Vous devriez aller voir.

— Un curé, mon Dieu! croyez-vous qu'il y ait un recensement ? Et ce pauvre petit ange qui n'est pas encore baptisé.

— Alors, restez donc dans ma loge. Il finira bien par ressortir.

— Entreprenons, dit simplement le prêtre, en gravissant les premières marches.

Il ne portait pas de bottines mais des souliers bas assez élégants. Peut-être des Richelieu. Je remarquai, en outre, que sa soutane tombait bien, pour autant que la pâle clarté filtrée par

le vitrail me permît d'apercevoir sa silhouette noire délicatement voûtée. Je la suivis comme *mon* ombre...

L'aveugle n'a jamais vu le jour. Une amie charitable vient lui dire de temps à autre qu'elle n'y perd rien. Cette amie est très laide. L'aveugle serait jolie. Elle entend tout et soupèse le monde dans le creux de sa main. Mais elle aspire au moment où ses yeux se fermeront, ses yeux ouverts la nuit. Une institution délègue auprès d'elle, par roulement, une assistante. On la promène un peu partout. Et le monde lui file entre les doigts.

— Je vous retiendrai un instant, dit-elle, en étendant les bras vers nous qui restions sur le pas de la porte. Elle nous poussa vers un salon, une sorte de piste plutôt, où tous les meubles avaient été rangés le long des murs, de peur qu'elle ne s'y cognât. Le prêtre fit tapisserie avec une certaine gentillesse.

— Comment me trouvez-vous, franchement? interrogea l'aveugle, en se plantant au milieu de la pièce.

— Mon enfant, ma chère enfant, dit le prêtre, je vous parlerais d'une autre lumière...

Moi, je ne voyais que les bas de la jeune femme qui godaillaient autour de ses genoux.

— Enfin, Mordoret, intervins-je, ça vous dit quelque chose ? j'articulais très fort, comme s'il se fût agi d'une sourde, d'une captive lointaine, d'une dormeuse à émouvoir.

Vive, elle se tourna vers moi :

— Ça me dit : Quel coup de soleil! c'est comme un fruit que l'on mange à l'arbre, c'est la chair d'un... de... c'est la chair humaine.

— Mon pauvre enfant! murmura le prêtre. Nous ne devons pas nous attarder sur toutes ces choses.

Longtemps encore, l'aveugle nous demanda : « Suis-je belle ? » Elle caressait lentement son visage en nous raccompagnant.

Le prêtre agrippa la rampe. J'admirai sa main fine et blanche, à l'index impérieux comme d'un sceptre. « Montons au-dessus », dit-il, la tête penchée en arrière, les yeux mi-clos...

A chaque aube, le général meurt. La note filée d'un clairon blesse d'une onde déchirante le lac tumultueux de sa mémoire. Il se lève d'un bond et consulte le baromètre. Le général aime la précision et les instruments qui y prétendent. Dans le fond

de l'appartement, il a aménagé une petite chambre en atelier. C'est un bricoleur-né.

Entre les deux guerres, à ses moments perdus pour ainsi dire, il avait inventé un fusil pour tirer sans se retourner. Ou quelque chose d'approchant. L'Etat-Major a vu cela d'un mauvais œil.

On ne tourne pas le dos au danger. On l'ignore.

Après avoir guetté en vain une étoile nouvelle, sous Vichy, le général était donneur de lait. Il présidait à la goutte du nourrisson dans le secteur Ouest. A la libération, le bossu l'a fait arrêter pendant quelques heures. Aujourd'hui, c'est le général qui touche du lait. Il en boit une petite tasse le matin, une petite tasse à quatre heures, entre ses promenades. Car le général marche interminablement, arpente en raccourci cette brillante carrière qui conduit de l'Ecole Militaire aux Invalides et, des sonneries de l'aube aux sonneries du soir, traque des souvenirs en bataille et son ombre qui fait le mur lorsqu'il longe la caserne.

Majestueuse, sa femme lui tricote des passe-montagnes.

La porte s'entr'ouvrit :

— Vous faites erreur. Pas de Mordoret ici.

Nous n'avions d'autres mots de passe.

— Mais, dis-je, vous pourriez peut-être nous renseigner ?

— Depuis vingt-cinq ans que je suis au service du général et de madame : Tafilalet, Constantine, Auch, Vincennes et couëtera, je n'ai jamais entendu ce nom-là.

— Le général ?

— Le général est allé prendre de l'exercice, dit la bonne, en refermant la porte.

Le prêtre se pencha dans la cage de l'escalier. Le soleil froissait des reflets mauves et roses sur sa chevelure d'argent, mollement ondulée.

— Encore quatre, dit-il...

Le vicomte n'a pas d'histoire. Sa femme lui en fait une. A contempler notre avenue qui file vers le viaduc du métro, elle a peur qu'on croie qu'elle habite dans le quinzième. Effectivement, il s'en faut d'un rien. Elle en mourrait. Pour mettre les choses au point. elle donne des réceptions où son mari manque d'assurance.Le soir, ils s'injurient en lavant la vaisselle.

Notre coup de sonnette fut un coup de théâtre. Nous dûmes briser un cercle de femmes élégantes. Leurs maris, plus lourds,

se tenaient embossés dans les embrasures. On avait allumé les lampes. Dressant sa mince taille devant la cheminée, le collet retroussé avec désinvolture, le prêtre pérora d'emblée avec enthousiasme :

— Les Mordoret ? je les ignorais jusqu'à ce qu'une des dames de nos Œuvres vint m'avertir qu'il y avait danger de mort. Dans cette maison, est-ce bien possible ?... Suis-je en avance ? Suis-je en retard ?... Il y a tellement de portillons à franchir.

D'une chiquenaude preste, il chassa un grain de poussière sur sa manche et sourit.

— Çà, l'abbé, interrompit la vicomtesse, puisque vous êtes là, faites donc la jeune fille de la maison.

Le prêtre s'exécuta avec grâce et versa un doigt de champagne dans le verre des invités.

— Mordoret ? non vraiment, je ne connais pas, dit une dame, en pinçant les lèvres... il faut avouer que nous sortons si peu.

— En tout cas, c'est passionnant, renchérit une autre. Ce sont les inconnus dans la maison.

On nous remercia pour l'intérêt que nous soulevions malgré nous. On me prenait pour un jeune diacre. Je n'avais d'œil que pour le ciboire posé sur un buffet dans sa boîte noire et renflée, comme un cornet à pistons, voire un petit bugle, promis à quelque musique de chambre.

— La prochaine fois, nous glissa la vicomtesse, sur le seuil, ce sera plus ésotérique.

— Les charmantes gens, dit l'abbé, nous reviendrons. Son visage d'ivoire se colorait imperceptiblement, les narines palpitaient de part et d'autre de l'arête précise du nez.

— Nous devons approcher, murmura-t-il.

Un froissement d'étoffe, dix marches au-dessus de nous, une prompte dérobade : la veuve nous guettait.

Depuis des années, la veuve survit dans l'ombre. Elle a fermé à jamais ses volets par habitude ancienne et tiré de lourds rideaux sur les malheurs du jour. Chez nous d'ailleurs, à partir d'une certaine heure, seule une petite lumière filtre encore aux fenêtres de l'aveugle. On ne s'en étonne même plus.

La veuve s'est installée une fois pour toutes sur le palier dans l'attente de je ne sais quel retour, de je ne sais quel départ. Elle s'y balade, trois pas à gauche, trois pas à droite et bâille

des bulles devant l'immense glace où elle apprivoise ses nouveaux chapeaux. Les oiseaux de paradis, les tulles, les taffetas, l'organdi rose... à chaque jour suffit sa peine. La veuve mourra coiffée.

Ses chapeaux ont la couleur des saisons. Nous les appelons Pluviose, Vendémiaire ou Fructidor. Elle nous les laisse admirer furtivement mais, sur notre passage, elle se rencogne, fixée contre le chambranle de sa porte, la tête inclinée, une jambe sous elle, dans l'attitude héronnière des prostituées. Son regard lourd vous pousse dans le dos.

Nous l'avions à demi surprise. Je craignais le pire.

— Ne m'abordez pas, cria-t-elle, en se claquemurant à grand fracas.

— Elle doit croire que nous venons pour une quête, murmura le prêtre. Vraiment, en avons-nous la mine ?

— Nous ne trouverons certainement pas là ce que nous cherchons, affirmai-je.

La porte s'entrebâilla un instant :

— Je suis en cheveux, jeta la veuve.

— Il n'y a pas d'offense, ma fille, répliqua le prêtre, le nez contre la porte. Nous allons nous retirer sur-le-champ. Puis, s'inclinant vers moi :

— Elle est un peu dérangée, dit-il.

On la dit aussi très riche. Mais, que ne dit-on pas ? Le bossu estime qu'elle vit de la retraite des blanches. Il garde cela pour lui. A qui s'en ouvrirait-il ? Nous ne le comprendrions pas. Le bossu est le plus émancipé d'entre nous. Il a beaucoup roulé sa bosse.

Il rentre, passé minuit, rotant son nom à la concierge. Auparavant, nous entendons tourner le moteur de sa voiture. On rêve mieux ensuite dans la maison.

Le bossu a des femmes à sa table dans des cabarets veloutés, mais il revient toujours seul et, seul encore, il danse l'après-midi, comme il a vu faire les autres, avec un chaise dans ses bras. Plus tard, il se lancera peut-être pour de bon.

Il n'entendit pas notre coup de sonnette. Il n'a pas l'habitude et les nouveaux airs font tellement de bruit. Nous l'écoutâmes labourer le plancher entre ses quatre murs.

— C'est une samba, dis-je.

— Je ne suis pas hostile à la danse quand elle est bien comprise, déclara le prêtre. Mais nous perdrions notre temps à insister.

Il s'assit spontanément sur une marche et fit la moue.

— Je crois que nous avons frappé partout, soupira-t-il. Ce doit être une erreur de ces dames. Elles inscrivent tout pêle-même sur leur agenda et elles se surmènent tant, les pauvres âmes!

— Sait-on jamais! dis-je. Encore un effort. La petite fille modèle révèle parfois des choses étranges et elle habite la maison plus souvent que moi.

La petite fille modèle a un mari léger. Les heures lui pèsent. L'appartement n'en finit pas. Si elle osait, elle descendrait danser un moment avec le bossu qui l'appelle Mademoiselle, comme autrefois. Elle en profiterait pour toucher sa bosse. Il paraît que cela porte bonheur.

La petite fille modèle a le sentiment que l'existence la néglige. Parmi les porcelaines fragiles, les sombres tableaux, les tapisseries majestueuses, les ors fanés, les bois précieux, dans ce naufrage luxueux déchaîné par une génération plus stricte, elle rêve de fêtes plus foraines, aspire à des pièges subtils et cultive un souci d'argent qu'elle arrose un peu chaque soir.

Pour aider le ménage à tourner, elle peint des manèges, elle peint la girafe. Les jouets s'entassent par négligence dans une chambre claire qui sent le vernis. Il n'y manque plus qu'un enfant. Sont-ce des choses à faire? Ces gens sont si loin de leurs sous.

Les cambrioleurs sont venus un beau jour. La petite fille modèle suçait son pouce. « Vous m'avez fait peur, a-t-elle dit, je croyais que c'était le gaz. » Elle ne possède rien au monde et n'a pas pu les guider dans leur choix. Elle aurait tellement voulu leur faire plaisir. Ils n'ont pas su se décider : Les Fragonard, c'était trop, la boîte à musique pas assez. Ils ont quand même descendu la boîte à ordures en s'en allant. Puisque c'était sur leur chemin.

Nos ordures ne nous font pas honneur. Elles sont maigres et nous les dissimulons le plus possible. Mais l'aveugle est au régime, le général frugal, le vicomte parcimonieux, la veuve conservatrice, le bossu va au restaurant et nous, nous sommes

pauvres. A qui la faute ? les cambrioleurs ont dû avoir une triste opinion de nous. La petite fille modèle espère pourtant qu'ils reviendront au moment des étrennes.

Quand on est venu pour nous couper le gaz, elle ne s'en est pas aperçue.

Je pris la clé sous le paillasson.

— Est-ce que tu ramènes quelque chose à manger ? demanda-t-elle... oh chic! tu es avec quelqu'un.

Je dois avouer que c'est assez dans mes habitudes, ma femme souscrit tendrement à ces garnisons fraternelles. Je pense parfois que je lui fais une vie de cantinière.

— Crois-tu qu'il porte une culotte sous sa jupe ? me souffla-t-elle à l'oreille.

— Naturellement, répondis-je, en précipitant le prêtre vers une nichée de coussins.

— Et les Écossais ? insista-t-elle.

Je coupai court :

— Je pense, mon père, que vous nous ferez l'honneur de partager notre dîner.

Nous n'avions pas oublié l'objet de notre enquête, le repas fut charmant et mystérieux. Le prêtre était un fin parleur. Il plaisait beaucoup à ma femme. J'étais aux anges.

Au moment de se séparer, la petite fille modèle eut une idée :

— Pour vos Mordoret, suggéra-t-elle, pourquoi ne téléphonez-vous pas aux renseignements ?

C'était judicieux. Le téléphone joue un rôle important dans sa vie et, comme par miracle, il fonctionnait. Mais, là aussi, nous essuyâmes une grande déconvenue.

— J'ai ma conscience, conclut le prêtre, le Bon Dieu reconnaîtra les siens.

C'était, cette fois, le mot de la fin, combien pertinent. Il faudra que nous songions à nous faire connaître.

La coursive où meurent les bonnes sent le cotillon poussiéreux, la vieille malle, les accessoires. On y accède par une rallonge d'escalier où s'égoutte un poste d'eau.

Élina Mordoret est seule dans la vie, seule dans la mort, seule à l'étage. Pendant l'occupation on a ramené les bonnes dans

les appartements. Pour se sentir entouré et surtout pour mettre des pommes de terre dans leurs chambres, du charbon, des stocks. Une grande transhumance domestique. Mais la veuve ne supporte aucune promiscuité. Elle a peur qu'on lui vole ses projets de chapeaux. Elle n'a pas fait redescendre Élina.

Élina étouffe. Elle ne peut plus atteindre le broc sur la table bancale. Elle n'aperçoit pas davantage l'image de première communion de son petit neveu, le crucifix au-dessus de sa tête, le rameau de buis. La lucarne s'ouvre à ciel perdu sur un pâté de cheminées. Qui lui donnera la lumière ?

On la connaît bien pourtant, la vieille Élina, elle est comme attachée à la maison. Les locataires se la transmettent avec les meubles. Autrefois, on prétendait qu'elle mourait à la tâche. Et voilà qu'elle meurt dans son lit. Son lit ? Non pas : elle meurt dans le lit des autres : un matelas étroit sur un sommier pliant.

Elle trouve qu'on tarde à venir. Elle a peur de s'en aller sans les secours. Le Temps passe, c'est l'heure où le prêtre renonce à découvrir ces Mordoret étranges pour lesquels on l'a convoqué. Demain il fera jour. Il éclaircira la chose. Il compulsera ses annuaires.

Mais, dites-moi, sur quel livre se trouve donc écrit le nom de famille des vieilles bonnes ?

Pour l'éternité, les servantes n'ont qu'un prénom. Comme les saintes.

Mélanie, Ursule, Rosalie, Apolline, Clémence, Opportune, Gertrude, Victoire.

ANTOINE BLONDIN.

# CHRONIQUES

## *LECTURES*

### L'ESPRIT DE FAMILLE

*Tes père et mère honoreras*
*Afin de vivre longuement...*

Tous les pères, comme chacun sait, ont été les premiers de leur classe. Toutes les mères sont des saintes. Et les uns comme les autres, ainsi que nul ne l'ignore, passent les trois quarts de leur vie à se sacrifier pour et le dernier à souffrir par une descendance indigne, qui ne leur en sait aucun gré... Telles sont, à tout le moins, quelques-unes des vérités premières sur lesquelles se fondent l'esprit de famille et l'ordre social, qui en découle.

De tous les tabous, le tabou familial est celui que les moins conformistes hésitent le plus à transgresser. On passe tout à Gide, sauf d'avoir écrit : « Familles, je vous hais », et je ne suis pas certain que lui-même, l'âge venant, n'ait pas songé parfois à s'en excuser. Car il est entendu, une fois pour toutes, que la famille est chose sacrée et qu'il est, donc, sacrilège, de remettre en question. Or cette notion est une douce imposture à quoi collaborent tous les intéressés, dont elle implique la connivence (du verbe *conniver*, que M. Larousse définit : « participer à un mal en le dissimulant »). C'est que la défense du Tabou est supérieurement organisée.

D'abord, il est à sens unique. Son premier objet est de faire oublier que les parents ont, envers leurs enfants, tous les devoirs, et peu de droits. Tous les devoirs : y compris celui de

se faire aimer d'eux. N'ont-ils pas pris la responsabilité terrible (quand on y pense) de les mettre au monde sans leur demander leur avis? Mais voilà : comparez un instant la rigueur du jugement et de la sanction (morale ou pénale) qui frappent le parricide ou le fils « indigne », à l'indulgence incroyable que rencontrent toujours les parents cruels, infanticides ou tortionnaires d'enfants...

Ne noircissons pas, bien sûr, à plaisir le tableau. La plupart des parents, j'en conviens, sont de fort braves gens, énormément égoïstes, énormément inconscients, comme tout le monde — et comme la plupart de leurs descendants, qui deviendront en leur temps leur fidèle réplique. Mais alors pourquoi, au théâtre, au cinéma (par exemple), le public qu'ils composent les uns et les autres verse-t-il force larmes attendries sur la mère qui se sacrifie pour son enfant? En quoi la chose est-elle admirable? Que voudrait-on qu'elle fît d'autre? Le sacrifier, lui, après lui avoir imposé de vivre? Ériger en vertu ce qui est simplement naturel, c'est une des lois mêmes du Tabou. Aussi bien n'est-ce pas sans plaisir qu'on le voit, d'aventure, dénoncé.

Vous avez deviné où je veux en venir, de quoi je veux parler. Certain romancier nouveau venu m'en fournit l'occasion (1).



Déjà, dans un curieux livre intitulé *Generation of Vipers* (il y a de ces rencontres...), Philip Wylie avait esquissé l'archétype de la mère abusive. Il l'appelle « Mom » (Maman, en argot yankee). Elle constitue, dit-il, un terrible « troisième sexe ». Il croit y voir une création américaine. Mais non, Wylie, mais non. Relisez donc vos classiques. Ou, sans aller si loin, notre Mauriac (*Genitrix*) ou notre Cocteau (*Les Parents terribles)*. Et lisez *Vipère au poing*, de notre Bazin (Hervé), petit-neveu indigne (Dieu merci) d'un « grand » romancier de la Famille. Je vais y revenir. Vous faites vous-même allusion à Freud, notre père à tous, qui a bien, lui aussi, son petit mot à dire sur la question, et qui l'a dit. Je vais y revenir aussi. Non, « Mom » n'est pas une création américaine. Soyez assuré que dans chaque maison de chaque ville de chaque pays du monde, il

(1) Hervé Bazin : *Vipère au poing* (Éd. Grasset).

y a au moins une « Mom » en puissance, dont le rêve plus ou moins avoué est de sucer jusqu'à la dernière goutte le sang de sa descendance. Car « Mom » est une manière de vampire : c'est la « vamp » maternelle, modèle préfabriqué de toutes les « femmes fatales » du cinéma.

Aussi bien, Wylie, — vous qui écrivez : « L'homme a gardé une conscience très claire du fait que l'amour maternel peut toujours, à l'occasion, se transformer en fournaise dévastatrice; le spectacle de la mère dévorant ses enfants avec la ferme conviction que c'est pour leur bien est trop vieux pour qu'une société, si ce n'est la plus artificielle, puisse le négliger... » — vous qui écrivez cela, Wylie, je crois qu'un livre comme celui de Bazin (Hervé) ne vous scandalisera pas. Moi non plus.

Bien sûr, le héros de *Vipère au poing*, Jean Rezeau, dit « Brasse-Bouillon », a la partie belle. Mme Rezeau mère, surnommée par ses enfants « Folcoche » (audacieuse contraction de « Folle cochonne »), est un parangon de noire bêtise et de pure méchanceté. Ayant quitté ses fils peu après leur naissance, les retrouvant alors qu'ils approchent de la puberté, elle n'est leur mère qu'en titre, et les liens qui s'établissent entre elle et eux sont tout de suite ceux, ambigus, qui unissent le tortionnaire à ses victimes. Il n'y est jamais question d'amour, même détourné de son cours naturel, de ses fins. Cet amour, sans doute, il ne faudrait pas aller très loin pour en trouver chez le narrateur comme une vague nostalgie refoulée et qui n'a guère de peine, en vertu de l'éternelle loi du refoulement, à se muer en son contraire (« J'entre à peine dans la vie et, grâce à toi, je ne crois plus à rien ni à personne. *Celui qui n'a pas cru en mon Père, celui-là n'entrera pas dans le royaume des cieux...* Celui qui n'a pas cru en sa mère, celui-là n'entrera pas dans le royaume de la terre. Toute foi me semble une duperie, toute autorité un fléau, toute tendresse un calcul. Les plus sincères amitiés, les bonnes volontés, les tendresses à venir, je les soupçonnerai, je les découragerai, je les renierai.... On me fait naître et mourir. A moi, seulement, ce qui se trouve entre les deux, ce qui s'appelle pompeusement le destin. Mais ce destin lui-même, des Folcoche le préfacent, l'engagent, l'escroquent : cette escroquerie s'appelle l'éducation. Je dois dire non à toute cette éducation, à tout ce qui m'a engagé sur une voie choisie

par d'autres que moi et dont je ne puis que détester le sens, puisque je déteste les guides »). Mais enfin, cet amour « Brasse-Bouillon » ne l'a pas connu. Il n'a pas menacé sa liberté. Ce qu'il y a de terrible chez « Mom » d'ordinaire, c'est qu'elle aime ses enfants, enfin elle le croit et surtout le leur fait croire, en sorte que s'ils ne lui rendent pas la pareille, les voilà mûrs pour la mauvaise conscience des ingrats sans entrailles. A cela du moins Jean Rezeau échappe. C'est sa force. En somme, en s'installant immédiatement sur le plan de la haine ouverte, ses rapports avec sa mère l'ont peut-être sauvé d'une emprise qui eût pu être grave. Une haine pure est l'antidote d'impures amours, et Freud a souligné quelles perversions peut engendrer parfois le « vampirisme » maternel.

Par exemple : « Dans tous les cas observés, nous avons pu constater que ceux qui seront plus tard des invertis passent pendant les premières années de leur enfance par une phase où leur instinct sexuel se fixe sur la femme, en la personne de leur mère. Après avoir dépassé ce stade, ils s'identifient à elle et deviennent leur propre objet sexuel, c'est-à-dire que partant du narcissisme, ils recherchent des adolescents qui leur ressemblent et qu'ils veulent aimer comme leur mère les a aimés eux-mêmes... L'absence d'un père énergique dans l'enfance favorise toujours l'inversion » (1). Pour la « Mom » classique, en devenant inverti, son fils ne lui échappera pas dans les bras d'une autre femme, neutralisée l'action du bienfaisant complexe œdipien. On voit, dans *les Parents terribles*, cités plus haut, comment joue ce mécanisme : le jour où Michel la « trompe » avec Madeleine, « Mom » Sophie se tue par déception, par jalousie, pour se rendre *quand même* intéressante. Ce personnage est l'un des plus odieux du théâtre contemporain : bien peu semblent l'avoir remarqué (et Cocteau lui-même...).

Jean Rezeau lui, n'a pas à craindre un tel « transfert ». Au contraire. Moins totalement raidi dans sa haine pour Folcoche, sans doute demanderait-il aux autres femmes ce que sa mère lui a refusé (ne décèle-t-on pas en lui le germe de ce « complexe du sein » que connaissent bien les hommes que le sein maternel n'a pas nourris?). Mais la haine l'emporte. Lors de ses premières tentatives amoureuses, c'est toujours elle qu'il revit : « Ce que

(1) Sigmund Freud : *Trois essais sur la théorie de la sexualité.*

j'en fais, ma mère, c'est sans doute pour satisfaire un instinct que l'âge développe et que nulle tendresse ne saurait canaliser vers les marais du sentiment. Mais c'est aussi contre toi. Ne dis pas que cela n'a aucun rapport. Tu n'es qu'une femme, et toutes les femmes payeront plus ou moins pour toi. J'exagère? Ecoute... L'homme qui souille une femme souille toujours un peu sa mère. On ne crache pas seulement avec la bouche ». Voilà bien, je crois, ce qui sans paradoxe peut s'appeler un sentiment *pur*...

Il trouve enfin son expression dans l'« humour noir » dont Hervé Bazin enrobe son récit et qui n'est jamais facilité, mais signe de vie. C'est le langage même de la vie corrompue à sa source dans le cœur de Jean Rezeau — mais *vivante.*

Celui-là au moins, le vampire maternel n'aura pas eu sa peau. « Mom » est plus habile. C'est presque fièrement, avec une espèce de sombre allégresse, que Brasse-Bouillon portera jusqu'au bout son fardeau de rancœur, — vipère au poing...



Mais si le sadisme maternel de Mme Rezeau et la révolte de son fils atteignent, par leur violence même, la grandeur et la pureté, les choses vont rarement aussi loin, rarement ces jeux de la haine et du sang noir dépassent le stade des rancœurs sournoises et des conflits larvés.

Et cela donne, alors, l'atmosphère étouffante, abominable, qu'on respire tout au long du livre de Maurice Druon (1).

Ce roman me glace. Sans doute l'auteur l'a-t-il voulu, qui ne cache pas, sans jamais l'exprimer, son mépris sarcastique pour ces dynasties grandes bourgeoises, confites dans l'odeur douteuse des salons poussiéreux, des alcôves rances et des haleines aigres des vieillards qui composent, en majorité, le monolithe croulant des « grandes familles ». Oui, ce roman me glace. Comme me glacerait le spectacle d'un Musée Grévin dont les poupées de cire décolorée se mettraient soudain, caricatures tristes, à vivre — si l'on peut dire — d'une vie factice, singeant celle des *vrais* vivants. Les personnages de Druon, mais ne sont-ce pas aussi les « Salauds » de Sartre, descendus

(1) Maurice Druon : *Les Grandes familles* (Éd. Julliard).

de leurs cadres? A ce titre, *les Grandes familles* est une réussite, moins corrosive pourtant que le livre de Bazin.

Resterait à savoir si son objet méritait tant de soins, couronnés par le jury Goncourt. « Il faut laisser les morts enterrer leurs morts... » Et, oui, décidément, je crois que j'aime mieux les vivants de Bazin, que j'aime mieux l'odeur chaude de leur haine que celle de vieux cigare refroidi qui flotte autour des sépulcres druonesques. Car s'il ne s'agit point de jeter sur l'obscène vieillesse de Noé le voile d'une pudeur hypocrite ou complaisante, il n'est pas très ragoûtant non plus d'assister à ses ultimes ébats.

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille? » fredonne, à certain moment, M. Rezeau père. Et il répond lui-même : « Partout ailleurs!... » Voilà qui pourrait aussi servir d'épigraphe au livre de Maurice Druon. Et, pour tout dire, le résumer.

CLAUDE ELSEN.

## DU COTÉ DE CHEZ GÉRARD DE NERVAL

Il est souvent courageux pour un écrivain de rester fidèle à lui-même, sans se laisser prendre aux séductions de la mode. Il risque de ne pas se faire entendre. La mode est aujourd'hui aux romans philosophiques, pornographiques ou populaires. Un jeune auteur qui veut plaire doit s'y résigner. S'il répugne aux deux premiers genres, par manque de formation ou d'expérience, il lui faut écouter la voix de Cecil Saint-Laurent, affirmant « *qu'il n'y a pas de honte à se consacrer au grand public* ». Et sans doute il n'y a pas de honte, mais encore faut-il en avoir le temps et le tempérament (le talent aussi, cela va de soi) : pour un Henri Troyat qui livre chaque année ses mille pages, combien de Sartre, de Cayrol, de Druon qui laissent attendre la suite et la fin de leurs romans-fleuves?

Marcel Schneider refuse toutes les tentations. Il se soucie peu de plaire au plus grand nombre, refuse la facilité, la gloire, et se contente d'un domaine étroit, qu'il a choisi d'habiter : celui du roman poétique. Il est loyal et ne cherche pas à tromper :

dès les premières phrases de son livre (1), il avoue : « *Noëlle était née le 25 décembre. Si sa mère l'avait ainsi prénommée, c'était autant à cause de la Nativité que pour fêter le retour de l'Alsace à la France : elle était née à Mulhouse le 25 décembre* 1918. » Tous les mythes déjà sont présents, tous les mythes nécessaires à l'histoire de Noëlle : son prénom d'abord, symbole d'amour et symbole de mort, l'Alsace ensuite, prise entre la France et l'Allemagne, passant de l'une à l'autre en restant fidèle à elle-même, et que Schneider choisit comme le lieu de rencontre idéal d'une héroïne de tradition allemande et d'un romancier français. Pour ne pas trop la dépayser, il la fait grandir en Alsace, et c'est seulement lorsqu'il est sûr d'elle et de sa destinée qu'il la conduit en Ile-de-France, définitivement apprivoisée. Et ce jeu subtil de références lui permet de rendre hommage à celui qui sut transplanter en France un genre littéraire d'origine et d'inspiration germanique et lui donner ses titres de noblesse : Gérard de Nerval. Le roman poétique, depuis, a cherché une vigueur nouvelle du côté du surréalisme, ou du réalisme classique, minutieusement mis au point par Julien Green. Marcel Schneider, comme Julien Gracq, se rattache au surréalisme. Mais la profession de foi qu'il fait au cours de son récit, peut s'appliquer à tous les livres de cette famille, au *Visionnaire* comme au *Château d'Argol* : « *Il n'y a pas de limite entre la vie et le rêve, et le rêve le plus précis contient toujours assez de marge, une sorte de frange bénie, pour réduire la vie et la faire tomber dans son espace improbable.* »

Quelle est l'histoire de Noëlle? Une histoire simple et profonde, d'amour et de mort, brumeuse, où s'affrontent deux chevaliers sans armure : le vivant et le mort, la réalité et le souvenir, l'homme de chair et l'homme de songe. Noëlle hésite, interroge les signes, se laisse aller parfois aux désirs de son corps, et choisit finalement le rêve, le souvenir : elle cueille le romarin, fleur du souvenir. Et ce symbole du titre est lui-même un signe : emprunté à l'écrivain allemand Jean-Paul, il marque une fois encore la fidélité de Marcel Schneider à la tradition choisie. « *La floraison épuise le romarin; c'est pourquoi, dit Jean-Paul, on arrache ses fleurs...* » L'amour de Noëlle n'a pas fleuri. Son amant l'a quittée, lâchement, sans rien lui dire. Elle apprend

(1) *Cueillir le Romarin* (La Table Ronde).

plus tard qu'il est mort. Mais pour elle, il reste vivant à jamais dans l'univers poétique et surréel où dès le premier jour elle l'a fait pénétrer. « *Que vaudrait notre vie, s'il fallait posséder?* » demande la dernière phrase du livre, en marquant ainsi la morale et la philosophie.

Livre subtil, secret, insolite dans la production littéraire de de notre temps. *Cueillir le romarin* devrait être pour les jeunes écrivains un double exemple : celui d'une fidélité à un univers choisi, et d'une fidélité à soi-même. « *Je veux écrire pour celui qui est seul* », a dit Julien Green. A l'inverse de beaucoup, Marcel Schneider peut reprendre cette profession de foi à son compte.

JACQUES TOURNIER.

## HISTOIRE ET ROMAN

Les lecteurs de *La Table Ronde* ont déjà apprécié, grâce aux longs extraits qui leur ont été donnés, l'aspect plus particulièrement historique du dernier roman de M. Troyat : *Le Sac et la Cendre.*

La peinture des conflits révolutionnaires de Moscou aura pu les inciter à croire que ce roman soit dominé par l'histoire. L'insurrection, la chute du tzarisme, puis du gouvernement de Kerensky, leurs conséquences dans les actes et les prises de position des principaux personnages confèrent également à l'œuvre un certain tour politique.

*Le Sac et la Cendre*, cependant, est à l'opposé du livre politique dans la mesure où cette expression s'applique aujourd'hui à des livres de partisans. Car M. Troyat décrit sans prendre parti et, sans les choisir au nom d'une vérité quelconque, saisit les gestes les plus divers grâce aux multiples facettes du bizarre miroir qu'il promène au-dessus de la convulsion d'une société. Si ses personnages « s'engagent » souvent, lui ne s'engage jamais.

A proprement parler, ce n'est pas davantage un roman historique. La révolution russe sert de prétexte à M. Troyat comme l'émeute parisienne à Flaubert dans *L'Éducation Sentimentale.* Certes, la distinction est fragile, comme toujours lorsqu'il

s'agit de discriminer les diverses races du roman. Thibaudet l'a suffisamment prouvé.

En règle générale, le roman d'aventures historiques oblige ses personnages aux plus hautes fréquentations; si l'héroïne vit par exemple sous Napoléon, elle ne peut manquer de lui être présentée. M. Troyat, au contraire, laisse les grandes figures dans l'ombre et n'abandonne à l'histoire que le soin d'avancer des décors et de mettre le feu aux poudres. Autre chose : il y a, en littérature, une loi qui, par plus d'un côté, rappelle le rôle de la constante de Plack en physique; elle veut que l'aventure se développe toujours aux dépens de la psychologie des caractères, et réciproquement. Le miracle obtenu par M. Troyat, c'est d'échapper à cette loi. Si nous n'approuvons pas, pour le fond, le rapprochement que certains critiques ont établi entre cet écrivain et Stendhal, nous comprenons cependant que le nom de ce dernier ait été prononcé, parce que, lui aussi, avait réussi cette gageure de réconcilier la péripétie et l'analyse. A ce titre déjà, les historiens de la littérature française du XX^e^ siècle relèveront le cas de *Le Sac et la Cendre*.

Ils observeront sans doute que M. Troyat a d'abord été un romancier d'analyse, qu'une nouvelle démarche l'a un jour dirigé vers l'action et que son procédé consiste, en acceptant de nouveaux cadres romanesques, à ne rien renier de son univers précédent. Il semble même que, tout armé, il ait brusquement découvert les dimensions vraies de son talent.

Un pareil succès exige sans doute d'autres observations. Celle-ci tout d'abord : M. Troyat, en devenant romancier de la révolution russe, s'est rappelé que le journalisme moderne avait créé une nouvelle manière de rendre les faits : le reportage. Au lieu de sacrifier à l'emphase latine, qui gâte si souvent le roman d'aventures français, il a tiré des leçons du grand reportage, leçons de sobriété, de rapidité, d'apparente froideur. Par ces qualités, nous pensons qu'il s'apparente, au-delà des grands reporters actuels, à un romancier français qui, le premier, les fit coïncider avec les bigarrures de l'action, Mérimée.

C'est parce qu'il est situé dans le no man's land de l'exactitude historique et de la vérité des caractères que ce roman séduit et surprend. En effet, ces caractères ne nous sont pas familiers;

il semble que M. Troyat se soit rappelé son ascendance slave quand il a peint, à notre usage, un homme comme Kisiakoff. Mais alors que nous ne serions pas étonnés de rencontrer Kisiakoff chez Gogol et Termontov, nous ressentons davantage sa présence, parce que les cadres de pensée restent rigoureusement occidentaux.

Nous n'aimons pas, comme on y tend trop souvent, chercher l'explication d'une œuvre par la race ou l'éducation de son auteur, et nous croyons qu'on n'a rien dit sur un romancier lorsqu'on a simplement parlé de ses ancêtres beaucerons. Dans le cas de M. Troyat, il n'est pas davantage question de céder à un prétendu déterminisme folklorique. Nous nous demandons simplement si la raison pour laquelle l'histoire de la révolution lui est si serviable et soutient avec tant d'aisance l'évolution des personnages n'est pas, tout simplement, que ce qui nous paraît histoire s'appelle, pour M. Troyat, souvenirs d'enfance. Par « souvenirs d'enfance », nous entendons aussi bien ceux qu'il a réellement vécus que ceux qu'il s'est fait en les écoutant raconter.

Bien sûr, nous donnons ces observations pour ce qu'elles valent. L'important demeure dans le prodigieux talent de romancier dévolu à M. Troyat. Et si l'on peut, à la rigueur, tenter de chercher comment un talent se développe, il nous reste interdit de douter de celui-ci.

ALBÉRIC VARENNE.

## ORIGÈNE ET LE SENS DE L'HISTOIRE

Au centre de toute réflexion sur un monde sans Dieu, on trouve une méditation du temps et de l'histoire. Quel est ce fleuve qui n'a ni source ni embouchure, comment coule-t-il et vers quoi, avec quelles alluvions forme-t-il la figure de l'homme qu'il charrie dans ses eaux? C'est de cela que disputent sous nos yeux la postérité de Hegel et la postérité de Marx, les philosophes de la durée et ceux de la temporalité. Un récent cahier du collège philosophique confrontait les opinions des diverses

écoles (1) sur ce que M. Albert Camus a appelé « l'inextricable épaisseur de l'histoire ». Par contre-coup, théologiens et philosophes chrétiens ont été amenés à préciser et à rendre plus actuelles leurs vues sur la question. Rappelons, par exemple, l'article de Hugo Rahner sur *la Théologie catholique de l'Histoire* qui voisinait avec un article du père Daniélou sur *la Vierge et le Temps* (2); et dans le passionnant ouvrage que ce dernier vient de consacrer à *Origène* (3), la perspective chrétienne du temps et de l'histoire est encore une des questions les plus fréquemment évoquées.

A vrai dire, un livre comme celui-là intéresse déjà la réflexion historique en un sens plus élémentaire. S'il faut manier le parallèle entre les diverses époques avec la plus extrême prudence, parce qu'il ne peut jamais permettre ni de prouver, ni de prévoir, on ne peut nier cependant son pouvoir de suggestion : ainsi c'est par une sorte d'instinct de ressemblance que nous nous penchons volontiers sur les premiers siècles de notre ère. L'Empire Romain est un peu à la Grèce ce que l'Amérique est à nous : une civilisation héritière, et qui l'emporte sur la civilisation mère par la puissance de ses moyens matériels. Mais il donne déjà des signes de caducité : des régions nouvelles s'ouvrent à la civilisation que l'empire vieilli n'a plus la force d'atteindre ni de dominer (un historien a pu dire que Rome était tombée parce que tous les chemins ne menaient plus à Rome). L'analogie avec notre époque, c'est que nous assistons dans les deux cas à la fin d'un état politique par inadaptation et par sclérose, mais avec d'importantes variantes qui tiennent d'une part au développement de la technique, d'autre part, aux possibilités du capitalisme moderne, infiniment plus souple et plus inventif que le romain. C'est aussi que dans les deux cas, nous assistons à la fin d'une conception du monde. Au « Dieu est mort » qui est la tarte à la crème d'une partie de notre littérature correspond la mort des dieux, la décadence de la religion

(1) *L'Homme, le Monde, l'Histoire*, par Ferdinand Alquié, Raymond Aron, Martin Buber, Roland Caillois, Marie-Madeleine Davy, Aimé Patri. (Arthaud, 1948.)
(2) In *Dieu Vivant*, dixième cahier.
(3) Jean Daniélou, *Origène*. (Collection Le Génie du Christianisme, publiée sous la direction de François Mauriac, La Table Ronde.)

officielle, l'invasion des cultes étrangers, la vogue de tous les occultismes. M. Franz Cumont nous a donné jadis un vivant tableau de l'étonnante foire aux idées religieuses à laquelle on assiste alors. Chacun se fait initier à plusieurs religions, comme on multiplie les polices d'assurance. Ainsi voit-on Julia Mammée tante d'Héliogabale, faire quérir Origène par une garde du corps pour qu'il vienne lui expliquer les mystères chrétiens : elle ne cherche pas à se convertir, mais à ajouter une initiation religieuse à sa collection. Or, définir le christianisme comme une position religieuse excentrique, unique, inassimilable aux autres, ennemie de tous les syncrétismes, c'est précisément la tâche des plus profonds esprits religieux de cette époque.

« Origène », dit le père Daniélou à la première ligne de son ouvrage, « est avec saint Augustin, le plus grand génie du christianisme antique. » Impossible d'en douter si l'on prend contact avec lui : et l'on rêve alors aux raisons qui l'ont fait méconnaître. Saint Augustin, par exemple, fait partie de notre culture vivante, grâce à ses ouvrages, et aussi grâce au relais qui lui a été fourni par Port-Royal et les jansénistes. Origène reste en marge : la mutilation volontaire qui de son vivant le rendit inapte à la prêtrise semble encore l'écarter de nous; et la part d'hétérodoxie qui entre dans certaines hardiesses de sa pensée l'a empêché de bénéficier du puissant appui de l'Église et de sa tradition. Pourtant, et l'homme, et les problèmes spirituels qu'il a essayé de résoudre sont fort attachants.

Nous voyons vivre ce jeune Égyptien à Alexandrie au début du IIIe siècle, dans une ville ouverte à tous les courants de l'esprit mais où il n'est pas sans danger de professer le christianisme. Le père d'Origène mourut martyr, et quand, à dix-huit ans, Origène lui-même abandonna son métier de professeur de grammaire pour se donner à l'enseignement de la vérité, il savait qu'il choisissait de vivre dangereusement. Il fut l'homme traqué, qui se cache de maison en maison, ne sortant que pour exhorter un prisonnier à la patience ou en accompagner un autre au lieu de l'exécution. Il connut la torture, « les pieds dans les ceps au quatrième trou », et il reconnut presque quotidiennement la puissance d'une foi dont les témoins, sous ses yeux, se faisaient égorger. Quand viendront pour lui, à Alexandrie et à Césarée, des temps plus paisibles, les temps de l'enseigne-

ment et de la rédaction d'une œuvre considérable, on comprend que le christianisme restera à ses yeux non une théorie, mais une vérité vivante, et vécue, un fait historique et biographique dont on ne peut pas ne pas tenir compte.

Et c'est bien parce que le christianisme s'imposait ainsi comme un fait historique, non seulement à Origène, mais à toute la pensée de son temps, que la réflexion sur l'histoire prit alors, comme chez nous, tant d'importance. Aux yeux de païens cultivés, comme Celse, le christianisme était d'abord suspect parce qu'il était ouvert aux masses, sans exiger aucune qualification intellectuelle ni aucune recommandation sociale. La grande tâche d'Origène, et plus généralement des pères de l'Église, a été de montrer que si le christianisme était une religion pour le peuple, il convenait aussi à un monde dont les préoccupations intellectuelles étaient plus raffinées et plus vastes, nourries d'une tradition plus éclairée et plus riche. Ici encore, ne pourrions-nous faire un retour sur notre époque? Dans notre société aussi, la grande culture reste très éloignée des grandes masses. Une partie du XIX^e siècle bien-pensant a abandonné les masses à la religion, ou la religion aux masses, comme on voudra, et l'ignorance religieuse des « élites » a consommé la séparation. Les tentatives actuelles pour revenir aux sources chrétiennes et aux pères, ou pour développer l'intelligence de la liturgie vont exactement dans le même sens que les tentatives d'Origène et de ses contemporains.

Pour ceux-ci, le christianisme est un point de vue inexpugnable, un centre de perspective pour repenser la pensée antique. Origène a sans doute des dettes plus ou moins importantes vis-à-vis de Philon, ou des gnostiques, ou de Platon (ou mieux, du moyen platonisme) ; mais sa dette fondamentale est vis-à-vis de la Révélation. Et dès lors, un des aspects les plus importants de son œuvre, et qui nous ramène directement à la considération de l'histoire, c'est la lecture et l'explication de la Bible.

Le surgissement chrétien se produit en effet entre la pensée de la Synagogue et la pensée gréco-romaine : il faut à la fois éviter de judaïser le Christ, et éviter de l'helléniser. Il faut garder soigneusement l'Ancien Testament, mais il faut apprendre à le lire. Or, l'Ancien Testament est une histoire, à la fois divine et humaine. En tant qu'histoire humaine, il est aux

yeux d'une intelligence hellénisée, parfaitement vide de sens, simple enchaînement de contingences et de bizarreries. Pour le rendre intelligible, propose Origène (1) lisons donc en transparence sous l'histoire humaine, l'histoire divine. Le moyen, c'est l'allégorisme, ou si l'on préfère, l'interprétation typologique. L'Écriture doit se lire à plusieurs degrés de profondeur; on peut la prendre comme histoire, ou comme enseignement, ou comme nourriture spirituelle, et c'est la pénétration des figures ou types qui nous permet de passer d'un étage à un autre. Dès lors l'Ancien Testament va se dérouler devant nous non plus comme « a tale told by an idiot », mais comme un merveilleux poème aux correspondances infinies et dont la clé perpétuelle est le Christ. Des exemples le feront mieux comprendre : « La sage-femme rougissante qui désobéit au Pharaon signifie les évangiles qui sont vermeils du sang du Christ et font resplendir sa passion par le monde entier. Le bois qui rend douces les eaux amères, le morceau de cèdre qui sert à la purification des lépreux ne peuvent être que des images de la croix; le cramoisi trempé de sang dont le lépreux est aspergé un symbole du sang rédempteur. L'oiseau immolé au-dessus d'un vase de terre où l'on a versé de l'eau vive annonce l'eau et le sang qui devaient couler du côté du Sauveur, etc... » (2) On voit dans quel sens et avec combien de raison le père Daniélou peut rapprocher le génie typologique qui découvre les correspondances dans l'Écriture et le génie poétique qui les découvre dans la nature même. Il est clair que nous sommes en présence ici d'une méthode d'illustration, beaucoup plus que d'une méthode de preuve. Du moins doit-on en admirer la variété et la force suggestive.

D'autant que nous pouvons aller plus avant : d'après cette méthode, chaque détail, jusqu'au plus infime, rapporté dans l'Ancien Testament est la figure d'un passage du Nouveau. Le temps n'est donc guère plus qu'un voile, qu'un songe, déchiré par la croix qui se plante tout d'un coup dans les siècles. Une seule histoire se déroule, reflétée en de multiples figures, comme par de multiples miroirs, l'histoire du Christ. Mais mieux

(1) Bien entendu, il n'est pas le seul, ni le premier.
2) Origène, *Homélies sur l'Exode* (Sources Chrétiennes, éditions du Cerf.) Introduction du Père de Lubac, p. 22.

encore, le Nouveau Testament lui-même relève d'une interprétation typologique, et tous les détails en sont à leur tour les figures du Royaume futur. Ainsi passerons-nous à l'Évangile Éternel : une seule histoire se déroule en effet, celle de chaque homme, la nôtre, ou celle d'Adam. Cette histoire « prototype », si j'ose dire, clé de l'histoire entière, c'est la théologie qui peut nous l'exposer et la dernière partie du livre du père Daniélou, dans laquelle nous nous excusons de ne pas entrer, est consacrée au système, puis à la mystique d'Origène.

Sur le plan où nous sommes restés, la tentative d'Origène, on le voit, est une tentative de réconciliation de l'histoire avec l'esprit. Il est clair qu'on peut se montrer sévère pour elle et reprocher au docteur alexandrin de n'avoir précisément pas le sens de l'histoire, tel que nous le devons aux habitudes de notre culture ou aux influences de certaines philosophies. Méthode poétique plus que scientifique, le symbolisme risque de se donner des facilités. N'oublions pas cependant que cette poésie n'est pas isolée, mais au service d'une expérience mystique vécue et d'une réflexion théologique solidement ancrée dans l'existence. Les maladresses d'Origène sont imputables moins à son génie qu'à « l'âge mental » de l'humanité à son époque : et au contraire son génie se reconnaît à sa divination de problèmes qui nous préoccupent encore et à sa hardiesse pour les résoudre avec ses moyens. La méfiance vis-à-vis des rapprochements est certes de prudence élémentaire quand on étudie l'histoire au niveau de la technique poétique, puis à celui du sens spirituel, on peut aussi considérer l'histoire au niveau (ou à la profondeur) de la vie intérieure : et ici, c'est-à-dire à l'endroit où le dessin de l'événement ne compte plus que par rapport à la ligne du destin, la voix de l'homme qui, à une des époques de plus grand tumulte intellectuel de l'humanité, a tenté les synthèses les plus audacieuses, est une voix qui peut encore nous apprendre beaucoup.

ROBERT KANTERS.

## BRÈVES RENCONTRES

### *LE PAVÉ D'UN OURS*

Du *foin éventé du surréalisme* dont parla dernièrement ici-même mon père (qui n'en avait certes pas à Breton), M. Justin Saget écrit dans les mêmes *Temps modernes* que « sont tout de même nourris un Char, un Leiris, un Prévert, un Pichette ». Les croit-il donc bêtes à manger du foin, ces vrais poètes dont il fait des ruminants?

### *DONT ACTE* (suite).

De Vercors, dans *Combat* (5-2-1949) : « *Pour nous, le pacifisme jamais n'a voulu dire :* Paix à tout prix, même au prix de la honte... *Qu'une nation prétende assujettir toutes les autres et tout change : cette nation-là assume le plus grand crime, celui de lèse-humanité. Et nous lui ferons la guerre.* »

### *TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE*

D'Alexandre Fadeïev dans *Les Lettres Françaises* (10-2-1949) :

> « Les écrivains soviétiques et tous les écrivains progressistes contemporains avec eux, se réclament de la patrie et, conjointement, de l'amitié entre tous les peuples, sans lesquels il n'est point de sentiment noble et élevé de l'humanité. Les écrivains soviétiques, avec tous les écrivains progressistes, s'élèvent contre l'esclavage des petites nations et contre le « cosmopolitisme », concept étranger à la vie, concept artificiel, qui n'a été inventé que pour camoufler l'absorption des petits nations par les grandes. (...).
>
> Les écrivains soviétiques, comme les écrivains progressistes de tous les pays, sont pour l'homme, pour son honneur et sa noblesse, pour les liens d'amitié parmi les hommes, pour l'amour et la famille, le travail et la création. La littérature soviétique est pour l'homme qui transforme la nature et le monde. Elle est contre toutes les forces du monde qui écrasent l'homme, aliènent la volonté de l'homme, le privent de son intelligence et de son humanité. Car ces forces-là sont dirigées vers une guerre, conforme aux intérêts d'un tout petit nombre d'hommes; et la littérature soviétique, elle, est pour une paix conforme aux intérêts de l'humanité tout entière. »

## *UN CHOIX ENTHOUSIASTE*

De Louis Aragon dans *Les Lettres Françaises* (3-2-1949) :

« Voici le cruel midi du vingtième siècle, où la sauvagerie humaine aura été portée si loin que c'est à rire du moyen âge, et où il semble que nous fassions des pas de géant. Car si j'avais à choisir entre ces camps de la mort lente, dont nous avons appris il y a quatre ou cinq ans seulement l'horreur, dont j'ai écouté les récits sur les lèvres exsangues des survivants, si j'avais à choisir entre Dachau, Auschwitz, Buchenwald, Mauthausen ou les prisons de Grèce, entre les SS d'Hitler ou ces gardiens d'un peuple sur la terre des dieux, j'ose le dire, d'enthousiasme je choisirais Mauthausen, Buchenwald, Auschwitz, Dachau... »

## *DOUCES PERSPECTIVES*

« *En cas de guerre, l'U.R.S.S. confiera aux Allemands le soin d'occuper et d'administrer l'Europe occidentale, et plus spécialement la France, la Belgique et la Hollande.* » Telle est, d'après *Le Rassemblement* (5-2-1949) la déclaration qui a été faite récemment à une délégation allemande de passage à Moscou. « Cette promesse a provoqué un véritable enthousiasme chez les leaders allemands qui ont affirmé qu'en cas de conflit aucun Allemand ne se battrait pour défendre la France aux côtés des Anglo-Saxons, et que l'opinion allemande serait soulevée comme un raz de marée par les possibilités de revanche qui lui sont offertes. »

## *QUELQUE PART EN EUROPE*

Le hasard fit que la semaine même où fut présenté le film saisissant de Geza Radvanyi *Quelque part en Europe*, a été publié par Claudine Chonez dans *La Nef* quelques extraits du journal d'un petit Hongrois datant de 1900. Rapprochement vertigineux de ces deux enfances à cinquante ans de distance, dans le même pays. Jean-Pierre Vivet qui l'a interviewé pour *Combat* nous dit que c'est en rencontrant, errant sur les routes, des bandes d'enfants perdus, rescapés des bombardements et des massacres de la guerre, que Radvanyi eut l'idée de son film. Mais écoutons le metteur en scène hongrois :

« Il n'y a aucun épisode de ce film qui ne soit une histoire vécue, qui ne m'ait été raconté par un de mes gosses. Je

n'avais pas de scénario. J'avais chargé mes gosses sur deux camions, nous avons emprunté les routes où ils avaient vécu tant d'heures dramatiques et nous avons en quelque sorte tourné au hasard de leurs souvenirs. C'est sa propre aventure que chacun d'eux a été amené à revivre devant ma camera. Je ne pouvais leur demander rien d'autre... » (29-1-1949).

Ainsi ces enfants traqués qui vivent de brigandages, volent les souliers des pendus, et souhaitent pendre à leur tour les grandes personnes dont ils se sont emparés, ces pauvres gosses affamés sur lesquels les représentants de « l'autorité » tirent comme sur des lapins, sont peut-être les fils des sages petits garçons, dont le jeune Josef Bard (dix ans) nous rapporte avec une naïveté adorable les actions et les rêves... Je voudrais tout citer. Mais lisez au moins ceci :

« Voilà Andréas qui nous raconte en mâchant des bouts d'herbe qu'il a vu Dieu hier après-midi... « Je ne suis pas un menteur. J'allais du côté du fleuve et j'ai vu un gros nuage blanc dans le ciel, tout à fait comme un oreiller de plumes, et Dieu en est sorti; il a trempé ses pieds dans l'eau, et il m'a souri, et il est rentré dedans. » (...) .Alors Andréas a roulé sur son ventre et c'est son derrière que je voyais et il me semblait très beau; pourtant c'était son derrière et tous les derrières sont vilains, c'est Mère qui me l'a dit, et on ne doit jamais montrer le sien sauf quand on est seul et que le docteur vous demande à le voir. J'ai dit ça à Andréas mais il s'est mis à rire, et puis encore à mentir, car il ment toujours, sauf quand il est grand poète. Il a dit ce mensonge que les enfants sont faits avec du marbre et des feuilles de rose et qu'ils sont beaux de partout et qu'ils ne couvrent leur derrière que parce que ce serait trop beau pour leurs parents. (...) Alors j'ai demandé à Andréas ce que c'était que la lune. Et il a répondu que la lune était une femme très pâle qui cherche un monde perdu... Alors je lui ai demandé ce que c'est que le soleil et Andréas a levé la tête et répondu que le soleil est une flamme en colère qui voudrait tout brûler et que la terre se sauve loin de lui tellement elle a peur. Et Jacob et moi aussi nous avions peur et il faisait tout noir et Jacob a dit qu'il ne fallait plus poser de questions à Andréas parce que c'était peut-être un prophète et qu'il fallait souhaiter que les prophètes ne parlent pas, c'est son père qui lui a dit. Alors nous sommes rentrés sans rien dire. (...) Andréas s'est retourné sur le ventre et s'est mis à regarder les nuages qui se balançaient là-haut, et il a dit que tout passait à jamais sauf les

nuages qui restaient suspendus au ciel. J'ai trouvé ça très bien... et je lui ai demandé s'il avait revu Dieu sortir d'un nuage, parce que peut-être qu'après tout il dit la vérité, mais Andréas a répondu que c'était affreux de penser qu'il mourrait un jour et qu'il y avait beaucoup de dieux mais que presque tous nous détestaient et que c'était à cause de ça qu'il faut mourir. Jacob, qui est très sérieux, a répondu qu'il ne fallait pas parler comme ça, et qu'il n'y avait qu'un Dieu qui punit ceux qui lui disent des insultes, et que le mieux c'est de collectionner tranquillement les timbres-poste pour apprendre la géographie; c'est son père qui lui a dit... »

Tout est aussi étonnant. Et à Andréas, ce poète enfant qui a peur de mourir, répond cinquante ans après le jeune Kuksi, *« un garçon de sept ans qui avait passé toute sa petite vie sous les bombardements de Budapest. Très émotif, un instinct merveilleux lui faisait toujours trouver ce qu'il fallait faire. Un après-midi, nous devions tourner la scène de sa mort. Nous allions commencer. Il me dit : « Attendez », et pendant dix minutes le voilà qui reste immobile, le regard perdu. Puis, soudain : « Allons-y », me dit-il. Et alors il se mit à mimer sa mort de la façon la plus bouleversante qui puisse être.* » Le plus triste est que, depuis, Kuksi est vraiment mort.

*PARIS-SAINT-LAZARE*

Sourde explosion d'allégresse, à Paris, le soir du vendredi 28 janvier 1949, où, dans la rue, les passants muets et fermés sur leur joie, apparaissaient mystérieusement transfigurés par une sorte de grâce oubliée : celle de l'espérance. Que s'était-il passé? Simplement ceci que *France-Soir* avait titré sur huit colonnes en caractères énormes : « *Réalisation sensationnelle d'un savant français :* La « machine à survie » est prête à sortir en série. *Elle imposera à la mort un véritable sursis et permettra des résurrections inespérées d'accidentés, de malades, d'opérés.* » Personne, il est vrai, (et moi pas davantage que les autres) n'avait osé lire au delà de ce titre — du reste suffisamment long pour occuper un voyage en métro. Les nouvelles du soir se démodent si vite et sont malgré tout si peu sérieuses que, le lendemain, personne n'y pensait plus. Sans doute à tort.

CLAUDE MAURIAC.

## *SPECTACLES*

### PAUL CLAUDEL ET JEAN-LOUIS BARRAULT

*Je croyais, avant de l'avoir vu récemment à la scène, que* Partage de Midi *était une très bonne pièce. Le souvenir d'une lecture à haute voix faite pendant la guerre par Maurice Jacquemont à la Maison des Lettres (où Pierre-Aimé Touchard se préparait alors à diriger la Nouvelle Comédie-Française), puis divers tête-à-tête avec l'œuvre m'en avaient fermement convaincue. Hélas! au bout de cinq minutes passées au Théâtre Marigny, dans une salle que secouaient périodiquement ces quintes de toux nerveuse qui, bien plus que la grippe, attestent l'ennui profond du public, il fallut se rendre à l'évidence : la pièce ne « tenait pas » à la scène. Malgré un sujet admirable (comme d'ailleurs est admirable le thème de* L'Annonce faite à Marie*), pas un instant elle ne réussissait à créer chez le spectateur une impression qui ressemblât à celle que l'auteur aurait voulu, aurait dû provoquer.*

*Il ne faut pas sans doute en rendre responsables seulement la mise en scène et l'interprétation; ni même les remaniements de dernière heure effectués par Claudel, les allusions au Harrar de Rimbaud dont sont supposés venir Ciz et sa femme, ni même ces « Nom de Dieu! » qui, ajoutés au premier acte dans le texte d'Ysé, sans doute pour la faire apparaître comme cynique, révoltée, blasphématrice et (forçant et faussant l'intention primitive) accentuer son caractère de suppôt du Malin, n'ont guère d'autre résultat que de* choquer, *et détonent au milieu d'un langage qui déjà oscille jusqu'au malaise entre la platitude quotidienne des propos et les élévations lyriques.*

*Non qu'on ne puisse rêver d'une meilleure (ou d'une moins mauvaise) « exécution » du drame claudélien. Il est difficile d'imaginer acteur moins fait pour incarner Mesa, le pur, le*

*mystique Mesa, que le sautillant exhibitionniste qu'est Jean-Louis Barrault; et spectacle plus dérisoire que de le voir s'efforcer de mimer avec son ventre, ses jambes et tout son corps la tragédie sacrée, intérieure qui emporte vers l'amour humain une créature jusque-là tout entière dévouée au service de Dieu.*

*A priori, la personnalité physique d'Edwige Feuillère, comme l'incontestable distinction de son talent semblaient mieux convenir au rôle d'Ysé : Ysé la guerrière, la conquérente, la Femme qui n'est ni mauvaise ni bonne, mais simplement femme; celle qui doit ou bien dominer l'Homme et le détruire, ou bien se donner*

Maladroitement comme une grande bête piaffante!

*On pouvait espérer retrouver (mais cette fois plus authentique) en cette « jument de race », l'impérieuse cavale de* L'Aigle à Deux Têtes. *Là aussi il fallut déchanter : devant l'Ysé de Mme Feuillère, nous n'oublions jamais que nous avons sous les yeux une actrice. Au lieu de la femme de chair et de sang, de l'être pétri de lumière et de boue que nous attendions, mystérieux et indispensable instrument qu'ont choisi pour se réaliser les vues de la Providence sur Mesa, nous trouvons une comédienne qui dit un texte et dont les caprices même et les sautes d'humeur, éclats de rire ou jurons, ne parviennent pas à nous sembler convaincants. Pour ne rien dire de l'admirable*

« Dites que vous ne m'aimerez pas. Ysé, je ne vous aimerai pas... Ysé, je ne vous aimerai pas... »

*dit en chant amébée par elle et Mesa et qui, exorcisme et sortilège bien plutôt que promesse, manque complètement son effet incantatoire. Décidément, quelle que soit la perfection de sa diction, il y a en Mme Feuillère quelque chose de foncièrement* théâtral, *qui en fait pour Cocteau une interprète d'élection, mais ne lui permet pas de faire affleurer pour nous ce que Claudel a mis dans sa pièce de plus qu'humain et presque de magique.*

*Je laisse de côté Ciz, que Jean Dessailly joue comme il se doit, en comparse. Des trois protagonistes du drame, Pierre Brasseur est le seul qui coïncide avec son personnage, celui d'Amalric le pirate, le fier-à-bras, et réussisse à nous faire accepter même les dissonances de son texte en donnant à chaque instant l'impression qu'il invente vraiment, et à mesure, les mots qu'il prononce.*

*Les autres demeurent jusqu'au bout des acteurs, chargés de proférer un texte qui leur convient mal, et la distance entre eux et le public s'accroît au point de devenir un abîme dans l'adieu final que s'adressent Mesa et Ysé : si bien que, laissés en dehors du mystère qui est supposé s'accomplir sur la scène, nous ne participons nullement à la « transfiguration de Midi » qui, après le « partage de midi » sur la mer et celui de minuit dans la villa cernée devrait conclure le drame et nous emporter dans son vaste ouragan.*



*Peut-être une mise en scène plus rigoureuse aurait-elle pu atténuer ces défauts. Le réalisme de celle de Barrault, soulignant encore le « vérisme » occasionnel des dialogues, vient empêcher toute émotion de naître au moment où les envolées poétiques devraient remplir leur fonction et nous révéler la signification vraie de l'aventure qui se déroule devant nous. (Mes voisins sont partis à la fin du premier acte, après force bâillements et toussoteries, disant : « Décidément, on aimait encore mieux* Les Mains sales. »*) On ne peut s'empêcher de rêver à ce qu'aurait pu donner, appliqué à la représentation de ce drame éternel entre l'Homme et la Femme, un parti pris résolu d'hiératisme, qui eût confié le débat à trois protagonistes figés, quasi immobiles, aussi dépouillés que possible de leurs particularités, et dialoguant abstraitement entre eux comme les héros d'un de ces* nô *japonais que Claudel prisait si fort.*

*Au lieu de cette stylisation, les modifications apportées par l'auteur semblent être allées dans le sens d'un effort pour rendre plus vraisemblables, en les vulgarisant, les propos de ses personnages; bref, accroître l'apparence naturaliste de ce drame dont l'essence est d'être symbole, et, au lieu de demeurer héroïquement fidèle au propos originel, tâcher de faire des concessions au public de Pagnol et d'Anouilh — qui n'en aime pas davantage la pièce, et la fois suivante retournera avec plaisir au Théâtre des Boulevards, voire au Palais-Royal !*

*On éprouve, à voir jouer* Partage de Midi, *un malaise, dont la source est sans doute le texte même de Claudel, le caractère composite de son style plein de scories et la dualité du but pour-*

*suivi. Plus profondément encore, ce malaise résulte de la situation anachronique, invivable, où se trouve actuellement, dans le monde moderne, le théâtre. Déchu de la fonction sacrée qui a toujours été la sienne (du drame grec à la tragédie du XVII*e *siècle) rendu provisoirement incapable d'exercer sa mission véritable, qui est de recréer pour une heure ou deux une communauté humaine, en assurant la convergence des regards de la salle sur un même spectacle et la fusion éphémère entre acteur et spectateur, il n'arrive pas à se choisir comme divertissement ou comme liturgie, à opter entre le désir d'amuser et de plaire, et le devoir plus profond de régler les cérémonies d'une religion encore à naître mais qu'il préfigure.*

*De là vient à Claudel le goût (quasi hugolien) de la farce, du gros comique, ni net dans* Protée *ou dans* l'Ours et la Lune; *de là aussi l'hésitation qu'il apporte à transmuer totalement dans l'action de ses pièces l'anecdote de l'existence, dans le style de ses dialogues les platitudes du langage effectivement parlé par les hommes. Malraux a fait remarquer quelque part, avec son brillant habituel, que la meilleure application des thèses de la* Préface de Cromwell, *ce n'était pas le théâtre de Hugo lui-même qui la constituait, mais bien* l'Annonce faite à Marie. *Dans* Partage de Midi, *le langage, qui porte l'action, passe de même perpétuellement d'un registre à l'autre, du quasi-grotesque (les « mon chéri » d'Ysé, ou Amalric qui l'appelle « mon pigeon ») au sublime. Aussi le spectateur se sent-il perpétuellement en porte à faux. L'auteur de* Meurtre dans la Cathédrale, *au contraire (pour prendre l'exemple d'une pièce contemporaine dont les ambitions sont sans doute assez proches du drame claudélien) avait eu l'austérité et la sagesse d'opter pour la stylisation et le dépouillement (au prix, d'ailleurs, d'une éventuelle monotonie et du caractère un peu statique de l'action), et, renonçant délibérément à toute prétention réaliste, de choisir le parti du sérieux contre celui du divertissement.*

*A ce choix, Eliot a gagné une parfaite pureté dans le style, une situation entièrement claire à l'égard des conventions théâtrales, qui devaient rendre possible, sinon facile, la tâche du metteur en scène, même si ces qualités risquaient de restreindre l'étendue de son public. Loin de moi l'idée de prétendre que le prosaïsme des drames claudéliens vienne du désir de faire des*

*concessions à un public pour qui l'attention accordée aux pièces de Sartre est la limite de son effort, et qui s'ennuiera ostensiblement à l'*Annonce, *comme il s'ennuyait sans pudeur à* Partage de Midi! *Une œuvre tout entière consacrée à montrer comment (selon l'épigraphe du* Soulier de Satin*) « Dieu écrit droit par l'intermédiaire de lignes torves » devait presque fatalement être entraînée vers le mélange des genres, le réalisme de l'intrigue, la juxtaposition du poétique et du vulgaire. Le génie de Claudel a quelque chose de très profondément* baroque, *qui apparaît pleinement (avec bonheur) dans le* Soulier de Satin *où l'espagnolisme du style et du sujet, la bigarrure de l'action et de la mise en scène, l'émiettement de l'ensemble en tableaux rendent ce côté baroque acceptable pour notre goût et permettent d'enfouir la signification sacrée de la pièce sous le masque d'un divertissement qui toutefois la laisse, discrètement, rayonner. Un drame* clos, *qui se joue tout entier entre trois personnages, comme l'est* Partage de Midi, *ne pouvait se permettre la même surabondante fantaisie. Il fallait choisir. Auteur et metteur en scène s'y trouvaient condamnés à l'austérité, voire à l'aridité. C'est sans doute parce que ni Claudel ni Barrault n'ont voulu s'y résigner, n'ont consenti les sacrifices qui s'imposaient, que les récentes représentations de* Partage de Midi *sont un échec. Sans qu'on ait pourtant le droit d'oublier que le poète dramatique se trouve là victime d'un malheur qui le dépasse, et dont il n'est que partiellement responsable. S'il n'a pu trouver pour ses dialogues un langage homogène, qui sache se maintenir continûment à la même hauteur poétique, au même degré de stylisation, c'est qu'il n'existe sans doute pas actuellement de langage* authentique *qui puisse être, d'emblée, compris d'un public. Peut-être si le théâtre veut demeurer vivant et recommencer à remplir la mission qui fut jadis la sienne, devra-t-il, rompant délibérément avec la tradition qui remonte à l'époque élizabethaine, faire la part moins large à ses éléments de drame et de discours, et redevenir, plus purement et plus consciemment, un* spectacle.

CLAUDE-EDMONDE MAGNY.

## CHRONIQUE MUSICALE

L'année musicale continue sans apporter de révélations ou d'événements d'importance. Toujours la même routine des concerts dominicaux ternes, sans surprise, et des concerts de virtuoses, interprètes des mêmes œuvres. Il faut bien se rabattre sur la création de *Lucifer* à l'Opéra. Hélas!...

M. Pelvincourt est un musicien fort estimable et il n'a pas fallu moins de neuf ans, paraît-il, pour mettre au point ce spectacle. On aimerait donc louer les efforts de l'Opéra et manifester l'estime que l'on a pour le talent de M. Delvincourt. Mais la vérité oblige à dire qu'il y a longtemps qu'on n'avait assisté à un spectacle aussi affligeant, aussi fastidieux. Ce mystère en un prologue et trois épisodes sur un livret de M. Dumesnil, qui met en branle toute la machinerie de l'Opéra, mobilise tout le corps de ballet et les chœurs, mêle la parole, le chant, la pantomime, la gesticulation, la danse, ce mystère est un monument d'ennui et de prétention. Je sais bien que les décors et costumes de M. Yves Brayer appartiennent davantage à la catégorie du laid qu'à celle du beau. Je sais bien que M. Blot est un chef d'orchestre médiocre et que la chorégraphie de M. Lifar n'ajoutera rien à la gloire de ce dernier. Il n'en est pas moins vrai que le principal responsable demeure le compositeur.

Personnellement, je n'ai pas un goût très vif pour les oratorios de M. Honnegger, — desquels on peut rapprocher l'ouvrage de M. Delvincourt. Mais il faut reconnaître qu'en regard de *Lucifer* ils font figure de chefs-d'œuvre. Si l'art du musicien du *Roi David* me semble par trop décoratif et extérieur, si ces constructions sonores me paraissent davantage atteindre à la grandiloquence qu'à la véritable grandeur, au moins sont-elles des constructions, qui tiennent solidement debout, qui témoignent d'un souffle large et d'un sens dramatique très efficace. Rien de tel avec M. Delvincourt. Sa grande machine semble faite — avec science et habileté, certes — de pièces et de morceaux. Dans cette partition inutilement chargée et compliquée on cherche en vain un élément, quelque chose à quoi se raccrocher pour lutter contre l'ennui : invention mélodique, trouvailles

rythmiques, couleur orchestrale neuve ou éclatante. Mais il n'y a rien. Les couleurs de l'orchestre sont ternes, la mélodie — lorsqu'elle existe — banale, quant au rythme (je parle du véritable rythme, qui est intérieur, et non des soubresauts et saccades du deuxième épisode), peu de musique en fut plus dépourvue. En vérité ce *Lucifer* est de bout en bout une aberration. Restent les sentiments élevés et les intentions nobles de M. Delvincourt, qui ont présidé à l'élaboration de cette œuvre. Mais, on le sait, l'Enfer lui aussi est pavé de bonnes intentions. C'était ici l'occasion, ou jamais, de s'en méfier. Il est bien évident qu'elles ont conduit M. Delvincourt, musicalement parlant, du mauvais côté : le néant.



M. Igor Markévitch est venu diriger deux concerts : l'un à la Société des Concerts du Conservatoire, l'autre avec l'Orchestre National, où il s'est manifesté non seulement comme chef d'orchestre mais aussi comme compositeur en dirigeant son poème symphonique : *Icare*.

M. Markévitch fit son entrée dans le monde musical, il y a environ une vingtaine d'années. Ses débuts furent accueillis par la critique avec un vif enthousiasme : cet adolescent semblait marqué par le sceau du génie.

Je suis obligé de dire ma gêne devant la nouvelle version d'une œuvre qui fit beaucoup pour la réputation du jeune Markévitch, voici quinze ans. Comment la juger équitablement? Que l'on soit en présence d'un authentique tempérament musical, caractérisé par la générosité et la vigueur du dessein initial, aucun doute possible. L'orchestration d'*Icare* est extrêmement brillante et savante. La partition fourmille d'idées musicales, par lesquelles le compositeur prétend exprimer un univers sonore, truchement d'un univers spirituel, véritablement original sinon inouï. Il y a tout au long de cette partition une tension sonore et spirituelle assez rare. D'où vient alors la déception de l'auditeur, son sentiment d'une œuvre ambitieuse mais manquée? De la volonté excessive de M. Markévitch de déchaîner toutes les énergies que recèle le son, d'exalter le rythme

jusqu'à l'exaspération, de tendre à la dureté et au mouvement implacable? Certes, toutes ces tendances, inhérentes peut-être à son tempérament profond, M. Markévitch leur donne cours avec une liberté abusive qui leur fait manquer le but que le musicien se proposait au départ : l'univers sonore qu'il déchaîne devient comme la caricature de celui qu'il voulait faire naître. Il y a outrance. Là où il voulait dire le plein on ne trouve que le creux. La marge demeure trop grande entre l'intention et la réalisation. Il y a plus. Les idées musicales de M. Markévitch éclatent comme des éclairs, mais pour s'évanouir aussitôt comme les étoiles d'un feu d'artifice. On ne lui reprochera pas cependant de ne pas les mener à leur terme : on peut rêver d'une œuvre qui ne serait qu'une suite d'éclatements sonores. Encore faudrait-il que ceux-ci ne se nuisent pas les uns les autres, qu'à l'intérieur de l'œuvre, sous la discontinuité apparente, existât une cohérence réelle. C'est là le plus grave défaut d'*Icare* : nous avons un édifice sonore dont les éléments vivent dans l'incohérence. De ce fait, l'œuvre se détruit elle-même. Je ne sais sur quoi ont porté les modifications d'Igor Markévitch à la version initiale d'*Icare*, — que je n'ai pas entendue. Mais les premiers auditeurs m'affirment que l'œuvre avait alors une allure plus linéaire, plus simple, plus rapide. Le nouvel *Icare* n'a pas semblé sans longueur, ni sans remplissage et le brillant de l'orchestration n'est pas sans manquer de discrétion. En écoutant cet *Icare* décevant, je songeais à *Rébus* que Roger Désormière dirigeait voici deux ans aux *Concerts de la Pléiade*. C'est une suite d'orchestre sans prétention, vigoureuse et vive, allant droit devant elle comme une flèche, d'une sécheresse acérée. Quand Markévitch l'écrivit il avait dix-neuf ans. Souhaitons que Markévitch, compositeur, n'ait pas le destin d'Icaure.

Quoi qu'il en soit, tout autre semble devoir être son destin de chef d'orchestre. La façon dont il a dirigé par exemple *Les Tableaux d'une exposition* de Moussorgsky, la *Symphonie des Psaumes* de Strawinsky, l'ouverture de *La Force du Destin* de Verdi (sans parler d'*Icare*) témoignent de qualités peu communes : exacte mise en place des plans sonores, mise en valeur rigoureuse des différents instruments (ils ressortent chacun selon leur rôle sans rompre la cohésion de l'ensemble), maîtrise de l'orchestre qui, sans rien perdre de sa diversité, sonne comme

un seul instrument. Enfin, ses interprétations, remarquables par la précision du détail, ne se perdent jamais dans une analyse complaisante et trop perceptible de l'œuvre : une nervosité fougueuse, qui ne se laisse pas entraîner et ne se raidit jamais, communique à tout ce qu'il dirige une intensité qui brûle l'œuvre et la porte à ce point d'incandescence où elle se révèle.



Pour terminer cette chronique, je veux signaler la rentrée — après de nombreuses tournées hors de France — du violoncelliste Maurice Gendron. Cet artiste — dont on n'a pas oublié les débuts éclatants — n'a jamais mieux joué; sa sonorité a même gagné une ampleur qui lui faisait défaut auparavant, sans rien perdre de son extrême pureté. Alors que bien des violoncellistes, et des meilleurs, se laissent aller aux charmes faciles de leur instrument — cette sensualité ronronnante et langoureuse qui chatouille l'épiderme —, Maurice Gendron, lui, obtient une sonorité toute immatérielle, Et lorsqu'il commence à jouer, il enferme ses auditeurs dans un cercle qui ne se dénoue qu'avec la dernière mesure : il les tient prisonniers d'une personnalité nerveuse et très sensible, qui s'impose sans jamais trahir l'œuvre.

Un jeune pianiste, M. Robert Veyron-Lacroix, accompagnait Maurice Gendron : la perfection discrète, la musicalité assurée de son jeu révèlent un pianiste d'avenir, qu'on souhaite entendre seul bientôt.

HENRI HELL.

# PETITS PAPIERS

★ Gilbert Cesbron n'a pas été élevé dans le même collège que Roger Peyrefitte. L'auteur des *Amitiés particulières* a grandi chez les Pères; Cesbron au lycée Condorcet. Par un étrange miracle, c'est dans l'établissment public que règne la vertu. Au lycée de Gilbert Cesbron, il ne se passe rien dans les coins. C'est seulement pour fumer que les trois héros de *Notre prison est un royaume* (La Jeune Parque) se retrouvent dans une cave. Quelle réserve insolite! On sait que de nos jours, l'onanisme est de règle. Tel jeune écrivain qui se respecte y consacre au moins quelques pages. Et les revues scoutes elles-mêmes font la part au vice solitaire. Les purs héros de Cesbron font brusquement figure de demi-dieux. On n'était plus habitué aux petits garçons modèles. ★ Dans le numéro 38-39 des *Temps Modernes, Le mythe de la Femme et les Ecrivains,* par Simone de Beauvoir. Chapitre premier : Montherlant. On y lit : « On imagine aisément Inès de Castro à Buchenwald, et les Rois s'empressant à l'Ambassade d'Allemagne par raison d'État. Bien des midinettes ont, pendant l'occupation, mérité un respect que nous n'accordons pas à Montherlant. » ★ La reprise d'*Antigone* d'Anouilh permet de saluer la naissance d'un grand acteur : Jean Servais. Enfin libéré d'une longue crise de croissance, il découvre son véritable visage. Il se « déclare ». On le pressentait déjà dans *Une si jolie petite plage* dont il est de loin le meilleur interprète. Son rôle de Créon le confirme d'une façon éclatante. Jean Davy était un Créon solide et sûr de lui. Servais est un Créon lassé et lucide, sans illusions, qui tue sans passion et sans goût, par lassitude.

★ A la Galerie Charpentier, les maquettes de costumes des Ballets Russes arrachent au comte Étienne de Beaumont un sourire mélancolique, pendant que devant une danseuse de Toulouse-Lautrec, quatre vieilles dames sur cinq s'écrient : « Quel merveilleux Degas! »

★ « Je voudrais être pape... » écrivait en 1891 Romain Rolland à Mlle Von Meysenberg (*Choix de lettres*, Albin Michel).

★ *Les Épiphanies* d'Henri Pichette paraissent en librairie (K. éditeur). Édition parfaite, beau papier, belle typographie. Mais l'imprimeur est moins bon acteur que Gérard Philippe. La science du second savait ne pas tout faire entendre. L'habileté du premier n'empêche pas de tout lire. ★ A propos de *Casse-Pieds*, film de Noël-Noël, deux fois primé en un mois, Th. murmure : « Noël-Noël est vraiment une fée. Il rapetisse tout ce qu'il touche ».

★ De toutes les causes vichyssoises, celle de Marcel Déat était la plus difficile à plaider, et pour cela seul que Marcel Déat avait contre lui mobilisé l'hostilité des vichyssois et des résistants, des partisans de Pétain et des partisans de de Gaulle. Claude Varenne, qui paraît bien renseigné, n'a pas entrepris de justifier la politique et l'attitude de Déat; il a entrepris d'expliquer le cheminement solitaire de sa pensée. Il expose un cas, avec bonne foi, objectivité, dans un livre qui se recommande par son absence de passion. Il vérifie par l'expérience l'exactitude du portrait que Jean Prévot avait esquissé de Déat en 1936, portrait que l'on trouvera dans « Caractères ».

★ Jean Prévot apportait aux exercices du corps et de l'esprit un soin égal. Sa souplesse n'était pas de la ruse, mais le résultat heureux de son entraînement et de sa maitrise de soi. Il avait la modestie de ceux qui savent prendre leur mesure. *Les caractères* (Albin Michel), recueil posthume, apportent un ferme témoignage de l'autorité honnête de sa pensée, de la précision de son coup d'œil, de la force de son langage. On y trouve, à côté de notes sur la peinture, l'architecture et la musique, des portraits de valeur, de Giraudoux, de Gide surtout, qui ont moins de couleur, mais plus d'aigu que ceux de Maurice Sachs. Un admirable récit autobiographique, où sourd la tristesse d'un « homme de lettres », ouvre ce recueil.

★ Édith Piaf donne à la grande salle Pleyel trois « récitals uniques ». — Trois rétrospectives. Elle ne rapporte d'Amérique qu'une coiffure nouvelle et une chanson qu'on lui pardonne vite. Et l'on ne sait plus si Piaf est plus bouleversante dans un cabaret qui la rend toute proche où sur cette scène immense et nue, lointaine et perdue, qui lutte pendant deux heures contre

les souvenirs d'un public fidèle et réussit à en triompher. ★ Les peintres resssemblent à ces mauvais élèves qui copient sur leur voisin. Gauguin « faisait du Cézanne » et les amis de Gauguin, du Gauguin. L'exposition de la galerie Kléber nous montre qu'en copiant, Gauguin devenait Gauguin, et Redon, Redon. ★ Présentant *Le Miracle de Morgan's Creeck*, film récent et fort drôle de Preston Sturges, Roger Leenhardt avoue : « si les premiers films de Sturges ont passé inaperçus en France c'est que la critique n'y était pas encore au point ».

★ Les femmes dans les douleurs de l'accouchement, et les larves enfantines dans les premières heures de leur naissance n'avaient pas, jusqu'à Jean Fougère, mérité le regard du romancier. *La Pouponnière* est un livre cruel, cocasse, au trait juste et dur, moins un roman qu'un ballet, où s'entrecroisent dans des couloirs encombrés de pots de fleurs, les sages-femmes (qui ne sont pas si bêtes que d'avoir des enfants), les accoucheurs aux mains rouges, et les maris, ridicules, inquiets, stupéfaits, dont nous savons qu'Antoine Blondin, bientôt, les nommera : « les petits pères » .

★ Que chez Bernanos le monde du romancier soit celui-là même du polémiste, Gaëtan Picon a raison de le souligner dans sa belle étude sur *Georges Bernanos* (Robert Marin). Mais peut-être ces dernières années le polémiste a-t-il fait trop oublier le romancier. L'essai de Gaëtan Picon rappelle oportunément le caractère singulier, dans notre littérature, de l'œuvre de Bernanos, romancier de la sainteté et de la médiocrité. On se persuade facilement qu'un pamphlet concerne les autres mais comment échapper à la voix, au regard de l'abbé Chevance ou du curé de campagne : ils nous appellent et nous accusent. On applaudit bruyamment à *La France contre les robots* pour oublier en hâte *Monsieur Ouine*. ★ La galerie des personnages de roman vient de s'augmenter de l'Assistante sociale, invention du XX^e^ siècle. Robert Morel, son romancier (*Le Coupable innocent*, Corrêa) explique : « Elle a choisi l'action sociale organisée, plus efficace que la charité, sans le soutien de l'État, le contrôle de la religion et du don officiel de soi ». Extrait de son journal : « La charité est un service actionné par le cœur, donc soumis à des erreurs et à des faiblesses. L'action sociale est un service

actionné par la science. Il est donc sous garantie d'efficacité. »

★ Les paysans de Honfleur l'appelaient M. Jonquille. Manet le tenait pour le père de l'impressionnisme. En sortant de voir les trois cents tableaux de Jongkind exposés au Musée de l'Orangerie, les Parisiens d'aujourd'hui reconnaissent le ciel au-dessus de la place de la Concorde.

★ *Das Kapital* a étonné : les Parisiennes ne paraissent pas plus décidées à permettre qu'un écrivain italien touche à Marx que les Français ne voient d'un bon œil les Américains s'occuper de Jeanne d'Arc. L'irruption sur la scène d'un poète masqué, que les critiques ont pris pour Victor Hugo, a porté l'exaspération à son comble. Le poète masqué, patriote, est le grand-père d'Aragon.

★ La galerie Caputo nous conte l'histoire d'un portrait : Camille Reynaud par Reynold Arnould. Le modèle s'éloigne à mesure que le peintre se rapproche de son art. ★ Les grands écrivains ont tout prévu. Pour les débuts de Mlle Sabouret, la Comédie française joue *Le Prince travesti*. R. K. trouve la pièce de Marivaux « freudienne » et T. M. qu'elle relève, avant Artaud, du « théâtre de la cruauté ». ★ La critique parisienne se divise en deux camps, à la suite du nouveau spectacle des marionnettes des Champs-Élysées : pour ou contre la japonaiserie de Maurice Clavel? *Les ombres sur la rivière*, librement adapté d'un nô ancien se trouvent baptisées : « littérature soporifique, précieuse réussite, inextricable fouillis de pauvre poésie, opium noir, etc... » Chaque soir, le public découvre que Molière avait écrit *Le mariage forcé* pour des poupées de bois.

★ André Breton publie dans *La lampe dans l'horloge* (Robert Marin) l'allocution prononcée à la première réunion publique de « Front humain » : « Je pense avec Robert Sarrazac que les masses mondiales peuvent « attendre de la France un geste. » Que les grammairiens et les historiens méditent : la France est passée de « la geste » au geste. ★

# LETTRE DE MAX JACOB

*Le 5 mars de cette année, jour anniversaire de la mort du poète, la dépouille mortelle de Max Jacob sera transférée d'Ivry à Saint-Benoît-sur-Loire où un service solennel sera célébré.*

*A cette occasion* La Table Ronde *publie une lettre inédite que Max Jacob adressait à François Mauriac du monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, le 5 janvier 1922.*

TRÈS CHER MAURIAC,

Je me demande où j'ai mis celles de vos lettres qui portent votre adresse. Je suis vexé car je me pique d'ordre en matière de correspondance — c'est peut-être une leçon d'humilité que me donne mon bon ange. Si c'est ce qu'il veut, le cher, il a bien réussi car je suis mortifié; je suis obligé d'avouer que j'ai égaré vos lettres et votre adresse. Les bons Emile-Paul vont se charger de vous transmettre à vous et à Mme Mauriac mes souhaits et mes vœux si le bon Dieu ne vous a pas déjà dit que je prie pour vous. Mais, vous le pensez bien, le nouvel an ne m'est qu'un bon prétexte à vous écrire.

Oh! ce n'est pas que j'aie grand'chose à dire, fussiez-vous ma conscience elle-même, je ne pourrai vous offrir que le récit de la vie la plus plate du monde. On se lève tôt, quelquefois extrêmement tôt. La Messe! un petit déjeuner de lait froid! et le travail jusqu'à l'heure du courrier, puis le travail jusqu'à l'heure du déjeuner, puis encore le travail. Vous pensez bien que je ne vais pas vous raconter mon roman, ce sera peut-être

bien assez d'avoir à le lire, et vous savez aussi que le plus médiocre des écrivains ne peut pas avoir une autre vie que celle du livre qu'il écrit. Il n'y a que les autres qui soient capables de mener de front une vie et plusieurs ouvrages : vous êtes de ceux-là. Ma vie en dehors du roman et des offices ne va guère que du coin de mon poêle de fonte et de ma cellule de plâtre devant un plat horizon de potagers jusqu'à la boutique de mon ami le sabotier (ceci est très littéraire, hein?) celle du bourrelier qui est aussi l'organiste de la Basilique de Saint-Benoît; celle du forgeron (ce qui n'est pas moins littéraire). La gare est à 4 kilomètres de la ville de sorte qu'on n'a pas envie de voyager. Savez-vous qu'on appelait « gyrovague » une catégorie de moines qui ne pouvaient pas rester en place et passaient leur vie sur les chemins? On appelait aussi « sarabaïtes » d'autres moines qui couvraient de leurs robes mille licences et se conduisaient comme on ne se conduit que dans les contes de Boccace. Je ne suis ni gyrovague ni sarabaïte. Il est vrai que je ne suis pas encore moine — mais cela viendra. Pour le moment j'écoute dans le jardin sans verdure les jeunes filles répéter des cantiques pour dimanche; dans cette infinie plaine c'est une tristesse infinie et un charme qui ne l'est pas moins.

Encore mille vœux pour Mme Mauriac si elle veut bien se souvenir de moi, à vous mes deux mains.

MAX JACOB.

*La gérante* : SIMONE TOURNIER.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Mars 1949.
*Dépôt légal : 1er trim.* 1949.







# BULLETIN D'ABONNEMENT

*à renvoyer aux Editions de LA TABLE RONDE*

**4, RUE JULES-COUSIN - PARIS-IVe**

*Veuillez m'inscrire pour* .................. *abonnement de 6 mois — 1 an* à la Revue LA TABLE RONDE,*

*à partir du No de* ..................................................

*au nom de* .................................................. *Profession* ..................

*adresse :* ..................................................

*Ci-joint : la somme de* ..................................................

* *versée à votre Compte Chèque Postal Paris no 4578-88.*

* *en un chèque bancaire no* ..................................................

**TARIF DES ABONNEMENTS**

| | SIX MOIS | UN AN |
|---|---|---|
| | — | — |
| — France et Union Française.......... | 700 fr. | 1.350 fr. |
| — Union postale...................... | 760 fr. | 1.470 fr. |
| — Autres pays........................ | 820 fr. | 1.530 fr. |

**SIGNATURE**

* Rayer la mention inutile.



AU CATALOGUE

TROYAT :

*TANT QUE LA TERRE DURERA*
*LE SAC ET LA CENDRE*

Ces deux grands livres sont maintenant inséparables. On ne lit plus l'un sans l'autre. Leur succès tient à leur valeur documentaire. On connaît mal la vie du monde russe dans les dernières années du XIXe siècle, et si importante qu'elle ait été, on connait mal la révolution russe. Le succès de cette œuvre tient enfin à sa vertu romanesque. Roman est d'ailleurs peu dire. Albert-Marie Schmidt a dit que Troyat avait la tête épique; et Robert Kemp a confirmé ce jugement.

MARCEL SCHNEIDER :

*CUEILLIR LE ROMARIN*

Cet ouvrage a été retenu par le jury du Prix des Lecteurs 1948. Il est le récit d'une éducation sentimentale, « alsacienne », et appartenant à la lignée du romantisme allemand, unit les couleurs de la Forêt Noire avec celles de l'Ile-de-France. Robert Kanters, à propos de ce livre, a cité Gérard de Nerval.

# Théâtre

NOUVEAUTÉS

MARCEL ACHARD :

*HISTOIRES D'AMOUR*

Ce premier recueil offre au public des livres le plus récent succès théâtral de Marcel Achard, *Nous irons à Valparaiso*, et son succès le plus légendaire, *Jean de la Lune*, qui vient, pour la seconde fois, d'être porté à l'écran.

Ces deux comédies divertissantes et cocasses donnent un bel exemple de ce que le monde continue à nous envier sous le nom d'« esprit parisien ».

AU CATALOGUE

FRANÇOIS MAURIAC, *de l'Académie française* :

*PASSAGE DU MALIN*

Cette pièce de l'auteur d'*Asmodée* a suscité, au moment de sa création, de nombreuses campagnes. Le public en a fait justice. Les lecteurs de *Thérèse Desquéroux* retrouvent dans le *Passage du Malin* le climat inquiet que François Mauriac excelle toujours à évoquer.

JEAN ANOUILH :

*NOUVELLES PIÈCES NOIRES :*

Ce récit comprend, *Roméo et Jeannette* d'une part, et, d'autre part, trois tragédies de la famille d'*Antigone*. Ce sont : *Antigone*, dont le succès mondial ne cesse pas; *Jézabel* et *Médée*, qui n'ont pas encore vu la rampe. Épuisées pendant quelques semaines, les *Nouvelles pièces noires* viennent d'être une nouvelle fois réimprimées.

JEAN ANOUILH :

*L'INVITATION AU CHATEAU*

Avec ses illustrations d'André Barsacq, directeur du Théâtre de l'Atelier et metteur en scène, la comédie charmante de Jean Anouilh trouve ici une présentation très soignée, un « cadre » parfait. En attendant de lire *Ardèle ou la Marguerite*, le public d'Anouilh lit *L'Invitation au Château*.

# Histoire et Documents

AU CATALOGUE

J.-E. BERSIER :

*HISTOIRE ET TECHNIQUE DE LA GRAVURE*

Eugène Bersier a donné aux amateurs d'art un livre qui faisait défaut à leur bibliothèque : une histoire des techniques et de l'art de la gravure. Si documentée, claire et sérieuse que soit son étude, elle n'est jamais pédante. 95 illustrations en éclairent et en enrichissent la lecture.

JACQUES CORDIER :

*JEANNE D'ARC*

Essai pour définir exactement, en s'en tenant à une minutieuse critique des textes, ce qu'on peut savoir des origines, de la personnalité et du rôle réel de Jeanne d'Arc.

Recommandé par la Commission des Livres du Ministère de l'Éducation nationale.

WALTHER TRITSCH

*CHARLES-QUINT*

Vienne et Paris ne se font pas toujours de l'histoire la même conception. Quand Paris pense l'Europe, il pense davantage la France que l'Europe. Vienne pense moins l'Autriche qu'elle ne pense l'Europe. C'est pourquoi le *Charles-Quint* de W. Tritsch se recommande par un éclairage qui peut étonner et instruire un public français. Et combien les entreprises hitlériennes apparaissent démentes, comparées à l'audacieuse sagesse de l'Empereur c'est ce que cette grande et passionnante étude fait ressortir surabondamment.

# ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE

BERTRAND DE JOUVENEL :

*PROBLÈMES DE L'ANGLETERRE SOCIALISTE*

L'Angleterre est occupée à une révolution sociale qui n'a pas de précédent dans son histoire. Ce que sera cette révolution, ses barricades, ses émeutes, ses chances de succès, ses motifs profonds, les erreurs qu'elle implique et qui peuvent la compromettre, voilà ce que Bertrand de Jouvenel expose avec une clarté et une objectivité auxquelles les Anglais eux-mêmes ont rendu hommage.

YPSILON :

*STALINTERN*

Ypsilon est ancien membre du Komintern. Si *J'ai choisi la Liberté* révèle les secrets de la politique intérieure des Soviets, *Stalintern* expose les secrets de leur politique étrangère depuis la révolution d'Octobre jusqu'à la fin victorieuse de la seconde guerre mondiale.

ERNST JUNGER :

*LA PAIX*

La France est le seul pays où l'appel de Junger a pu, jusqu'alors, paraître au grand jour. Ailleurs, ce témoignage pathétique est auréolé du prestige de la clandestinité. Au moment où l'éternelle Allemagne sollicite l'attention mondiale, ce témoignage revêt une urgence à laquelle le grand style de Junger confère un caractère solennel.

A PARAITRE

PAUL MORAND :

*JOURNAL D'UN ATTACHÉ D'AMBASSADE*

La Grande Guerre est bien loin. Apportant sa coquetterie à être l'un des derniers témoins d'un monde révolu, Paul Morand, en publiant ses carnets de jeunesse, réveille cette époque fantôme, la ranime, réchauffe ses joues. Il a la précision, la drôlerie, l'aigu, le trait sûr et définitif des grands chroniqueurs qui savent n'atteindre la généralité que par le singulier. A côté du dernier tome d'*A la Recherche du Temps perdu*, de Proust, à côté de *Portraits Souvenir*, de Jean Cocteau, le *Journal d'un Attaché d'Ambassade* a sa place réservée.

# Autour de la Table Ronde

★ *Tant que la Terre durera*, et *Le Sac et la Cendre* d'Henri Troyat paraîtront bientôt dans une traduction allemande. Traductions en cours en langue espagnole.

★ C'est Charles Vanel qui interprétera le film qui a été adapté du roman de Paul Vialar : *Écrit sur le sable*, publié l'an dernier à nos éditions.

★ Paul Vialar nous a remis le manuscrit de son prochain roman : *Le Bouc-Étourdi*. Le Bouc-Étourdi est un lieudit situé, dans la montagne, entre Toulon et Saint-Tropez, non loin de la Chartreuse de la Verne.

★ René Reudel est sur le point d'achever le roman qui fera suite à *Si le sel s'affadit*. Il s'agit des *Terres de la Mort*, dont un chapitre paraîtra prochainement dans la revue *La Table Ronde*.

★ Quelques fragments de l'*Antigone* de Jean Anouilh figurent dans un recueil de textes pour les collégiens allemands.

★ Henri Troyat, qui avait abandonné sa table de travail pendant les répétitions de *Sébastien* au Théâtre des Bouffes-Parisiens, s'est remis à son grand labeur : sa fresque romanesque sur la Russie dans la tourmente. Il va suivre ses personnages dans l'exil.

★ Marcelle Sibon nous a remis la traduction qu'elle a faite de *Routes sans lois*, de Graham Greene. Quelques fragments de cette belle œuvre que voudront connaître tous les lecteurs de *La Puissance et la Gloire* ont paru dans la revue. Le livre sortira de presse au printemps.

★ A la Galerie Charpentier, dans le cadre de l'Exposition de l'Union du Livre français, les amateurs d'art et les bibliophiles ont pu apprécier les éditions à tirage limité de « *La Table Ronde* » : l'*Antigone*, de Jean Anouilh, illustrée par Jane Pécheur; *Bagage grec*, d'André Fraigneau, illustré par François Salvat; *Partage de Midi*, de Paul Claudel, illustré par Galanis; *Méditations religieuses* et *L'Homme de cristal*, de Max Jacob, avec des illustrations de l'auteur.

Le public retrouvera cette exposition, à partir du 1er mars 1949, aux Grands Magasins du Printemps.

★ A l'intention des bibliophiles, nous préparons une édition en deux volumes, à 800 exemplaires, du *Sac et la Cendre*, d'Henri Troyat, avec deux illustrations de Grau Sala. Et, pour les amateurs de Valéry qui n'ont pu se procurer l'édition originale de *Vues* dans notre collection « Le Choix », nous préparons une édition cartonnée de ce texte capital, véritable testament du poète, qui trouvera place à côté du *Journal* de François Mauriac, que nous avons publié également sous couverture cartonnée.

